

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

*Édgar Boivin & Co
Corporation
Réserve.*

DEUXIÈME ANNÉE.

QUATRIÈME SÉRIE—CINQUIÈME LIVRAISON.

PRIX 25 SOLS.

La Ruche

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

DECEMBRE 1854.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-Propriétaire.*
G.-H. CHERRIER.—*Administrateur.*

COLLABORATEURS PRINCIPAUX.

VICTOR BARON.
K***.
ROSAË M****.
H****.
AUGER DELBREAU.
LÉON G*****.

J. GENTIL.
MALVINA D***.
FÉLIX VOGELI.
***.
VAN HOVEN.
X***.

☞ A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES ET A NOS AGENTS.—Veuillez bien nous faire parvenir, sous le plus court délai possible, le montant de votre abonnement à *La Ruche*, ainsi que les argents que vous avez en mains pour nous.

MONTREAL.

IMPRIMÉ PAR HENÉCAL & DANIEL, 70, RUE NOTRE-DAME.

☞ Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *la Ruche Littéraire et Politique* est expédiée à raison de deux sols par numéro.

DE LAGRAVE ET CIE.,

No. 38, RUE NOTRE-DAME, 38.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafite, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Porte, aussi liqueurs fines et vieux Cognac, Champagne, etc., ainsi que toutes autres sortes de Vin, et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie., avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes, et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DE LAGRAVE & CIE.

Montréal, février 1854.

LE PROGRES,

JOURNAL DU MIDI,
PUBLIÉ A NEW-YORK,

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....	\$8.00
Six mois.....	4.00
Trois mois.....	2.25
Un mois.....	0.85

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal: *Ruche Littéraire*, 25, Rue St. Vincent.

LA REVUE DE L'OUEST.

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE ST. LOUIS. (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.

L'administration élue par la Société se compose de MM.

L. C. Cortambert, *président*;

Th. Gantie, *vice-président*;

Ed. Harbo, *secrétaire*;

Nicolas Dumenil, *caissier*;

Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement:

Un an.....\$2.00

Six mois.....25

Trois mois.....65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Des lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février 1854.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARTIE POLITIQUE.

FRAGMENTS DE CORRESPONDANCE.

Guernesey, 12 janvier 1855.

Nous sommes vraiment dans le siècle des merveilles. Bien sot qui nierait le caractère typique de notre époque. Découvertes nouvelles, inventions nouvelles, industrie nouvelle, politique nouvelle, tout est nouveau—jusqu'à M. Napoléon III, assurément la plus grande nouveauté de cette ère de nouveautés. Des découvertes, inventions, je ne parlerai pas, tout le monde les connaît comme moi. Mais il me plaît de vous entretenir sur cette politique incroyable, étrange jusqu'à l'in vraisemblance dont nous voyons la toile se tisser sous nos yeux. Par delà l'Atlantique, je doute que vous soupçonniez même ce qui se brasse en Europe. L'alliance anglo-française a comblé de surprise les gens les moins faciles à émouvoir. Le chauvinisme s'est arraché les cheveux; le libéralisme a étonné un joyeux hosannah; le socialisme a boudé; la diplomatie a resserré ses lèvres;—enfin chacun a grimacé suivant la nature de sa marotte. Dans le début, toutefois, les avis étaient presque unanimes: l'ours septentrional serait bellement étranglé par le lion et le léopard anglais, puis déchi- quetté par le coq gaulois. Pauvre ours, va! mais un moment! si les peuples de Bretagne et de France avaient bonne envie de rogner les griffes de Nicolas, il n'en était pas absolument de même de leurs souverains. Le premier, M. Bonaparte, en déclarant la guerre à la Russie, se flattait que cette déclaration suffirait pour arrêter les empiète- ments moscovites. Il comptait sans le testa- ment de Pierre-le-Grand. Son successeur

actuel, représentant direct du despotisme po- litique et religieux, n'est pas disposé à battre en retraite. Sûr de la fidélité passive de ses vassaux, il marchera constamment, en engrais- sant le territoire étranger du sang cosaque, mais il ne reculera pas.

Louis Napoléon est aussi mauvais diplo- mate que mauvais straté- gicien. Il n'a pas compris le plan du czar; c'est à peine s'il en distingue les lignes principales mainte- nant. La fleur de la jeunesse française s'é- tiolle, se meurt aux champs de la Crimée. Cent mille hommes jetés brusquement sur le pas- sage des Russes au commencement de l'inva- sion les eussent obligés à rétrograder. La poignée de victimes que les alliés leur ont opposés a péri, vous savez comment! Est-il possible de conduire convenablement une campagne avec deux généraux et deux ami- raux en chef! quand la jalousie et l'envie auront dit adieu à cette planète, je le croi- rai: jusque-là mon opinion sera que, sans l'unité de commandement, on ne saurait mener à bien une campagne. L'incertitude sans- cesse escorta la direction de cette guerre; elle a paralysé les forces intellectuelles et physiques des alliés, tandis que leur ennemi visant un but fixe, s'avance fermement vers lui, en dépit des obstacles qu'il rencon- tre. Chose risible, si on avait l'impudeur de rire en pareille circonstance, le *Moni- teur* français, le *Times* de Londres parlent de négociations pacifiques, d'acceptation de la part de Nicolas des conditions qui lui sont imposées, et, dans le même numéro, ces jour- naux nous apprennent que l'assaut de Sébas- topol est résolu et que les Russes ont repassé le Danube en plusieurs places et ont recon-

quis tout le pays duquel ils avaient été repoussés. Que pensez-vous de la contradiction ? Hélas ! c'en est une, entre mille. Je doute que les gouvernements eux-mêmes connaissent la vérité au sujet des affaires d'Orient. Néanmoins un fait est évident : Anglais et Français se font hacher sous les murs de Sébastopol : s'ils prennent cette terrible forteresse, ce sera en passant sur les cadavres de leurs frères entassés dans les fossés. Ou je m'abuse grossièrement, ou Louis Napoléon prolonge la guerre à plaisir, afin de griser l'esprit de ses subordonnés par des récits de bataille. Cet homme a profité habilement des événements. Son oncle lui avait appris que le peuple oublie ses tendances révolutionnaires quand on sait l'amuser, et Louis Napoléon amuse les Français avec des os et du sang. C'est habitude chez lui : ne soyez point étonné de son succès. En An-

gleterre, ce n'est pas tout-à-fait de même. On s' imagine travailler à l'indépendance de la Turquie (quoique ce nom ne soit plus prononcé) ; pourtant il court des bruits assez singuliers. Le prince Albert, dit-on, conspire, en faveur de la Russie. Ses révélations au cabinet de St. Pétersbourg auraient causé plus d'un échec aux forces occidentales, et il leur ménagerait une défaite totale. Je vous transmets cette rumeur comme je l'ai reçue. Pensez-en ce qui vous plaira. Quoiqu'il en soit, jamais les intérêts du vieux monde ne furent plus divisés et jamais la Porte ne fut plus près de sa ruine qu'à cette heure. Triomphe qui voudra, Russe ou Anglo-français, l'empire ottoman sera démembré et la nationalité turque effacée de l'histoire contemporaine !

AUGER DELBREAU.

LE DESERT.

Nous avons, à différents intervalles, publié des notions assez exactes sur cette portion du continent américain qui est entre la Sierra Nevada et les montagnes Rocheuses. Plusieurs vrais pionniers de la civilisation ont donné leurs noms aux principaux points de repaire qui servaient à tracer leur sentier. Tout le monde connaît les voyages du colonel Fremont, ceux du capitaine Aubrey, dont nous avons parlé dernièrement, et qui vient de mourir à Santa-Fé ; ainsi que les explorations scientifiques du lieutenant Beale et de plusieurs autres explorateurs commissionnés par le cabinet de Washington, qui ont, à juste titre, préoccupé l'attention publique et servi l'avenir de leur pays.

Le capitaine J. Walker est, parmi tous ces voyageurs, un des plus remarquables ; si nous ne nous trompons, il n'existe plus. Ce trappeur, ce montagnard, ce chasseur infatigable aimait les bois et la solitude, comme le *Bas-de-Cuir* de Cooper ; les États de l'ouest étaient encore dans l'enfance, que le murmure lointain de la civilisation lui paraissait même trop proche, et que, fuyant le Missouri, il commençait son premier voyage à travers les montagnes Rocheuses.

Ce n'est point sans raison que parfois l'écrivain insiste sur ce qui concerne cette cohorte de pionniers hardis et intelligents, qui ont activement préparé la grandeur future de l'Amérique. Pour qui considère attentivement et impartialement la nature des phases respectives dans lesquelles entrent aujourd'hui à pleine voile le Vieux et le Nouveau-Monde, il demeure constant qu'au moment où l'un de ces deux continents subit l'étreinte d'une immense crise morale, politique et religieuse, d'où doit jaillir tôt ou tard sa mort ou sa régénération ; l'autre terre se pétrit à la hâte des grandeurs et des richesses dont nos imaginations craintives ne pressentent point encore le prochain et

merveilleux ensemble, et cela avec une rapidité qui transforme les heures en minutes; ce qui s'est fait depuis 1776 dans le continent septentrional de l'Amérique, malgré de grandes difficultés, n'est rien comparativement à ce qui va s'accomplir durant la même période de temps, au milieu de circonstances heureuses et de facilités de tout genre.

Une des grandes mesures auxquelles songe en ce moment le peuple américain, c'est la construction de ce gigantesque chemin de fer qui doit relier l'est à l'ouest et mettre San Francisco à quelques journées de Londres, la Chine aux portes de Paris. Ce travail sera résolu et commencé dans un délai plus court qu'on ne le pense généralement. Hâtons-nous de dire, pour en revenir à notre sujet, qu'aux yeux des amis de la civilisation en général, et du peuple américain en particulier, les hardis voyageurs qui ont passé leur vie à courir au milieu de mille dangers, des montagnes Rocheuses à la Sierra Nevada, ont, aux consécérations de l'histoire, de la reconnaissance des hommes, autant de droits que les généraux qui, dans la sanglante mêlée des batailles, chargent bravement l'ennemi. Il y a tant de manières de combattre en ce monde ! les plus courageuses ne sont pas les plus bruyantes.

Le capitaine Walker, accompagné de huit hommes, traversa la Sierra Nevada, en février 1850, à la passe Tejon, qui se trouve en concurrence avec plusieurs autres défilés proposés pour le chemin de fer. Le *Miner's Advocate* dit que MM. R. Skidder et R. Harris viennent d'en découvrir une autre, située à moitié route entre les passes Tejon et Walker, et qu'elle est d'une inclinaison plus douce qu'aucune de celles dont il a été parlé jusqu'à ce jour; c'est une vallée qui court doucement d'un côté à l'autre de la chaîne de montagnes, et qui n'offre aucun obstacle au passage d'un chemin de fer.

Une fois sur le versant Est, le capitaine Walker put contempler à son aise cet immense désert de sable, au travers duquel court solitairement la Mohave, jusqu'à ce qu'elle rencontre le Colorado. La monotonie de ces plaines uniformes est rarement interrompue par l'aspect de quelques monticules isolés sur lesquels croissent des pins ou des cèdres. De loin en loin on rencontre des groupes de cactus de quinze à vingt pieds de hauteur. Le désert qui est en deçà du Colorado a environ 400 milles de large, et il faut être voyageur bien expérimenté pour savoir reconnaître à certains signes la présence de l'eau; en certains endroits d'une aride apparence, il lui a souvent suffi de creuser un peu dans le sable pour rencontrer une source d'eau pure et limpide qui, après avoir jailli et couru quelques pas, se noyait encore dans le sable. Cela seul démontre qu'une fois entre les mains de l'industrie, ces déserts deviendront de délicieuses oasis. La Mohave, qui prend sa source au sud de la passe Cajon, court vers l'est, et au sud-est se perd dans des plaines avoisinant le Colorado; elle disparaît quelquefois dans les sables, durant dix ou quinze milles, pour reparaître ensuite; en été, c'est un cours d'eau fort ordinaire.

Le cap. Walker remonta vers le Río Virgin, qui prend sa source dans les montagnes Sou Watch et se jette dans le Colorado au-dessous de Big Canon. La rivière Sevier, qui prend sa source au nord de Sou Watch, coule également au nord. Le cap. Walker a vu sa source. Toute cette contrée, dit-il, est hérissée de montagnes séparées par de nombreuses rivières, couverte de monticules que rien ne relie entre eux, et dont les pentes sont des plus raides. Selon son expression, elle est coupée, brisée dans tous les sens.

La contrée d'où sort le Virgin offre le même aspect, elle n'est qu'un amas de rocs et ravins. Walker voyagea tout un jour dans l'un de ces canons;

s'étant engagé dans un ravin latéral très étroit, il fut sur le point de ne pouvoir revenir sur ses pas. Les rochers surplombant au-dessus de sa tête l'empêchaient d'apercevoir le ciel. Il marcha ainsi durant trois milles dans ce pittoresque tunnel, construit par la nature à coups de rochers entassés sur le lit d'un torrent, et dont la voûte avait en bien des endroits deux cents pieds d'élévation. Durant la saison des pluies, ce doit être un bien beau spectacle que de voir les eaux mugissantes s'engouffrer dans cet énorme canal.

Le Virgin a deux chutes ou cataractes remarquables. L'une d'elles, à 200 milles au-dessus de son embouchure, est la plus merveilleuse cataracte du monde; c'est une immense nappe d'eau, unie comme une glace, et qui tombe, d'une seule pièce, d'une hauteur de mille pieds. Un peu au-dessus de la chute, la rivière traverse une belle vallée bien boisée, d'où elle sort pour entrer dans l'étroit canon où elle s'abîme subitement. Trente milles plus au nord, le cap. Walker découvrit une autre chute de 300 pieds d'élévation et d'un aspect tout différent; la masse d'eau se brise en grondant contre mille obstacles, qui forment à leur tour des myriades de petites cataractes d'un pittoresque indescriptible, et près desquelles les célèbres eaux de Saint-Cloud seraient toutes honteuses.

Nous reprendrons dans un autre numéro le récit des aventures de notre intrépide voyageur.
(*Messageur de San Francisco.*)

AGENTS POUR LA RUCHE LITTERAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	<i>Montréal.</i>
THOS.-ET. ROY.....	<i>Québec.</i>
CHARLES GIROUX.....	<i>Nicolet.</i>
G. F. J. COUTU, N. P.....	<i>Berthier.</i>
LOUIS G. DE LORIMIER.....	<i>L'Assomption.</i>
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	<i>St. Valentin.</i>
GUILLAUME ST. JACQUES.....	<i>St. Hilaire et Belœil.</i>
J. B. E. DORION.....	<i>Avenirville, E. T.</i>
L. G. LACASSE.....	<i>St. Jean.</i>
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	<i>Grande Baie.</i>
ISIDORE TRAVERSY.....	<i>Bytown.</i>
MECHIN ET CIE. LIBRAIRES, LEONARD STREET, 82.	<i>New-York.</i>
LE MESCHACÉBÉ (Louisiane).....	<i>St. J. B. de la N.-Orléans.</i>
AGENT DE L'Avant-Coureur.....	<i>Donaldsonville (Louisiane.)</i>
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	<i>France.</i>
LS. CORTAMBERT.....	<i>St. Louis, (Missouri.)</i>
GUSTAVE DE VITRÉ, STRAND, à Londres.....	<i>Angleterre.</i>
VANDER HELF et Cie., Bruxelles.....	<i>Belgique.</i>
EDITUR DU OLD COUNTRYMAN.....	<i>Toronto.</i>
A. A. DELAHOUSSEY.....	<i>Franklin (Louisiane.)</i>
A. GILBERT.....	<i>Boston, (Mass.)</i>
J. PÉQUEUT, Brown Street, 304.....	<i>Philadelphie.</i>

L'ILE DE SABLE.

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

TROISIÈME PARTIE. (*)

L'ILE DE SABLE.

CHAPITRE VI.

LE NAUFRAGE.—(Suite.)

La surprise et la joie répondirent bruyamment à cette exclamation. Tous les hommes qui se trouvaient dans la salle du corps de garde se précipitèrent au dehors.

Le château de poupe d'un navire apparaissait, en effet, vers l'ouest. Mais la position de ce bâtiment, quel qu'il fût, était évidemment affreuse. Trois coups de canons et un drapeau noir arboré à l'extrémité d'une vergue annoncèrent presque aussitôt la détresse de ceux qui le montaient.

—Par la fourche de Neptune, on dirait que c'est l'*Erable*, oui bien, dit Philippe Francœur.

Le bruit des trois coups de canon avait résonné jusque sous les tentes occupées par les routiers. Somneil, conversations, chants, contes furent sur le champ interrompus et tout le monde courut à la côte.

La tempête écumait de fureur. De grands nuages cuivrés se pourchassaient au ciel avec une effrayante rapidité. Quelques rares éclairs échaucraient la zone méridionale de leurs langues barbelées. Le vent, impétueux par moment, se taisait une minute, abandonnant l'atmosphère à un silence mortel, l'eau à ses propres convulsions; puis, haletant, courroucé, s'élançait comme la foudre, tourbillonnait en colonnes immenses, mêlant, confondant, anéantissant, élevant des montagnes de sable, soulevant les vagues, les écrasant les unes contre les autres, ou les transportant à des distances considérables.

Jean de Ganay arriva l'un des premiers vers les ruines du poste.

—Qu'y a-t-il?

—Un navire était en vue, tout à l'heure, répondit le Maléfiqueux. La hauteur de la mer nous le cache maintenant, mais il ne tardera pas à se montrer.

—Est-ce le *Castor*? demanda le vicomte, en ajustant à son œil un petit télescope qu'il portait en sautoir.

—Je ne crois pas, messire, et bien plutôt je pense que c'est l'*Erable*.

—L'*Erable*! ce serait, Dieu me pardonne, une excellente aubaine.

La satisfaction de l'écuyer rayonnait sur tous ses traits, et certes il fallait qu'elle fût bien grande pour qu'il se permit un serment, lui, le sévère huguenot.

—Oui, ça doit être l'*Erable*, par la fourche de Neptune, reprit le matelot. N'a-t-il pas sa préceinte rouge?

(*) Une erreur typographique s'est glissée dans les deux derniers numéros de la "Ruche": c'est "Troisième" au lieu de "Deuxième Partie" qu'il faut lire, et "L'Île de Sable" au lieu de "En Mer".—Édit. de la Ruche.

—Rouge, bordée de bleu, je m'en souviens parfaitement, répliqua Jean de Ganay.

—Rouge, bordée de bleu! c'est lui alors; vous pouvez en être certain, comme je m'appelle Philippe Francœur, surnommé le Maléficeux.

—A genoux! et remercions le Seigneur, maître de toutes choses, car nous allons être sauvés, dit Jean.

—Saurés! pas si vite, messire.

—Que voulez-vous dire?

—Je dis qu'il faut, de suite, faire signe à ce navire d'éviter, si cela lui est encore possible. Autrement...

Le matelot leva les yeux au ciel.

—Autrement, il est perdu! s'écria le vicomte.

—Perdu, je vous le garantis.

—Mais comment établir des signaux?

—C'est tout simple, messire.

Fermant la main droite, Philippe Francœur siffla entre ses doigts serrés, et une demi-minute après les trois autres matelots, ses compagnons, se rapprochaient de lui.

Ils conférèrent brièvement ensemble, puis l'un d'eux grimpa au mât voisin, y attacha deux perches en croix, aux bouts desquelles étaient fixés des lambeaux d'étoffe de nuances diverses, ainsi que de larges ficelles tombant jusqu'à terre, et, sa besogne finie, il redescendit.

Pendant ce temps, le vaisseau avait reparu à la cime des ondes.

Jean de Ganay l'aperçut en entier.

C'était vraiment l'*Erable*! mais dans quel triste état! Ses mâts brisés, ses roufles enfoncés, son bastingage en pièces, sa poulaïne fracassée parlaient d'une longue et terrible lutte avec les éléments.

Des essaims d'hommes encombraient le pont. Et parmi ces hommes il y en avait qui dansaient de ondes infernales, d'autres qui pleuraient comme des femmes; d'autres qui, prosternés, les mains jointes, semblaient implorer les secours de la providence; d'autres qui, armés de larges pots, paraissaient boire l'ivresse à longs traits; d'autres qui riaient d'un rire farouche; d'autres qui se battaient et d'autres qui cherchaient vainement à pacifier tous ces malheureux.

Le vicomte, effrayé par ce spectacle, s'imagina voir une embarcation de damnés.

Son visage pâlit; ses yeux se remplirent de larmes.

—Tenez! dit-il, en passant la lunette à Philippe Francœur.

Celui-ci examina longuement, mais son visage conserva l'immobilité du marbre. Se penchant ensuite à l'oreille du vicomte:

—Pas un mot, messire, lui dit-il, en posant le doigt sur ses lèvres. Ils se seront sans doute révoltés à bord de l'*Erable* et saoulés; mais si le Dieu des ivrognes veut qu'ils abordent ici, nous saurons leur rafraîchir la tête, pourvu que les nôtres ne se doutent de rien.

—Quelqu'un dirige-t-il le vaisseau? dit le Bourguignon.

—Je ne distingue personne. Pourtant il doit y avoir un pilote au gouvernail, car la barque ne roule pas trop. Je vais ordonner un signal.

Mais, comme il achevait ces paroles, un saut de vent, brusque autant que formidable, cassa en deux le mât au sommet duquel Philippe Francœur avait établi son appareil de télégraphie.

—Point de chance, par le trident de Neptune! s'écria le matelot en frappant du pied.

—Quel branle-bas, ventre de biche! ajouta Gros-bec.

—Ce n'est que la parade, attendons le bouquet, glapit la voix perçante du Nabot.

—Silence donc, commanda le Maléficien que ces colloques importunaient.

L'*Erable* rangeait la côte de plus en plus près.

La nuit commençait à se faire, et pourtant on apercevait distinctement sa coque désemparée, tantôt au faite d'une vague monstrueuse qui la portait, sur l'ouverture d'un abîme, à une autre vague; tantôt ensevelie dans une gorge profonde, pressée par des paquets de mer acharnés à sa destruction.

—Mille écoutes, ils touchent la barre; c'en est fait d'eux! dit le matelot.

—Ne peut-on les secourir? hasarda le vicomte avec une douloureuse appréhension.

—Lofez! lofez! cria le Maléficien disposant ses mains devant ses lèvres, en manière de porte-voix.

Du navire on ne l'entendit pas; on ne pouvait l'entendre.

Une lame d'eau gigantesque s'était abattue sur l'avant par babord, et presque au même instant un craquement lugubre disait que le vaisseau avait donné sur un écueil.

Un cri immense luttait de sauvage énergie avec les cris de la tempête; à la surface des eaux se montrèrent des malheureux que l'océan s'amusa à déchirer contre les rochers, et les ténèbres couvrirent de leurs voiles les râlements de l'*Erable* à l'agonie.

CHAPITRE VII.

LES ÉPAVES.

L'aurore, en sortant, belle et radieuse, son globe d'or des portes de l'orient, illumina sur l'île de Sable un spectacle plus désolant encore que celui dont le crépuscule avait, la veille, vu et éclairé toutes les péripéties et l'horrible dénouement.

L'air était frais et parfumé de pénétrantes exhalaisons. Au-dessus des terres et des eaux pas le moindre nuage follet, pas la plus légère brume. Le ciel bleu comme l'iris, diaphane comme un miroir, s'arc-boutait, dôme incommensurable sur l'Atlantique, dont la transparente limpidité réfléchissait sa splendeur et son éclat. Les arbustes, froissés par la tempête précédente, se redressaient aux premiers baisers du soleil; leurs feuilles humides de rosée scintillaient comme des émeraudes; et quelques petits oiseaux cachés dans les broussailles saluaient mélodieusement de leur gazouillis, la promesse d'un beau jour. Quelle différence entre le lever de ce jour et le coucher de celui auquel il succédait! Hier soir, les éléments faisaient rage contre eux-mêmes, comme s'ils eussent voulu se replonger dans un chaos informe; ce matin, ils se sourient de leur sourire harmonieux, rivalisent d'attraits, de coquetteries, se pressent amoureusement dans les bras les uns des autres, comme de jeunes mariés qui s'éveillent, pour la première fois, dans la couche nuptiale.

Mais il reste de leur colère passée des traces sinistres, pour l'humanité—traces d'autant plus lugubres que le temps est plus beau, que la nature s'est parée de ses plus gais atours: car beauté et gaieté endolorissent davantage le cœur de l'homme quand le chagrin y a distillé quelques gouttes de son poison.

Considérez la plage de l'île de Sable près du camp des déportés!

Les tentes sont abattues ou dispersées; une montagne de gravier s'élève là où se creusait une ravine; une ravine laboure profondément l'endroit qu'exhaussait une monta-

gne ; le sol est sillonné de cicatrices béantes ; des arbres tordus, fendus comme par la foudre, découronnés ou déracinés, montrent partout leurs plaies.

Mais un tableau bien autrement affreux, bien autrement éloquent rappelle sur la grève l'orage du dimanche.

Ce sont, au milieu d'innombrables débris d'un navire, des monceaux de cadavres humains. Tous, sauf quelques rares exceptions, portent le même uniforme que les routiers qui sont dans l'île, et la plupart sont cruellement mutilés. A l'un, il semblerait qu'on eût fait subir la peine de la décollation ; à l'autre, qu'on lui eût coupé les membres ; à un troisième, qu'on lui eût lacéré le corps avec des cailloux pointus, à tous, qu'on les eût défigurés à plaisir.

Ils s'étaient pêle-mêle, parmi les caisses, les barriques, les madriers, les fragments de vergues ou d'espars ; et, à mesure que la mer se retire, elle laisse sur les galets de nouvelles victimes de son courroux.

Ces cadavres, ces caisses, ces barriques, est-il besoin de le dire, viennent de l'*Erable* dont on distingue parfaitement la coque, échouée entre des rochers à cent brasses du littoral environ. C'est tout ce qui reste du pauvre navire, naguère si fringant, sous sa svelte mâture. Nul être vivant n'a échappé à la catastrophe qui l'engloutit, nul ne pourra raconter le drame qui précéda et prépara sans doute ses derniers moments : car inutilement les compagnons de Jean de Ganay ont passé la nuit, sur pied, allumés des feux le long de la côte pour secourir et guider les naufragés, la violence du flux et du reflux s'est opposée à tout sauvetage. Puis, quand, vers une heure du matin, l'océan a, de lassitude, endormi ses fureurs, quand sa surface a nivelé ses houleuses inégalités, vomies par la marée, les épaves, hommes et choses, de l'*Erable*, ont été traînées jusqu'au rivage de l'île de Sable.

Infortunés ! mourir si loin de leur pays, à la fleur de l'âge ! et de quelle mort !

Mais, du moins, ils auront une sépulture chrétienne, car les nouveaux insulaires ont déjà ouvert une grande fosse dans les entrailles de la terre, et, les larmes aux yeux, la prière aux lèvres, ils y déposent pieusement ceux qui devaient à jamais partager leur bonne ou mauvaise fortune.

Navrantes obsèques que celles-là ! On sanglote, on tâche de reconnaître un ami dans un corps froid, inerte, livide, déchiré, et on lui enlève son misérable vêtement de condamné. Ne faut-il pas tout prévoir ? Ce vêtement en haillons, ce vêtement qui suinte et sent le cadavre, ce vêtement il pourra être utile, indispensable à une vie d'homme.

Jean de Ganay préside aux funérailles. Son visage est pâle, ses yeux rouges et secs. Il ne pleure pas, le bon jeune homme. Mais quels efforts il fait pour arrêter les larmes brûlant sous sa paupière ! Sensibilité serait faiblesse dans la circonstance ; il le sait et il impose silence aux émotions qui brisent son âme.

—Allons, amis, dit-il, hâtons-nous d'accomplir ce funèbre devoir, et profitons du jussan pour mettre en sûreté tous les objets que nous a apportés la marée haute.—Philippe !

Le Maléficeux s'approcha respectueusement.

—A-t-on retrouvé le corps du capitaine ou de quelqu'un de ses officiers ?

—Non, messire, répondit le matelot, en branlant la tête.

—Pensez-vous qu'ils aient échappé au naufrage ?

—Échappé au naufrage, messire ! s'écria Philippe avec une surprise qui équivalait à la plus énergique négation.

—Il est singulier pourtant, murmura le vicomte, que les flots de la mer aient rejeté les restes de la plupart des routiers qui étaient à bord de l'*Erable*, sans en rendre un seul de l'équipage ; c'est singulier ! singulier !

—N'accusons pas ceux qui ne sont plus, dit le Maléficien, à voix basse; mais j'ai vu ce que j'ai vu. Tantôt, si je ne me trompe, nous aurons basse mer; alors, si vous voulez, messire, nous éclaircirons ce mystère.

—Comment cela?

Le matelot, du doigt indiqua la ligne rouge que l'*Erable* traçait à la surface de l'Atlantique.

—Eh bien? dit Jean.

—Avec un radeau, je me charge d'aller là; et, si les murs ne parlent pas, peut-être les planches parleront-elles.

—Je comprends, répliqua l'écuyer songeur.

L'inhumation étant terminée, les bannis se mirent à genoux sur le bord de la fosse, et l'ex-mousquetaire entonna les prières pour les morts: le reste de la bande donna les réponses, sans remarquer que le vicomte ne s'était point prosterné, à son exemple.

Après cet office funéraire, solennel par cela même qu'il était simple; que les oraisons portaient du cœur et non pas seulement de la bouche; solennel par cela même qu'il avait lieu à la face du ciel et non sous les lambris dorés des basiliques, on planta temporairement une croix de bois en tête du charnier, et l'on transféra au camp tous les débris du bâtiment amoncelés sur la plage.

Ce travail fût surveillé par les quatre matelots et un poste, composé d'hommes sûrs, eut mission de faire bonne garde autour des divers objets.

Le vicomte avait jugé, avec raison, ces précautions nécessaires pour empêcher le gaspillage d'effets précieux, quelque fut leur nature, et prévenir des querelles et des pertes de temps. Les condamnés étaient sous l'empire d'une sombre mélancolie; mais peu à peu leur naturel jovial et léger reprit le dessus. Après tout, ils allaient tirer parti du naufrage de l'*Erable*, et comme l'égoïsme domine les autres sentimens de l'homme, insensiblement des plaisanteries et des éclats de rire déridèrent les fronts moroses.

Le Nabot et Brise-tout, son plastron, ouvrirent le feu.

Ce dernier, debout devant une tonne énorme, assise sur son fond, essayait de l'étreindre dans ses bras pour l'emporter; mais la tonne, plus lourde qu'il n'était fort, défiait ses tentatives, et le géant jurait, piétinait et se démenait autour avec une colère vraiment comique.

—Ohé, maître Gros-bec, cria le Nabot, auriez-vous pas d'aventure, une grue?

—Une grue! et pourquoi faire, répliqua l'ex-lansqueniet occupé à tirer une longue pièce de bois. Ventre de biche! si grue j'avais en main, bien vite grue j'aurais au pot et grue sous la dent.

—Ouais! dit le nain, en ricanant, c'est un pied de-chèvre, que je te demande, monsieur le marquis du ventre creux.

—Un pied de chèvre! pied de diable même je rongerais, riposta l'autre.

—Mange donc un morceau du tien et garde-z-en pour demain, mon vertueux allamé. Mais alors, pour l'amour de la très sainte engeance titanesque, viens ça, brave sordard, en aide à un pauvre qui se meurt à la peine.

—Qu'y a-t-il? dit Gros-bec, tournant les yeux du côté de Nabot.

—Vois, repartit effrontément celui-ci, mon affectueux ami, François Rivet, mâle de belle allure et hautes espérances, qui se tue pour ne rien faire.

Brise-tout leva la tête et chercha infructueusement à croiser ses gros bras courts sur sa poitrine.

—Serait-ce une nouvelle arête qui te râclerait la gorge, doux François de mon cœur ? dit Nabot d'un ton mélodramatique.

—Une arête ! bougonna le colosse, dont ce souvenir hérissa les cheveux et la barbe ; une arête, je t'en fabriquerai une, quelque jour, qui te fera passer le goût du pain, marmouset.

—Pour cela, ce ne sera pas malaisé, aimable Brise-tout. Onc, mon palais ne se souilla au contact de ce grossier aliment. D'ailleurs, ça ne te guérirait pas de ton arête.

—Encore !

—Et moi je puis t'en guérir, comme de l'autre ; tu sais, je fus ton généreux Esculape.

—Voilà pour tes honoraires, vilain museau de singe, clama François Rivet, en ramassant une poignée de galets et la lançant au malin enfant qui se renversa sur le sable pour éviter l'atteinte des projectiles.

—Ce n'est pas digne de votre noblesse ça, mon gentilhomme de la monstruosité, dit-il, sans quitter la position horizontale.

Puis s'accroupissant sur les talons :

—Je vous fais un pari, M. Rivet : je gage ma portion de dîner contre la vôtre que je mènerai à vingt pas du lieu où elle est cette tonne, que vous ne parvenez pas à bouger de place.

—Faquin manqué ! nazilla Gros-bec, en abaissant ses regards de la tonne à Nabot.

—Oui-dà ! riposta le nain d'un air narquois. Aurais-tu fait vœu de jeûner à souper, sire lansquenet ?

—Jeûner, ventre de biche ! Bien plutôt, j'ingurgiterais ta part de festin avec la mienne.

—On peut s'accommoder.

—Quelles conditions ?

—Rien de plus facile.

—J'ai parié ma portion de dîner contre celle de Brise-tout, qu'à moi seul je conduirais cette tonne, telle qu'elle est, à vingt pas de la place où elle est maintenant ; je gage aussi ma ration de souper contre la tienne. Acceptez-vous ?

—As-tu commis crime si noir qu'il te faille, vingt-quatre heures durant, tirer la langue et te brosser l'épigastre pour l'expier, jeune présomptueux ? demanda Gros-bec riant jusqu'aux larmes.

—Acceptez-vous ? répéta superbement le nain.

—Pour moi, j'accepte.

—Et moi aussi, méchant morveux, ajouta François Rivet. Allons, à l'ouvrage, mon athlète !

—Me voici, dit Nabot, et rira bien qui rira le dernier, savants docteurs.

Il bondit agilement sur ses petites jambes fuselées et courut à la tonne qui le dépassait d'une demi toise en élévation.

La mer l'avait juchée, pour ainsi dire, au faite d'un môle de sable, derrière lequel la côte fuyait en pente douce. Nabot incrusta d'abord dans le gravier, au pied de la barrique, une planche mince provenant de l'*Evable* ; puis, armé d'un long bâton, il mina le sol mouvant sous le tonneau. Le résultat de cette opération ne se fit pas longtemps attendre. Bientôt la futaille pèchant à sa base, pencha, vacilla une seconde, s'abattit transversalement avec un clapotis sourd sur l'éclisse et roula sur le plan incliné devant elle. L'élan, une fois imprimé, l'énorme cylindre poursuivit rapidement sa course au-delà du but déterminé.

par les termes du pari, tandis que l'ex-lansquenet se mordait les lèvres, en cherchant une pointe pour la tremper dans le venin de son dépit et la décocher au vainqueur, et tandis que Brise-tout s'écriait avec une stupéfaction naïve :

—Ventremahom ! si l'âme de Lucifer n'est pas logée dans le corps de ce gringalet-là, je veux que mon bon ange gardien m'abandonne sur le champ !

CHAPITRE VIII.

L'ÉRABLE.

Par un bonheur inespéré, une grande quantité d'outils de charpentier et de forgeron se trouvaient au nombre des objets arrachés au naufrage de l'*Erable*. L'inventaire de ces objets amena aussi la découverte de plusieurs armes et de quelques barils renfermant des semences et graines de diverses espèces.

Le Maléficeux se mit aussitôt en devoir de construire un radeau, avec lequel il se proposait de conduire Jean de Ganay vers la carcasse du navire échoué. L'esquif terminé, tant bien que mal, tous deux le poussèrent à flot ; et, le vicomte, ayant chargé les trois autres matelots de veiller pendant son absence, Philippe Francœur et lui montèrent sur l'embarcation et se dirigèrent à l'environ du côté de l'épave.

Nous l'avons dit : le temps était beau, la mer calme et unie comme une glace. En dix minutes le vicomte et le Maléficeux arrivèrent au but de leur navigation.

Ce fut avec un profond serrement de cœur que Jean s'approcha du vaisseau où il avait vu embarquer et périr tant de braves gens parmi lesquels, au moment du départ, on comptait plusieurs rejetons des plus nobles familles de France. Mais, quand, après avoir attaché leur radeau à la joue de tribord de l'*Erable*, ils se hissèrent sur le pont, l'écuyer était si vivement ému qu'il fût obligé de recourir à l'aide du matelot pour effectuer son ascension.

Philippe Francœur, lui-même, tout endurci qu'il était par une longue vie de périls, avait les larmes aux yeux en posant le pied sur le gaillard d'avant.

—Pauvres diables ! murmura-t-il ; ils ont payé bien cher leur révolte !

—Que dites-vous ! demanda le vicomte.

—Hélas ! messire ; les soupçons que j'avais conçus hier soir se confirment. Il y a eu une émeute à bord et c'est à elle probablement qu'il faut attribuer la perte de l'*Erable*.. Voyez !

En prononçant ce mot, le Maléficeux étendit la main et indiqua du doigt à Jean de Ganay, le cadavre d'un homme lié à des boulons de fer, sous l'accastillage.

—Le capitaine ! s'écria Jean reconnaissant l'uniforme que portait le cadavre.

—Oui, dit Philippe d'une voix émue et en se découvrant. Les misérables, ils l'auront assassiné.

—Pauvre capitaine ! reprit le vicomte en avançant. Mais, grand Dieu ! que s'est-il donc passé ici ?

—On s'est insurgé, répliqua le matelot. Les rebelles auront été les plus forts, ils auront tué les officiers, garrottés le commandant et abandonné le vaisseau à la merci de l'océan.

—Transportons ce corps sur l'île, dit Jean. Nous lui donnerons la sépulture.

—Pardou, messire, objecta respectueusement Philippe Francœur ; nous n'avons guère de temps à dépenser. L'*Erable* est tout disloqué. Le retour de la marée achèvera de le

mettre en pièces. Il vaudrait mieux s'emparer des effets précieux qui peuvent se trouver dans les cabanes, non encore submergées.

L'avis était bon à suivre ; aussi l'écuyer y répondit-il par un signe de tête affirmatif. Laissant donc la malheureuse victime du drame probable, ils entrèrent dans le château d'arrière. Partout régnait un affreux désordre. Quoique la mer eût balayé et lavé en grande partie les traces de la révolte, on sentait immédiatement qu'elle avait dû être affreuse. Des débris de vaisselles, d'armes, de poteries, des tonnes défoncées à coups de hache ; des lambeaux de vêtements ; des fragments de meuble disaient assez que les mutins, après avoir massacré l'équipage, s'étaient livré à une dégoûtante débauche et que la mort les avait surpris au sein de l'orgie.

— Insensés ! dit Jean de Ganay d'un ton douloureux, ils ont cruellement expié leurs forfaits. Puisse le seigneur qui les a punis sur cette terre leur pardonner là-haut !

— Ne les plaignez pas, messire, répartit le matelot brusquement ; ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient.

— Les Saintes Écritures nous apprennent qu'il faut pardonner à ceux qui ne sont plus, dit le vicomte avec une pieuse sévérité. Qui de nous peut répondre qu'il restera toujours innocent devant Dieu ? Mais, dites-moi, comment se fait-il qu'à l'exception du capitaine nous ne trouvions aucun vestige des officiers qui étaient à bord ?

— Ils les auront ou enfermés dans la cale ou jetés à la mer.

À cet instant un frémissement courut dans la charpente du navire qui oscilla sur lui-même.

— Hâtons-nous, messire, s'écria le Maléficien.

— Hâtons-nous ?

— Oui ; l'Épave de l'*Erable* menace de se démembrer entièrement.

— Partons alors, car je ne vois rien ici. . .

— Dans la chambre du capitaine, peut-être. . .

— Vous avez raison.

Jean pénétra à travers des amas de lambris dans une petite pièce et, d'un coup d'œil, s'assura qu'elle ne renfermait qu'une malle défoncée. Il allait s'éloigner, quand le matelot qui avait fouillé la malle le rappela en lui disant qu'elle était à double boîte. Et, plongeant la main dans la caisse, il en retira un coffret qu'il remit au vicomte.

Le Bourguignon le prit, l'examina avec une sorte de satisfaction curieuse et dit à Philippe :

— Sans doute l'entrepont est entièrement submergé ?

— Entièrement, messire, jusqu'à la lisse de gabari.

— La cargaison de l'*Erable* se composait surtout de vivres ?

— Ils sont tous avariés, s'il en reste, messire.

— Alors regagnons le rivage et emmenons le corps du capitaine. Je veux qu'on lui rende les honneurs funébres.

Philippe Francœur portait à l'excès le sentiment de l'obéissance à ses chefs. Bien qu'il ne goûtât pas l'idée d'ensevelir le capitaine, autre part que dans la tombe qui se fermait sur le squelette de l'*Erable*, il s'abstint de toute observation ; et, saisissant un tronçon de sabre, il coupa les liens qui fixaient le cadavre aux œuvres mortes. S'agenouillant ensuite, et, le chargeant sur ses épaules, il dit au vicomte qui l'avait regardé faire, les bras croisés et la tête mélancoliquement inclinée sur la poitrine.

—Maintenant, si vous daignez m'en croire, messire, nous ne resterons pas une minute de plus ici. Entendez-vous ces craquements dans l'intérieur du navire!

—Je vais vous...

—Au radeau! au radeau, et larguez l'amarre... vite... la coque du navire se sépare!

Le conseil arrivait à point. Ebranlée par les terribles secousses qu'elle avait reçues et incapable d'une plus longue résistance la carène de l'*Erable* se disjoignait au retour de la marée et déjà les eaux s'engouffraient avec fracas dans les ouvertures béantes qu'elle offrait à leur irruption.

D'un bond, Jean de Ganay fut sur l'embarcation. Malgré le poids de son fardeau le Maléficien voulut aussi sauter; mais soit qu'il eût mal calculé la distance, soit que sa charge fût trop lourde, il tomba à la mer.

Le vicomte poussa un cri d'effroi.

—Coupez l'amarre! pour l'amour du ciel, coupez l'amarre! messire, lui dit le matelot en reparaisant à la surface.

L'écuier obéit machinalement et presque aussitôt le tronc du bâtiment naufragé se morcela en une multitude d'épaves qui devinrent le jouet des flots.

Philippe Franceur n'avait pas lâché le corps du capitaine. D'une main il le traînait avec lui; de l'autre il nageait vigoureusement vers le radeau. Quand il l'eut atteint, se cramponnant à l'une des pièces de bois qui étaient entrées dans sa structure, il essaya de s'y placer à califourchon, avec son faix, mais cela était au-dessus de ses forces.

—Abandonnez ce cadavre, lui dit Jean de Ganay.

—Vous l'ordonnez, messire?

—Oui, abandonnez-le.

Le matelot laissa aller la masse inerte qui surnagea quelques secondes et disparut dans l'abîme sans fond.

.....

Telle qu'une fournaise ardente allumée aux confins de l'horizon le soleil embrasait de teintes rouges les plaines de l'Île de Sable, lorsque le vicomte de Ganay et le Maléficien rejoignirent leurs compagnons qui les attendaient impatiemment le long du rivage.

CHAPITRE IX.

LE COFFRET.

Pendant ce temps les routiers n'étaient pas restés inactifs. Dirigés par les trois matelots ils avaient réparé leurs tentes et construit pour le vicomte Jean de Ganay, une sorte de pavillon, grossier, il est vrai, mais fort confortable vu la dureté des circonstances. Jean trouva, dans son cœur, quelques bonnes paroles pour les remercier de cette attention, à laquelle il ne s'attendait pas.

Après le souper en commun, notre héros se retira dans sa nouvelle demeure suivi du Maléficien qu'il considérait dès lors plutôt comme un ami que comme un vassal.

L'infortune a cela de bon qu'elle rapproche les caractères les plus opposés, égalise les conditions les plus diverses et nivelle les classes les plus distinctes. Autant la richesse et le bonheur creusent de démarcations entre les individus, autant la misère et le malheur tendent

à combler l'abîme qui les sépare. "La douleur, a dit l'abbé Contant, est la fatigue de l'humanité au progrès." Cette idée profonde et juste appuie celles que nous venons d'exprimer.—Pour que l'humanité marche rapidement dans la voie de la perfection, il faut détruire les préjugés séculaires, éteindre ce flambeau de haines allumé par la division des castes; réunir dans un ensemble harmonieux toutes les fractions éparses d'une société, équilibrer ses forces; et, pour cela, il faut aussi que les membres de cette société souffrent, que les mieux partagés aient besoin de ceux qu'on nomme les déshérités! Rarement, ceux-ci peuvent s'élever d'un coup; mais toujours ceux-là peuvent descendre. Comme d'ordinaire les facultés morales sont plus développées chez les premiers que chez les derniers, leur sensibilité est plus grande. Quand ils patissent d'un mal, ils patissent doublement en comparaison des autres. C'est pourquoi, ils les appellent ou vont à eux; car nous cherchons toujours à nous décharger du poids de nos afflictions sur ceux qui nous semblent plus forts que nous et même les étayer avec l'indifférence d'autrui...

Mais je me fourvoie dans le borbier de la métaphysique, tandis que je devrais continuer mon récit. Puisse le lecteur excuser cet écart de plume et se reporter avec moi sur l'île de Sable!

Brisé de lassitude, Philippe Francœur aussitôt entré dans le pavillon s'étendit dans un coin et s'endormit. Le vicomte était abattu; mais son esprit, travaillé par la variété des émotions qu'il avait éprouvées depuis deux jours, ne lui permit pas de livrer immédiatement son corps au repos.

Le Maléficieux bourdonnait toujours son sommeil sonore et régulier. En s'arrêtant pour contempler son visage calme et ouvert qui reflétait une âme tranquille, Jean aperçut la cassette qu'il avait rapportée de l'*Erable* et déposée sous la tente à son arrivée.

Autant par curiosité que pour faire diversion à sa mélancolie, il prit cette cassette, s'approcha de la torche et se mit à l'examiner.

C'est une simple boîte de palissandre, incrustée d'argent et portant, ciselée en relief, sur une plaque, deux initiales entrelacées.

Ce coffret appartenait au capitaine de l'*Erable*, M. de Pentock, murmura l'écuyer à la vue du chiffre que surmontait une couronne de comte. Il est bien léger! que peut-il contenir? ajouta-t-il en soupesant l'objet dans sa main; des papiers, sans doute. Peut-être y trouverais-je des renseignements sur les premiers actes du drame... D'un autre côté, s'il renfermait des choses privées... Je les brûlerai ou je conserverai le tout pour le rendre à la famille, si jamais...

Un long soupir termina la phrase du jeune homme; il reprit après quelques minutes de recueillement:

—Oui, mon devoir est d'ouvrir ce coffret. L'honneur, la délicatesse ne sauraient s'en offenser...

Mais l'ouverture de la cassette n'était pas affaire aisée. Le vicomte y perdait son temps et ses peines, quand le bruit qu'il faisait en essayant de forcer la serrure éveilla Philippe Francœur. Comme tous les hommes qui ont l'habitude de se lever et coucher à toute heure, le matelot pouvait appeler et chasser instantanément le sommeil. Saisissant du premier coup d'œil l'intention du vicomte, il lui dit:

—Pardon, messire, mais si vous voulez me confier cette boîte, je crois connaître le secret pour l'ouvrir.

—Ah ! vraiment, dit l'écuyer rougissant d'être surpris à semblable besogne.

—Oui, répliqua le Maléficien ; car défunt mon père, le bon Dieu l'ait auprès de lui ! était forgeron de son métier, oui bien, par la fourche. . .

Le respect dû à son supérieur arrêta sur ses lèvres la fin de cette interjection favorite.

—Allons, s'écria presque gaiement le vicomte de Ganay, prends la boîte et déploie ton adresse. Si tu parviens à l'ouvrir sans la briser, je croirai que tu fais commerce d'amitié avec les sorciers.

—Bon, reprit finement François, en fait de sorcier, je ne connais que des gens d'expérience et des ignorants, oui bien !

En parlant, il considérait le coffret, en pressait avec le pouce les petits clous d'argent et étudiait la forme de la serrure.

—J'y suis, messire !

Le vicomte se pencha sur l'épaule du matelot, et au même instant le couvercle de la cassette se souleva soudainement, comme mu par un ressort invisible.

—Oh ! s'écria Philippe d'un air émerveillé.

—Quelle charmante dame ! dit l'amant de Laure, avec admiration, en prenant la boîte que lui offrait le Maléficien.

Un magnifique portrait de femme, occupant toute l'étendue du coffret, avait donné naissance à ces exclamations successives. Bien que les clartés répandues par la torche fussent vacillantes et douteuses, la beauté de cette peinture frappait instantanément. Un coloris riche, vivant de naturel, nuancait des traits dont la correction eut désespéré Phidias lui-même. Ce n'était pourtant pas un type féminin comme nous les aimons maintenant. Quelque chose de trop mâle régnait dans l'ensemble de cette figure qui semblait une personnification de la Minerve antique. Elle était vêtue à la mode du XVII^e siècle, portant robe de taffetas, avec fraise de dentelle et collets énormes que des fils d'archal tenaient dressés sur ses épaules blanches comme l'ivoire. Un toquet de velours bleu couvrait sa chevelure bouclée et relevée sur les faces.

—J'ai vu cette tête-là quelque part, dit le vicomte en paraissant interroger ses souvenirs.

—Bien certainement, repartit le matelot ; elle ressemble comme deux gouttes d'eau au camarade que nous avons perdu.

—Au camarade. . .

—Je veux parler de celui qui vous a sauvé la vie et qui a disparu lors de votre excursion dans l'île. Il s'appelait Yvon, je crois. . . un brave, jeune homme, oui bien. Il valait mieux à lui seul que toute cette troupe de fai-chiens. . .

—C'est vrai, dit Jean de Ganay. Il existe dans le visage de cette femme et celui d'Yvon une ressemblance étonnante. . . oui !. . . La nature a parfois d'étranges similitudes ! Ce sont les mêmes yeux, le même nez, le. . . quelle singularité !. . . Mais ce coffret doit avoir un autre fond, ajouta-t-il à mi voix.

Il renouela la torche, tandis que Philippe Francœur retournait à sa couche, et, ayant ôté le portrait de la boîte, il découvrit sous le cadre plusieurs papiers dont il entreprit aussitôt la lecture.

Cette lecture qu'il n'acheva qu'au point du jour fut souvent interrompue par des méditations et de longs regards attachés sur le portrait. En terminant, il s'écria :

—Je m'en souviens parfaitement ; il m'a dit qu'il était vassal du marquis de la Roche, que son père est pêcheur... Pêcheur ! ce n'est point cela... La lettre dit que ce fut à la femme d'un cabotier... Pêcheur, cabotier, la différence n'est pas grande... Mais quelle apparence ! D'ailleurs qui sait où il est?... Cependant, aujourd'hui même je ferai des recherches.

H. E. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

LES DEUX PLATANES.

Deux platanes vivaient au bord d'une rivière,
Ils étaient nés le même jour.
L'un, grand, majestueux, de sa ramure altière
Ombrageait fièrement le moulin d'alentour.
Ni lierre ni fichen n'étreignaient son corsage,
Il était libre et vivait bien.

Son voisin vaniteux et se croyant plus sage,
Pour décorer son tronc, l'entourait d'un lier.
Un houblon le ceignait. Son écorce blessée
Du parasite jet se croyait caressée,
Chaque jour il dépérissait,
Il croyait vivre, il se mourait.

Un jour à son voisin, robuste personnage,
Je l'entendis tenir ce larmoyant langage :
(Mon oreille encore entendit
Ce que l'autre arbre répondit.)

Ami, dans ce ruisseau, miroir de la nature,
Je regarde et je vois
Que ces tours onduleux dépriment ma stature
Et me font plier sous leurs loix.
Ce houblon qui m'étreint en parant mon écorce
Devrait me rendre fier, gracieux et puissant,
Et pourtant je vieillis, sans vigueur et sans force,
Il fleurit seul et je suis languissant.

Tandisque devant moi, sans fard et sans parure,
Observant du Seigneur la progressante loi,
Tu grandis et deviens l'orgueil de la Nature,
Pourquoi ne suis-je donc aussi viril que toi ?

Frère, dit l'arbre libre, il ne faut point de maître
Quand on veut progresser.
Sous la fleur du houblon je vois la main d'un traître
Qui t'étrangle pour s'engraisser!...

Les rois sont du houblon la trop fidèle image,
Des peuples grandissant et rêvant libertés
Ils énervent le tronc, usurpant le branchage,
Vivent de ses douleurs et de leurs cruautés.

F. VOGETT.

LE FIL DE LA REINE.

Si je voulais, lecteur, vous conter toute mon histoire, il me faudrait rentrer en terre sous forme de graine de lin, sortir fil de chanvre, passer par l'eau, y rouir avant d'être teillé, puis de là m'enrouler sur une quenouille, et, sous des doigts plus ou moins souples, devenir fil. Je ne perdrai pas mon temps à de semblables puérités. Tout ce que je tiens à vous faire savoir, c'est que je suis né sur les terres d'un grand seigneur ayant riche blason et jeune châtelaine.

Comment il arriva que, par désœuvrement ou par caprice, la dame aux doigts délicats fit descendre de son *garde-moble* un vieux rouet dont feu sa grand'mère s'était servie, c'est ce que je ne chercherai pas à débrouiller. Toujours est-il qu'un matin, tandis que le seigneur chassait, la châtelaine fit descendre le rouet, demanda du chanvre fin, et s'étant placée près de la fenêtre, dans une petite salle isolée :

—Cousin Dunois,—dit-elle de sa voix la plus douce à un cavalier qui la contemplait en silence,—venez ici et tournez ce rouet, nous allons filer.

—Mais, savez-vous filer, belle cousine Marthe?—hasarda le cousin.

—Mon aïeule me l'apprit un peu quand j'étais toute petite fille.

—Et depuis?

—Je l'ai oublié.

—Dans quel but rapprendre?

—Pour vous faire une écharpe de mon fil le plus fin, si vous la méritez, monsieur le chevalier.

—Je la mériterai, ma cousine.

Tous deux ils se rapprochèrent, l'un tournant, l'autre filant, si bien que leurs cheveux se touchèrent et qu'il y eut bien des fils de rompus.

—Soyez donc attentif, disait Marthe,—nous n'en finirons jamais.—Avant de tisser l'écharpe, il faut faire le fil et nous n'en viendrons pas à bout si vous continuez ainsi.

—Vos yeux sont si beaux, ma cousine, le moyen de regarder le rouet quand je suis près de vous?

—Tenez donc la poignée.

—Votre main est si près de moi, ma cousine, laissez-moi tenir votre main!

Et ils se regardèrent en gazouillant des mots d'amour, comme faisaient près de là les oiseaux sous le feuillage. C'est qu'aussi le mari chasseur était laid, vieux, maussade. Le cousin Dunois était beau, jeune, amoureux.

Longtemps le fil dormit auprès de la quenouille. Mais il advint que Dunois reçut un ordre de départ, et tous deux ils pleurèrent. C'est si doux de pleurer ensemble quand on s'aime! C'est si triste de se quitter!

—Ton écharpe ne sera pas faite,—dit Marthe.

—C'est vrai,—répéta Dunois,—mon écharpe ne sera pas faite; mais ce bienheureux fil que nous avons filé ensemble, je l'emporterai, il restera là, sur mon cœur.

—Hélas! hélas! filons,—reprit Marthe,—je veux arroser ce fil de mes larmes pour qu'il te dise ma douleur.

Et cette fois, le rouet tourna longtemps au bruit des soupirs, et cette fois les larmes vinrent mouiller le chanvre comme pour le rendre plus facile à filer.

Le peloton grossit en quelques heures. Marthe prit alors un mouchoir

brodé à ses armes et à son chiffre; elle coupa ces armes et ce chiffre, puis elle dévida dessus, le dernier fil filé sous les larmes.

—Qu'il ne te quitte jamais,—mon Dunois,—murmura-t-elle,—c'est entre nous comme un talisman, le talisman de l'amour.

Dunois jura et partit.

Un mois après, 18 brumaire 1795, il tombait, victime d'un zèle aveugle, sous les coups d'une populace aveuglée.

Et moi, pauvre peloton teint de son sang, je fus jeté à la Seine, puis repêché dans les filets de Saint-Cloud et donné à une couturière qui me fit sécher de son mieux. J'avais repris à peu près ma couleur naturelle, je servis donc comme fil blanc, à coudre deux chemises de séminariste, douze faux-cols d'étudiant, un peignoir de danseuse, six mouchoirs d'avocat. Tout cela m'avait fait diminuer de volume, et j'en étais réduit à ma plus petite expression, lorsqu'une circonstance imprévue fit conduire ma couturière en prison pour coups et blessures. C'était, comme on dit, un dragon de courage que cette couturière-là, une forte femme, appliquant aussi bien que n'importe qui une foule de coups de poings et de soufflets. Pourquoi s'était-elle battue? Je ne l'ai jamais su me trouvant alors confiné dans la poche de son tablier. Toujours est-il que je la suivis à la Conciergerie, où je revis le jour entre des barreaux de fer. Là, je servis, sur nouveaux frais, à rajuster un bonnet de baptême pour une petite créature qu'on allait séparer de sa mère, après quoi je ne voulus plus servir à rien... Je devins *cassant*, *bourru*, *revêché*; dans un moment de colère, la couturière me jeta de la cour du promenoir sous une voûte basse, étroite, humide, où je me moisissais à vue d'œil, au pied d'un vieux fourneau, sur lequel de temps en temps, une détenue, faisait la cuisine. Et si je dis *une* au lieu d'*un*, c'est que, je vous le fais observer, j'étais dans le quartier réservé aux femmes; or, il n'y avait là que des *détenues*.

Peut-être savez-vous, comme moi, que la Conciergerie est une prison préventive? mais ce que vous pouvez ignorer, c'est qu'elle regorgeait alors de détenues, dont chaque jour, pourtant, la mort diminuait le nombre.

Un soir, on amena deux femmes, dignes et fières sous leur malheur, résignées et grandes en présence du danger qui semblait les menacer. Ces deux femmes se promenaient seules, faisaient parfois leur cuisine sur le fourneau dont j'ai déjà parlé, et s'entretenaient entre elles de la façon la plus touchante.

—Ma chère Antoinette,—dit un matin la plus âgée des deux à son amie,—votre robe, si vous n'y prenez garde, vous quittera avant que vous ne la quittiez, elle ne tient plus que par un fil.

—Eh bien?—répondit Antoinette avec un sourire empreint de mélancolie,—que voulez-vous, Adélaïde, je raccommoierai ma robe.

—Vos mains royales ne sauront comment s'y prendre, ma sœur?

—Le malheur m'a appris tant de choses que j'ignorais! c'est sur lui que je compte...

—Faites donc venir du fil et cousez votre vêtement.

—Faire venir, et l'argent?

—J'oublie toujours que nous n'en avons pas. Eh bien! cherchons; on coud souvent ici, j'y ai déjà trouvé une fort bonne aiguille, mettons-nous en quête d'un peu de fil.

Elles cherchèrent, et ce fut alors que je sortis de ma cachette humide... Moi, le fil *cassant*, j'allais glisser entre des mains royales pour repriser, en

blanc, une robe de soie noire ? Je n'en pouvais croire mon destin, car je sentais déjà le moisi ; mais on jeta au vent les parties ternies du peloton, et je fus, bel et bien, attelé à une aiguille pour faire, de mon mieux, mon métier. J'obéissais sans me faire tirer ; je passais et repassais, entre ces soies noires, avec une humilité qui eût dû me valoir un meilleur sort. La couture finie, on me rejeta sous ma voûte humide ; mais une partie de moi-même allait suivre la reine, cela me donna de l'orgueil ! Oui, l'humble fil sauvé des eaux, comme Moïse, touchait à l'épaule royale et s'y promenait en reprises non perdues. A dater de ce jour, j'assistai à la sublime agonie d'une femme retranchée jeune de la vie ; je ne la quittai que lorsqu'elle franchit le seuil de l'éternité, et j'éprouvai alors de tels déchirements, qu'il ne resta de moi qu'une légère trace...

Le drame terminé, je me ressouvins de ce qu'il me restait de tours sur le chiffre enroulé de Marthe, et je me dis : Maintenant tu mourras avec la dernière aiguillée du peloton et avec le souvenir d'un amour digne de plus longs jours...

Il se passa des années, quelque chose comme vingt ans... La Conciergerie s'était cent fois vidée. Que de larmes j'avais vu couler, que de soupirs j'avais entendus !... je n'espérais plus rien pour moi, et j'appelais un pied pour me fouler sous son talon, une main pour me jeter dans les flammes.

Mon vœu fut enfin exaucé. L'œil ardent et noir, d'une dame de charité m'aperçut.

—Pauvre fil perdu,—dit-elle en avançant la main pour me ramasser,—que de choses tu m'apprendrais si tu pouvais parler !

Et, déroulant les premiers tours du peloton, elle jeta au vent mes brins qui tombaient en poussière. Arrivé au chiffre de Marthe, elle l'examina, pâlit et me serrant contre son sein elle murmura :

—Maintenant, petit fil jeté au vent et ramassé dans une prison, je sais ton histoire, je sais quelle main t'a tourné dans ses doigts, et quelle autre main t'a tiré de ta cachette... Tu portes la mort avec toi, fil de Marthe, fil de Dunois, fil de la reine !... Que n'eût-elle pas donné pour te ravoir, la jeune femme qui s'était endormie, dans les bras de l'amour et qui se réveilla près du cadavre glacé de son amant ? Je l'ai vue pleurer de douleur, puis devenir folle et mourir de son délire. O ! tu portes malheur, petit brin de fil, et pourtant, je ne veux pas jeter à l'aventure ta dernière aiguillée ; je t'emporte avec moi pour te livrer aux flammes, ce sera ta purification !

Cela dit, elle me mit à sa ceinture, réduit en écheveau, et bientôt quitta la prison. En passant près d'elle, un paillasse en haillons m'avisa, et glissant lestement deux doigts le long des côtés de la dame, il m'attira à lui sans qu'elle s'en aperçut et m'emporta triomphant pour recoudre sa casaque.

—Heureux vol,—pensai-je,—sans toi je passais par les flammes, ce qui m'eût privé de raconter mon histoire au lecteur et de continuer mes pérégrinations, en compagnie de mon paillasse. Voici bientôt deux ans que nous vivons ensemble dans la plus grande intimité, et je vous assure que de tous les contes plus ou moins bleus que j'ai faits en ma vie, il n'y en a pas un qui vaille celui de mon paillasse ! Je ne pouvais pas accoupler son nom à celui d'une grande reine et le placer, lui vivant, entre tant de morts. Un jour, peut-être, j'entreprendrai cette besogne, ce sera la dernière, car je me fais vieux, je ne tiens plus le point, et nous irons ensemble, casaque et fil, sous le foulon d'une papeterie : *A quelque chose vicillesse est bonne*. Quand le chiffon ne vaut plus rien, on en fait du papier, et le papier porte tout, y compris *le fil de la reine*.

Mlle. EUGÉNIE NIBOYET.

SOUVENIRS DE LA SIBÉRIE.

PAR MME. FALINSKA.

Dans l'année 1837, par suite d'indices recueillis par la police russe, le gouvernement ayant eu lieu de craindre qu'une nouvelle insurrection ne fût sur le point d'éclater en Pologne, Mme. Falinska et quelques autres dames nobles furent enlevées à leurs familles, éplorées, conduites à Kiew, dans la Petite Russie, et renfermées dans un couvent. Après être restées dans ce couvent le temps nécessaire à l'instruction de leur procès, ces dames virent leurs biens confisqués, et elles partirent pour la Sibérie. Mme. Falinska est restée deux ans en exil, de 1839 à 1841. Ce sont ces deux années, passées loin de son pays, de ses enfants, en observations curieuses et instructives sur les mœurs des populations sibériennes, qui font le sujet de l'ouvrage que vient de publier cette noble dame.

Mme. Falinska et deux de ses compagnes d'infortuné partirent de Kiew par un froid des plus rigoureux. L'une de ces dames était âgée; l'autre, Mlle. Josephia Ryonizorostka, était jeune et délicate, et sa santé avait beaucoup souffert du régime du couvent de Kiew. Elles restèrent deux jours et deux nuits sans quitter leurs traîneaux. Arrivées à un certain relais, Mme. Falinska éprouva un tel besoin de dormir, qu'elle refusa d'aller plus loin.

Le chef de l'escorte se fâcha, et il se serait peut-être porté à des actes de barbarie si le maître du relais, par pitié pour ces pauvres femmes, n'eût voulu connaître les instructions dont il était porteur. Il vit que cet homme outrepassait ses pouvoirs. Les instructions du gouvernement prescrivaient d'avoir pour les exilés, selon l'âge et le sexe, le plus d'égards possibles. Grâce à cette bienheureuse découverte et aux recommandations du maître du relais, nos trois voyageuses faisaient arrêter leur escorte chaque fois qu'elles le jugeaient convenable.

A Toula, l'une des plus agréables villes de cette partie de la Russie, célèbre par ses fabriques d'armes à feu et d'armes blanches, par ses belles fonderies, Mme. Falinska trouva quelques jours de repos qu'elle employa à visiter les monuments et les curiosités. A Nijni-Novogorod, sur le Volga l'une des villes les plus commerçantes de l'empire, où les richesses de l'Asie s'échangent chaque année dans sa foire célèbre contre le confortable de l'Europe, elle eut le temps de beaucoup voir.

Placée sur les confins des deux plus anciens mondes, se donnant en quelque sorte la main, vivant de l'échange de leurs produits, Nijni-Novogorod est au double point de vue économique et ethnographique, la ville la plus curieuse de cette partie du monde. Depuis les temps les plus obscurs du moyen-âge elle est le rendez-vous de tout le commerce de l'Asie centrale avec la Russie, ne touchant à l'Europe que par ce point.

De Nijni-Novogorod à Kazan et de là à Perin, nos voyageuses passèrent à travers des populations qui leur parurent comme des restes de nations diverses, de races prêtes à s'éteindre, à s'effacer complètement. Perm est une jolie ville entourée de jolis villages habités par les ouvriers des mines dont la contrée est abondamment pourvue. Quelques-uns de ces villages sont des propriétés de la couronne. Les autres appartiennent à des seigneurs russes.

En approchant de l'Asie, le pays leur parut plus agréable. Il prenait un aspect de gaîté, de grandeur, que ces dames n'avaient pas remarqué ailleurs. Elles furent enchantées d'Ekaterinenbourg, ville si renommée par ses mines d'or et de platine, par son hôtel de Monnaies, ses forges prodigieuses, ses fabriques d'armes, de coutellerie, de toutes sortes d'instrumens.

« Cette ville, dit Mme. Falinska, est particulièrement célèbre par ses ouvrages en malachite, dont plusieurs échantillons, tels que boîtes, tables, chaises, vases, meubles, ont figuré à la grande exposition du Palais de Cristal, à Londres. Les mines les plus riches de malachite appartiennent à M. Demidoff. Les blocs brutes se vendent sur les lieux à raison de 25 fr. le demi-kilogramme. Ce n'est donc pas le minéral même qui est le plus coûteux ; c'est, à cause de son extrême dureté, la main-d'œuvre, le polissage, qui en augmentent considérablement la valeur. »

A Tobolsk, Mme. Falinska se vit entourée d'amis, d'anciennes connaissances qui se réjouirent de la voir, tout en déplorant comme les filles d'Israël *super flumina Babylonis*, la patrie absente.

Tobolsk était jadis la capitale de toute la Sibérie ; elle est aujourd'hui le siège du gouvernement de la Sibérie occidentale. Tobolsk serait une ville trop agréable pour des infortunés arrachés à toutes les affections de la société. Il faut aller plus loin habiter et pleurer. Et si le hasard, comme cela arrive assez fréquemment, réunit à Tobolsk les membres dispersés d'une même famille ou des amitiés éprouvées, on les sépare sans pitié, on les éparpille encore une fois, on brise des liens que Dieu s'était plu de nouveau à former.

Mme. Falinska reçut l'ordre de se rendre à Bérézof, misérable petite ville, la plus éloignée vers le nord. Mlle. Josephine ne voulut pas se séparer d'elle ; elle courut se jeter aux pieds du gouverneur et solliciter la faveur d'aller vivre avec son amie dans ce triste pays qui n'a qu'une seule nuit et un seul jour ; une belle nuit et un beau jour, il est vrai, mais encore faut-il pouvoir y vivre. Ce ne fut pas sans peine que le gouverneur y consentit.

Après quelques semaines passées à Tobolsk en repos et en préparatifs de départ, Mme. Falinska et Mlle. Josephine s'embarquèrent sur un petit navire qui, par l'Irtisch et l'Oby, les transporta à leur destination.

Bérézof, chef-lieu d'un district du gouvernement de Tobolsk, a environ deux cents maisons en bois, comme dans presque toutes les villes de la Sibérie. Ces maisons, fort spacieuses, n'ont qu'un étage. Le rez-de-chaussée sert ou de magasin ou aux usages domestiques les plus communs. Les rues sont très sales, très boueuses, comme dans la plupart des villes d'Asie. De forts inadiers dans les carrefours servent à communiquer d'un quartier à l'autre. Il n'y a point de routes carrossables dans ce pays ; aussi les chariots, les voitures y sont-ils inconnus. En hiver, on se sert de traîneaux tirés par des daïms. Grâce à ces deux modes de voyager, les Bérézoviens, tous commerçants, parcourent de vastes étendues de pays.

Arrivées à Bérézof, nos exilées n'eurent pas de peine à se loger. Recommandées par des amis, elles descendirent dans un hôtel, un véritable hôtel, tenu par un Cosaque de la meilleure réputation. La femme de ce Cosaque, excellent cœur, les reçut comme des hôtes envoyés de Dieu, mit sa maison à leur disposition ; leur fit servir immédiatement un dîner comme pour dix personnes, leur procura à l'instant tout ce dont elles pouvaient avoir besoin et sans qu'elles eussent à s'inquiéter de l'avenir, à marchandier leur séjour. « Il est donc vrai, s'écria à ce sujet Mme. Falinska, que Dieu a partout créé de belles et bonnes »

ames, même au fond de la Sibérie !” Certainement, sa bonté s’étend également partout . . . tant pis pour ceux qui méconnaissent leur lot ou qui ne savent pas s’en servir ! . . .

Entrons maintenant avec Mme. Falinska dans quelques détails sur ce pays. Le froid qui y règne pendant un temps si long n’était pas précisément ce qui faisait le plus souffrir cette dame, mais une lumière excessive qui entrainait à flots dans les appartements par de vastes fenêtres et devenait intolérable la nuit comme le jour, car le jour et la nuit se confondaient si bien, qu’on ne pouvait dormir que fort peu de temps. Cette grande clarté, dont nous ne chercherons pas la cause, aurait pu être tempérée par des rideaux ; mais, aux yeux des habitants, c’eût été la profaner.

Peu de jours après son arrivée sous cette latitude hyperboréenne, madame Falinska eut l’occasion de remarquer cette transition subite, presque instantanée, du froid le plus aigu au chaud le plus sensible, et qui fait dire que ces contrées glaciales n’ont que deux saisons.

“Après un jour ou deux d’un froid vif, dit Mme. Falinska, la température devint tout à coup très chaude. Il nous semblait avoir fait un saut brusque de l’hiver à l’été. Un jour nous étions obligées d’allumer le poêle, et le lendemain la chaleur était insupportable. Toute la surface de la terre, au loin dans la campagne, était d’abord brune, les arbres nus, et puis tout à coup nous vîmes les prairies se couvrir de verdure, les plantes bourgeonner, se parer de leurs feuilles, la passe-rose montrer sa fleur charmante. Le changement dans l’aspect universel du ciel et de la terre fut aussi soudain que merveilleux.

“Nous avions de la peine à concevoir que dans un temps aussi court, huit jours au plus, la nature eût pu créer de si belles choses.

“Mais qu’était devenu le printemps, ce printemps si impatiemment attendu dans mon pays, cette saison si douce, cet intervalle si agréablement placé entre les rigueurs de l’hiver et les chaleurs suffocantes de l’été ! On ne le connaît pas ici. Le passage de l’extrême froid à l’extrême chaud se fait à la minute. Hier les vêtements ouatés suffisaient à peine à vous garantir contre des gelées polaires, aujourd’hui la chaleur est tellement intense qu’on désire se désaltérer avec de l’eau glacée.

“Le jour est incessant. La lumière, une lumière éclatante qui nous empêchait de sommeiller, s’étend jusqu’aux extrémités de l’horizon. Il n’y a pas de rosée, il n’y a pas non plus de point du jour, d’aube matinal. La végétation n’a rien de l’été du midi de l’Europe.”

Mme. Falinska a donné une description de son hôtel. On est surpris de tant de luxe dans un coin du globe aussi retiré que Bérézof, mais il sera facilement expliqué plus loin.

“Notre hôtel, dit cette dame, car nous pouvons bien l’appeler un hôtel, était spacieux et commode. De superbes appartements et de grandes chambres commandaient de front, par une rangée de fenêtres, une très belle vue sur des nappes d’eau bordées à l’horizon par de magnifiques forêts. Les vitraux étaient remarquablement beaux. Les glaces, d’une grande dimension et d’une seule pièce, étaient pures, sans une seule tache. En dedans de nos fenêtres étaient rangés de très beaux vases de fleurs variées, des plantes vigoureuses qu’on ne s’attend pas à voir dans cette région désolée. Les meubles sont en acajou et de bon goût. Des tableaux de prix, des cristaux de Bohême, des vases de la Chine ou du Japon, de la vaisselle d’argent, témoignaient assez de la richesse du propriétaire et de son amour pour les produits recherchés de l’Europe et de l’Asie.”

On va rarement se promener dans ce pays-là. Tous les plaisirs sont concentrés dans la vie de famille, au logis. Mme. Falinska et son amie passaient la plus grande partie du temps à lire des livres français imprimés à Paris, ou peut-être des contrefaçons belges,

transportés au fond de la Russie asiatique. Ces dames faisaient venir leurs livres de Tobolsk, c'est-à-dire d'une distance de plus de quatre cents lieues. Un noble Polonais, exilé dans cette ville, y avait fait transporter sa bibliothèque dans laquelle se trouvait une assez belle collection d'ouvrages français. Rendu à la liberté, et sachant combien d'heures agréables cette bibliothèque avait fait passer à ses compatriotes exilés comme lui, il leur en avait fait don à perpétuité.

Mais voici une aventure racontée par Mme. Falinska, qui prouve que sous tous les climats on peut rencontrer la *femme libre*, la femme assez sotte pour abjurer les bonnes qualités de son sexe et copier les défauts ou les travers du nôtre. Les blooméristes américaines sont dépassées en Sibérie.

“ Mme. X... venait d'arriver de Tobolsk. Nous nous étions à peine vues dans cette ville, que déjà nous avions fait sa connaissance. Et, bien que notre entrevue eût été de deux heures au plus, elle se crut obligée de nous faire une visite sans façon. Qu'on juge de notre étonnement lorsqu'un jour, en entrant dans notre appartement, nous vîmes une étrangère en habits d'homme, bottée, les cheveux coupés, coiffée d'une casquette de jockey, couchée sur le sofa, en fumant une longue pipe ! Et notre chambre de réception, la plus belle, la plus agréable de notre appartement, était encombrée de malles petites et grandes, de yatagans, de sabres, de fusils, de pistolets, de pipes, de sacs à tabac, d'effets à l'usage des hommes, mêlés à une foule d'autres pour femmes.

“ A cette vue, ma surprise fut grande. Je ne pouvais imaginer ce qui s'était passé pendant mon absence. Mme. X... ne me le laissa pas longtemps ignorer. Avec un ton très cavalier, elle m'apprit que sa mère et quelques-unes de ses sœurs demeuraient à Bérézof, qu'elle était venue les voir, et que chaque fois, que cela lui arrivait, elle logeait invariablement dans cet appartement. D'ailleurs, peu de jours avant de se mettre en route, elle avait informé l'hôtesse de son arrivée ; et bien que l'appartement fût occupé par nous, ce n'était pas une raison pour changer de résolution ; ensuite il y avait assez de chambres pour elle et pour nous, et nous devions trouver très agréable de loger toutes ensemble....

“ J'étais confondue de tant de hardiesse et encore plus de la familiarité avec laquelle tout cela m'était dit. J'avoue que je perdis ma présence d'esprit et que je ne trouvai rien sur le moment à répondre. Je ne savais si je devais considérer cette dame comme mon hôte ou comme mon locataire, ne comprenant pas encore ce qu'elle-même désirait être.

“ Mais Mme. X... qui n'avait aucune idée de mon embarras, et à qui toute bienséance paraissait superflue, me dit : “ Quelle chambre allez-vous me donner ?—Je vois, madame, par cette question, lui répondis-je, que c'est à moi de vous recevoir ; et puisque vous avez déjà fait choix de celle-ci, nous devons naturellement vous la céder, par respect pour les lois de l'hospitalité. Elle est donc à votre disposition.

“ Cette chambre était la plus belle des trois dont se composait notre appartement. Nous nous plaignions à la tenir propre et convenablement meublée ; et jusqu'alors elle nous avait servi de lieu de repos et de salle de réception. Nous couchions dans une pièce à côté, plus petite, séparée de la grande par une porte vitrée. Une autre chambre plus petite encore, venait après, dont nous avions fait un cabinet.

“ Me flattant que Mme. X... ne nous laisserait pas longtemps dans cet état de gêne, je résolus de la supporter patiemment. Pendant ce temps néanmoins nous fûmes privées du plus grand bonheur que nous pussions goûter à Bérézof, celui d'être seules chez nous, avec nous ; et on comprendra notre amour pour la solitude ; nous avions une chambre.

de moins et une personne de trop. Mme. X... avait un oison qu'elle caressait comme un petit chien. Ce sot animal n'aboyait pas, mais il faisait retentir l'hôtel de cris assourdissants qui nous incommodaient beaucoup.

"Mme. X... était née en Sibérie; c'était donc une vraie sibérienne. Elle se faisait remarquer par beaucoup de singularités dans ses goûts et dans ses manières. Elle s'habillait en homme, tirait adroitement le pistolet, allait à la chasse, possédait une belle collection d'armes et de pipes. Elle se moquait de toutes les femmes qui ne se conduisaient pas comme elle, de tous les usages consacrés dans le monde. Elle méprisait ces usages comme autant d'entraves à sa volonté, à ses caprices, à ses idées de liberté absolue. Elle se considérait, par cela même, comme bien supérieure à son sexe, dont elle s'éloignait autant par l'étrangeté de sa conduite, de son costume, de ses penchants, que par la décence de son langage et de son ton.

Mme. X... recherchait particulièrement les réunions des exilés; elle vivait familièrement avec eux. Ceux-ci, connaissant la bizarrerie de son caractère, s'en amusaient, et, loin de la contrarier dans ses excentricités, ils flattaient ses folies, louaient son esprit indépendant, son amour de la liberté, ses gestes d'homme. Par un sentiment inconcevable, elle se piquait d'être émancipée autant que femme peut désirer de l'être. Son mari l'aimait éperdument, mais elle l'avait rendu presque fou."

Mme. Falinska et son amie furent invitées à une soirée donnée par le directeur de la police, en l'honneur de la fête de sa femme. C'est ici qu'on trouve les plus charmants détails de la vie sibérienne.

"Nous arrivâmes à dix heures chez le directeur, et nous trouvâmes une nombreuse compagnie. Les hommes se tenaient dans les premières pièces de l'appartement, à jouer au boston ou à se rafraîchir; les dames étaient toutes réunies dans un grand salon, et presque toutes magnifiquement vêtues de robes de soie brochées d'or, parées de chaînes d'or, de colliers de perles ou de diamants, de broches en pierres précieuses ou en pierres orientales. Ce n'est que par la coiffure que les femmes des fonctionnaires nobles se distinguent de la bourgeoisie.

"Les premières portent des chapeaux, et les autres sont coiffées d'un mouchoir de soie de couleur dont l'arrangement prend la forme d'un melon. Mais les riches colifichets dont elles entourent ce mouchoir fait perdre à la coiffure sa gracieuse simplicité. Les bouts des mouchoirs noués au sommet de la tête sont garnis de blondes ou de pierreries. On voyait bien que quelques-unes des femmes bourgeoises cherchaient à imiter les dames nobles. Les demoiselles occupaient les sièges réservés sous les images des saints. Le siège placé sous l'image du patron du logis, est considéré comme la place d'honneur, et n'est jamais occupé que par la dame la plus distinguée par son rang, ou celle qu'on veut le plus honorer dans la soirée.

"Je fus frappée d'une coutume qui contraste singulièrement avec les nôtres. A Bérézof, les vieilles et les jeunes demoiselles, dans toutes les réunions, ont droit aux premiers honneurs. C'est à elles les premières qu'on offre le thé, les gâteaux, les sucreries; elles sont les premières présentées à la compagnie; elles s'assoient toujours aux places les plus distinguées, etc.

"Devant un sofa était une grande table couverte de toutes sortes de confitures, de conserves, de cédras, de fruits secs du midi de l'Europe, dont on fait une grande consommation. A chaque instant la dame de la maison faisait le tour du salon et présentait à cha-

cune de nous quelques unes de ces friandises. Chaque dame à son arrivée était conduite à sa place et on lui présentait immédiatement un plat de ces sucreries et le tour du salon recommençait régulièrement par la dernière arrivée. Les hommes ne paraissent pas beaucoup se soucier de ces gâteaux ; ils se dédommageaient de leur abstinence forcée par des vins de France et des liqueurs."

Mme. Falinska fait les plus grands éloges des dames de Bérézof pour la pâtisserie et les confitures. Elles ont en cela l'esprit très inventif, et c'est entre elles à qui en inventera le plus.

" Les Bérézoviennes ne prennent aucun plaisir à la conversation. En se voyant, elles s'informent de l'état de santé des membres de leur famille, en ayant soin de décliner les noms, prénoms et surnoms de chacun d'eux. La réponse, très brève, est invariablement celle-ci : " Grâce à Dieu ! "

" Minuit venait de sonner. Nous nous disposions à nous retirer, mais notre aimable hôtesse s'y opposa avec instance, ne voulant pas, disait-elle, nous laisser partir avant d'avoir soupé, et elle donna l'ordre que le souper fût de suite servi. Il n'arriva qu'à deux heures du matin. Ce souper se composait de plus de deux cents mets variés. C'était un véritable prodige culinaire. Comme à toutes les fêtes, à Bérézof, il se fait un déploiement semblable de comestibles, je désire, pour l'instruction des gastronomes, le faire connaître.

" Tous les grands repas commencent invariablement par un *pirog*, sorte de gâteau pyramidal fait ordinairement de croûte à la française. Dans toutes les fêtes patronales, ce gâteau figure sur la table comme le plat principal. Point de grande fête sans *pirog*. Le souper tout entier fut à la fourchette. Les convives prenaient les morceaux qui leur convenaient, et mangeaient où et comme ils pouvaient, sans façon.

" Après les honneurs rendus au *pirog*, on apporta le premier service. La table fut entièrement couverte. Comment entreprendre la description de cette multitude de plats ? C'étaient des canards frais, des canards fumés, des oies marinées ou farcies, entourées de gelées, de coulis, de sauces, etc., des langues de bœuf et des rognons de daims apprêtés de vingt manières différentes, des têtes et des pieds de ces mêmes animaux garnis de gelées de couleur, ornés de pastilles, étalés sur des couches de pelures de citron ou sur des lits de fleurs ou de feuilles de géranium ; puis de superbes jambons et un cochon rôti froid apporté de Tobolsk.

" Le second service fut moins abondant que le premier. Il se composait principalement de côtelettes rôties et de gibier exhalant une forte odeur d'oignon. Les sauces, cette partie de l'art culinaire si recherchée dans les pays civilisés, sont encore dans l'enfance à Bérézof.

" Le troisième service fut tout entier de viandes rôties. On aurait dit des échantillons de tous les gibiers de plaines, de forêts et de montagnes, des pyramides de canards, d'oies, de perdrix, de coqs de bruyère, de bécasses, de bécassines. La table gémissait sous ces amas de volatiles au milieu desquels s'élevait pompeusement un magnifique veau rôti.

" Après ce service vint un énorme pudding au riz. A ce pudding succédèrent des gelées sucrées, claires, transparentes et délicatement présentées, mais fortement épicées, à vous emporter le palais ; puis des gâteaux, des sucreries, des liqueurs à l'infini.

" Voyant cette grande quantité de provisions, toutes ces viandes fumantes devant nous, servies avec tant de prodigalité, je me dis. C'est une mer à boire !... Il me semblait impossible que quarante à cinquante personnes pussent les manger toutes ; mais, à mon grand

étonnement, je vis que tous les plats qu'on portait aux hommes, après avoir été présentés aux dames, revenaient vides.

“Après le dessert, la maîtresse de la maison entra dans le salon, portant une aiguière, une bouteille et des verres comme ceux dont on se sert pour boire le champagne. Elle servit à chaque invité un verre d'une excellente liqueur de ménage. On ne peut à ce moment refuser de boire et de porter la santé de l'hôtesse. Cette liqueur rouge, composée de framboises et d'eau-de-vie de France, douce, effervescente, écumeuse comme du champagne, d'un goût fort agréable, est appelée de l'*apogare*. Ce fut le coup de l'étrier, le signal du départ.

“En Sibérie on est calme, silencieux, compassé pendant le repas. On parle peu, on ne doit pas réfléchir davantage. Point de conversation avant ou après le souper. On mange beaucoup, et on ne sait que manger. Comme en Europe, on y a des saturnales, des mascarades, des jours pendant lesquels il est permis d'être fou, d'être très libre, d'être l'égal de tout le monde, de raviver pour un instant l'égalité des conditions de l'âge d'or. A partir du jour de Noël, pendant douze jours et douze nuits, on ne cesse de courir, de sauter, de danser, de boire, de manger, de se livrer à mille sottises.

“A Bérézof, dit Mme. Falinska, les différentes classes de la société ne sont pas séparées par des barrières insurmontables. Les employés du gouvernement, les commerçants, le bourgeois et même les cosaques (ce même est charmant) vivent ensemble sur le pied d'une parfaite égalité. Les richesses seules constituent des différences. Les familles riches préfèrent naturellement s'allier entre elles, et les pauvres recherchent leurs égaux. Mais le mariage égalise toutes les positions, parce qu'il est permis à un jeune homme riche de choisir sa femme dans une famille pauvre sans perdre de sa considération.

“La population de Bérézof, adonnée exclusivement au commerce, est dans un état de bien-être remarquable; la ville s'agrandit et s'enrichit chaque année. L'utile et l'agréable marchent de front et contribuent ensemble à augmenter la fortune publique. Les immenses forêts voisines fournissent les bois nécessaires aux constructions des édifices; les mortiers, les autres matériaux, ainsi que les ouvriers, viennent de Tobolsk.”

Selon Mme. Falinska, à Bérézof on ne sacrifie rien à la vanité des grandeurs sociales, aux préjugés de races, aux caprices de la mode...Le temps d'un Sibérien, depuis son enfance, est tout consacré au commerce; celui d'une Sibérienne bien élevée, aux soins domestiques. La maîtresse de maison tient essentiellement à bien remplir ses devoirs de bonne ménagère; et quel que soient son rang, sa fortune, elle doit s'occuper de la cuisine. L'art d'un Vatel, d'un Carême, est de tous les arts le plus recherché par une Bérézovienne, et celle qui y excelle a la réputation d'une femme accomplie.

Continuons la description de la soirée du directeur de la police :

“Je citerai encore une autre coutume qui contribue pour beaucoup au bien-être des habitants de cette partie du monde, dit Mme. Falinska, c'est celle de ne pas chercher à acquérir de terres; et d'ailleurs ils n'en ont pas besoin. Les terres sont à tous, ou, pour mieux dire, elles n'appartiennent à personne, parce qu'elles n'ont pas grande valeur. Dans notre pays (en Pologne), tout homme laborieux, actif, économe, s'efforce d'amasser en travaillant un capital destiné à acheter de la terre et assurer à sa famille les moyens de vivre sans travailler.

“Pour atteindre ce but, il passe la première moitié de sa vie au moins dans des privations, des fatigues, des soucis cruels souvent; et la seconde à améliorer cette terre, à l'augmenter;

et il meurt enfin sans en avoir retiré aucune jouissance personnelle. Mais ce qui est pire, c'est d'avoir usé une vie laborieuse à fournir à des héritiers le triste privilège de vivre dans une honteuse paresse.

« Rien de cela n'a lieu en Sibérie où tous ceux qui ont des capitaux, plus ou moins, tournent leurs vues vers le commerce, et jouissent en famille de toutes les satisfactions que peuvent procurer les bénéfices. L'avarice, ce vice monstrueux qui déchire le cœur de l'homme ; la cupidité, cette autre plaie honteuse si répandue chez les nations les plus civilisées, sont ici moins connues que partout ailleurs, et voici pourquoi :

« Le commerce, ainsi que je l'ai dit, est l'occupation de tous. Le capital employé est très minime relativement aux nombreuses chances de bénéfices. La Providence a donné à ce peuple des sources abondantes de richesse. Le poisson et les peaux d'animaux sauvages. Ces articles, amassés en quantités considérables, sont transportés aux foires d'Irbet ou de Macariew. Avec l'argent qu'ils en retirent, les Bérézoviens achètent les provisions, tous les objets de consommation, dont ils auront besoin pendant la prochaine année. Le surplus de la recette, souvent fort important, devenu presque inutile, est employé à acheter ces meubles, ces belles étoffes, ces riches objets de luxe, ce confortable splendide dont leurs maisons sont pleines et qu'ils ne doivent qu'au commerce. Et même je puis dire que la facilité avec laquelle ils se procurent ces richesses dispense les parents de toute crainte de l'avenir pour leurs enfants. Les jeunes époux ne se préoccupent nullement du manque du nécessaire ; pour l'avoir toujours, ils n'ont qu'à se livrer modérément au commerce. »

En Sibérie, l'éducation publique est très bornée. Voici à ce sujet les observations de Mme. Falinska :

« L'éducation des enfants, qui généralement entraîne à tant de dépenses dans notre pays, et qui, lorsqu'elle est terminée, répond si peu à notre espoir et constitue si souvent un capital inutile dans la vie pratique, n'occupe nullement les familles à Bérézof. On y a de la peine à concevoir l'usage de tant de science amassée si péniblement, qu'on cherche à faire entrer dans la tête d'un enfant, dont cet enfant ne retirera peut-être aucun profit, qu'il aura bientôt oubliée. Les enfants de Bérézof vont apprendre gratuitement dans l'école du gouvernement à lire, à écrire et à chiffrer juste assez pour tenir les comptes avec les Ostiaks. Le reste de l'éducation est pratique. L'enfant accompagne son père dans ses voyages, et lorsque son âge le permet, il est associé aux affaires. »

A Bérézof, les jeunes filles ne vont pas à l'école et elles apprennent de leurs mères à tenir la maison avec ordre et à faire la cuisine. Si quelqu'une ajoutait à ses qualités de ménagère l'avantage si précieux de savoir lire et écrire, elle serait regardée comme une femme accomplie. Elle pourrait le devenir facilement.

Enfin, au bout de trois ans, Mme. Falinska quitta Bérézof pour se rendre dans le gouvernement de Saratof.

Un voyage de deux mois à travers les steppes de la Russie méridionale et des monts Ourals rapprocha Mme. Falinska de ses enfants de près de mille lieues. Plus tard, il lui fut permis de rentrer dans sa patrie.

A M^{LE}. PHILOMÈNE V***.

Pourquoi l'as tu comblée, ô fortune trop douce !
Des trésors qu'en riant tu verses, pleines mains,
Aux avides humains !

— Ah ! je la voudrais pauvre et couchant sur la mousse,
Pour qu'elle fit de moi le plus riche vainqueur
En me donnant son cœur !

Hélas ! ses faux amis, pleins de morgue importune,
Lui répètent : « Prends garde au beau poison des fleurs !

« L'amour est gros de pleurs !

« Ce cœur que tu remplis est plein de ta fortune.

« Cet amour sur lequel ta bonne foi s'ondort

« Est pour tes écus d'or. »

— Qui la préservera de ces froids dogmatistes,
De ces censeurs pédants, aveugles pour l'amour,
Plaidant contre le jour ?

A leurs discours chiffrés les poètes sont tristes,
Car, à l'endroit du cœur que ces hommes n'ont pas,
Ils sentent un compas.

... Et peut-être bientôt, devant son innocence,
De quelque cloître où son cœur s'éteindra

La grille s'ouvrira.

— Quoi ! le cloître pour elle ! — Un éternel silence !

Quoi ! pour ce frère esquiv un si terrible écueil !
Pour ce front un cercueil !

Elle qui brillerait si bien dans les quadrilles !

Quand les sons de l'orchestre, au loin, dans les vallons,
Débordent des salons,

Quand, des roses au sein, viennent les jeunes filles,
Dans les danses du soir, tourbillonner gaiement
Au bras de leur amant !

Oh ! les parfums du bal ! le bruit ! les causeries !

La glace où se regarde avec un œil mourant,

Parfois, un couple errant !

Le lustre aux mille feux ! l'or pur des boiseries !

— N'est-ce pas là le cadre où doit rire toujours

La lèvre des amours ?

J. B.

PENSÉE.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes,
l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

J. J. ROUSSEAU.

DE L'ÂME DES INSECTES.

— Connaissez-vous ces intéressants hyménoptères que les entomologistes appellent des *libellules*, et que les écoliers mieux appris appellent des *demoiselles* ? Les unes sont bleues comme un ciel d'été, les autres vertes comme les premières feuilles du printemps, d'autres enfin sont incolores comme les idées de bien des gens ; mais toutes, dès que vient l'été, se répandent le long des ruisseaux et des rigoles des prairies dont les eaux limpides reflètent leurs incessantes évolutions, ou dans les oseraies que le soleil enrichit de parfums et d'éclat.

— Tirez-en les conséquences que vous voudrez, je vous avoue que j'ai toujours pris grand plaisir à considérer les *demoiselles* ; à l'époque dont je parle, j'en vins de réflexion en réflexion à me demander si ces petites bêtes que j'admiraient tant ne pensaient pas à quelque chose quand elles faisaient ainsi trembloter leurs ailes au soleil, et qu'elles rasaient la surface de l'eau, en un mot, si elles n'avaient pas une raison aussi bien que nous, *animan viventem*, comme dit la Genèse.

— Un de mes camarades, qui faisait également une collection d'insectes, soutenait qu'elles s'admiraient dans l'eau comme dans un miroir, et qu'elles n'approchaient de si près sa surface que pour mieux admirer leur image. De plus, il croyait qu'elles pensaient et parlaient, parce qu'un jour, ayant transpercé deux d'entre elles et les ayant placées côte à côte dans sa collection, les deux pauvres bêtes, s'étant saisies par les pattes, avaient tourné autour de l'épingle homicide et étaient mortes en se regardant.

J'avoue néanmoins que nous n'avons jamais pu éclaircir alors cette grave question, malgré l'intervention d'un de nos professeurs qui était pour la négative, par le motif que, l'Écriture ne disant pas que les demoiselles eussent une âme, il était certain qu'elles ne pouvaient penser et encore moins parler.

Mais les objections ne manquaient pas de notre côté : Supposons, disions-nous, que les demoiselles bleues, vertes ou blanches n'aient pas d'âme ; après tout, cela pourrait bien être, car elles n'ont l'air d'avoir aucune idée fixe ; elles paraissent insensibles à tout ce qui les entoure, hors à leur petite personnalité ; mais soutiendrez-vous la même chose des grands capricornes noirs, qui savent si bien découvrir dans toute une plaine les poiriers parmi les autres arbres, et les poires sur les poiriers ? le direz-vous aussi du formica-leo, qui fait si artistement dans le sable des petits entonnoirs mouvants et assomme avec tant de dextérité, au moyen des grains qu'il projette, les autres insectes qui ont l'imprudence de trop approcher sa lutte renversée ? le direz-vous de l'araignée, qui tisse des toiles que n'égalent jamais les plus habiles ouvrières à figure humaine ; de ces fourmis industrieuses, qui semblent créées pour nous enseigner la prévoyance ; de ces chenilles, qui se construisent ces riches prisons temporaires d'où elles s'échappent ensuite transformées en brillants papillons ; enfin, de cette intéressante race des abeilles, dont les habitudes de travail, d'ordre et de propreté sont un reproche perpétuel à nos manières de vivre ?

Ces objections embarrassaient fort notre homme. Alors il se rejetait sur l'instinct des animaux, qu'il nous représentait comme une sorte de science infuse pouvant tenir lieu de tout raisonnement. Mais comme, pour notre part, nous étions fort raisonnateurs, nous lui faisons observer que, loin de prouver l'absence d'une âme, cette manière de voir faisait supposer, au contraire, l'existence d'une raison opérant avec plus de rapidité et de certitude ; ce qui faisait de tous les personnages de nos collections des êtres d'une intelligence infiniment supérieure à la nôtre.

Mais ils ne parlent pas, disait-il, et il est prouvé aujourd'hui que la pensée n'a pu exister sans la parole.

Nous répondions que leurs cris, sifflements ou bourdonnements étaient, sans nul doute, un langage, quoiqu'il différât du nôtre, par la même raison que le grec est un langage, quoiqu'il ressemble fort peu au français. Nous ajoutions malicieusement que ces manières d'exprimer sa pensée avaient du moins l'avantage de ne pas différer dans les individus ayant la même forme et les mêmes mœurs ; ce, qui épargnait l'inconvénient à ceux qui parlaient allemand d'apprendre le latin des autres.

Alors le bonhomme recourait aux images. Les insectes, disait-il, sont des espèces d'horloges montées par le Créateur. Et il ajoutait : Compterez-vous jamais l'heure aussi bien qu'une horloge ? cependant vous ne doutez pas que vous ne soyez d'une nature bien supérieure ?

Nous répliquions que cette comparaison ne pouvait être admise, parce que les insectes sont évidemment doués d'une volonté propre, tandis que les horloges n'agissent qu'en vertu de l'impulsion qu'une main habile leur a imprimée ; que, si l'on voulait, d'ailleurs, représenter les insectes comme des horloges bien montées, rien ne s'opposait plus à ce qu'on regardât les hommes comme d'autres horloges un peu mieux montées. Est-ce qu'il existe plus de différence entre tel homme et tel capricorne qu'entre une montre de Genève et un coucou en bois ?

— Mais, malheureux, finissait par nous dire le digne homme, la foi vous enseigne que vous avez une âme rachetée par le sang du Sauveur, tandis qu'il n'est question dans la Bible de rien de semblable pour les animaux.

C'est en vain que nous objections timidement que, si la première demoiselle, par exemple, n'avait pas péché comme notre première mère Eve, il était fort inutile que Dieu répandît son sang pour elle et sa race : enfin, que, si dans la Bible tout était vrai, au moins il était certain que toutes les choses vraies n'y étaient pas, et nous lui citions à ce propos la démonstration du carré de l'hypothénuse, qui, certes, était bien vraie, puisqu'il nous l'avait enseignée lui-même, et dont cependant ni Moïse, ni David, ni le saint homme Job, ne font mention nulle part.

Comme on le voit, la discussion devenait glissante. Ordinairement notre adversaire, à bout d'arguments sur ce point et sa Bible attaquée, nous mettait aux arrêts. Mais qu'importait ? des arrêts où l'on peut étudier les évolutions des demoiselles, guetter les mouvements des formica-leo, ou écouter tous les bruits qui sortent de l'herbe ou du feuillage, ne peuvent paraître aux écoliers taciturnes, comme je l'étais, une punition bien terrible. C'est aux arrêts que je me suis convaincu le plus que les insectes avaient une âme.

Depuis cette époque, j'ai bien souvent ramené sur cette question, sans que mon opinion ait été ébranlée. Aujourd'hui, ma conviction étant pleinement formée sur ce point important que Jussieu et Linnée ont oublié de traiter, j'étudie la nature de ces âmes qui se cachent sous tant de variétés de formes brillantes ou hideuses. Cette nature est-elle bonne, est-elle mauvaise ? ou bien, comme celle des enfants d'Adam et des filles d'Eve, est-elle neutre, indécise, sans caractère tranché, attendant des circonstances ou des saisons l'impulsion qui doit la porter vers le bien ou vers le mal ?

J'avoue que j'ai rencontré sur ce point de graves sujets de doute. S'il est certain, en effet, que les papillons, les argentines et mille autres invertébrés à sang froid n'ont jamais fait de mal à personne, il est également certain qu'on ne peut dire la même chose de mille

autres de leurs confrères. Je n'en veux pour preuve que ces insupportables insectes bourdonnants dont l'unique souci, pendant l'été, est de nous piquer et de s'abreuver de notre sang. C'est pour cela qu'à l'exemple de bien des diplomates embarrassés, j'ai résolu la question en la laissant dans le *status quo*.

Autre difficulté : les insectes sont-ils perfectibles ? et s'ils ne le sont pas, est-il bien vrai qu'ils nient une âme ?

Soyons francs : depuis le malheureux Pélisson, qui, renfermé à la Bastille, occupa ses loisirs à apprivoiser des araignées, on n'a guère vu l'éducation porter de grands fruits chez les insectes. Tout s'est réduit à quelques capricornes dressés par les collégiens à tirer des carrosses en papier, et à quelques malheureux hannetons transformés en comètes et promenant dans l'atmosphère des salles d'études de longues queues de papier.

Cette inaptitude trop constatée a un moment ébranlé ma conviction ; mais je me suis raffermi bien vite dans mes idées en songeant que bon nombre de ces animaux à deux pieds, sans plumes, dont parle Platon, ne sont pas mieux doués sous ce rapport.

Une fois, j'ai été au moment d'adopter les idées des brahmes indiens, rafraîchies, dans ces derniers temps, par M. Pierre Leroux ; j'ai failli croire, en un mot, à la métempsychose. Ne riez pas : cette opinion a ses apparences de vérité plus fortes que beaucoup d'autres, dont, sous peine d'être un malhonnête homme, il est actuellement défendu de douter.

Si les âmes humaines passent en effet, après la mort, dans le corps des autres créatures, les âmes de celles-ci passent réciproquement dans le corps des hommes. Dès lors, que de mystères expliqués ! Voilà un homme dont les motifs d'action ont toujours été pour vous une énigme : il a toujours marché à l'aveugle et d'une façon cachée ; il trouvait obscur ce qui frappait les yeux de tout le monde ; aujourd'hui, le problème est résolu ; il était taupé avant d'être homme, et il n'a point perdu entièrement ses habitudes souterraines.

Cet autre s'est perché sur un point apparent et élevé, et, de là, il assourdit tous ceux qui passent à sa portée. Ses cris sont sonores, mais vides et monotones ; on se retourne, mais on ne saisit que du bruit. Ne vous étonnez plus ; c'était une cigale avant d'être un écrivain.

Un troisième a une moitié coquette et qui fait jaser ; chut ! il a conservé de son ancien état l'égalité d'humeur et les longues antennes.

Je m'arrête... on voit déjà, que de problèmes sont résolus, que d'obscurités sont dissipées par ce système !

Pourquoi ne l'ai-je pas adopté ? Ah ! j'ose à peine le dire, tant c'est humiliant pour nous : c'est parce que je n'ai pu trouver chez les insectes aucune trace d'un grand nombre de vices ou d'inconséquences qui nous caractérisent ; ce qui prouve évidemment qu'ils n'ont jamais rien eu de commun avec l'espèce humaine.

Par exemple, avez-vous jamais observé chez eux le moindre indice de cet insipide orgueil qui nous dévore, et de cette sotte vanité qui nous rend les êtres les plus ridicules de la création ? En connaissez-vous parmi eux qui vivent pour se faire admirer ? Non sans doute ; le papillon lui-même est exempt de ce défaut, qui, parmi nous, un si large droit de cité ; s'il voltige, insoucieux et léger, en faisant sa cour à toutes les beautés des jardins, c'est pour son plaisir ; il ne dit pas : regardez-moi ; il dit : laissez-moi jouir tranquillement de tous ces nuges de parfums et de ces flots de soleil.

Autre exemple : malgré la connaissance que l'habitude m'a donnée du langage des insectes, je déclare n'avoir jamais entendu deux d'entre eux se disputer sur leur origine et sur celle de l'univers. Quand les grillons échangent le soir leurs petits cris secs et aigus, quand les mouches bourdonnent au soleil, quand les gros scarabées roucoulent sur les arbres ou dans les vieilles murailles leurs notes graves et mélancoliques, ce n'est pas qu'ils aient cherché sous leur noire enveloppe et leurs longues antennes les secrets desseins de celui qui a créé les hommes et les scarabées, et qu'ils soutiennent par *sed* et par *ergo* les arguments que leur suggère le spectacle du trou où ils nichent ou de la feuille qui constitue leur horizon ; non, avec une philosophie que j'admire, d'autant plus qu'elle est plus rare, surtout chez les hommes, ils se contentent de trouver bien ce que Dieu a fait et de l'exprimer par des bruits qui ne manquent pas d'harmonie. Tel est certainement le sens de tous leurs cris, et, si nous pouvions converser avec eux et les interroger sur ce point, je suis assuré qu'ils nous diraient : Pourquoi irions-nous chercher à soulever le voile qu'il est impossible de mouvoir ? pourquoi nous disputer pour ce dont nous ne sommes pas sûrs ni les uns ni les autres ?

Avouez que cette modestie des scarabées contraste étrangement avec la vanité de ces hommes qui prétendent prononcer à coup sûr sur des faits de leur nature fort délicats et fort obscurs, et qui, de plus, se sont passés il y a bon nombre de siècles.

Quant à moi, je déclare qu'en suivant cette voie, j'en suis venu, à mesure que je devenais plus certain de l'existence de l'âme chez les insectes, à douter proportionnellement de l'existence de l'âme chez bien des créatures humaines. Sur quoi celles-ci s'appuieraient-elles pour se récrier contre cette idée ? sur leur raison ? allons donc ! est-ce que la plupart des choses qui se font ou se disent sur la terre ne constituent pas une abdication perpétuelle de la raison ?

Parcille à ces nobles dames chinoises qui se croiraient déshonorées si leurs petits pieds leur servaient pour marcher, notre époque n'affirme-t-elle pas que nous devons raisonner, non pas avec notre raison, mais avec celle des autres ? Est-ce que l'épilhète de rationaliste n'est pas pour certains gens, que j'appellerais volontiers les taupes-grillons de l'espèce humaine, un équivalent de vaurien et de mauvais garnement ? est-ce que le plus savant n'est pas bien souvent le plus obscur ? est-ce que le plus dévot n'est pas parfois le plus hypocrite ? est-ce qu'on n'appelle pas hommes sérieux des gens qui acceptent sans sourciller des croyances dont les nourrices et les bonnes d'enfants il y a trente ans auraient ri elles-mêmes ? et l'esprit, cet éternel et insaisissable moqueur qui, pour être bienvenu, doit changer d'allure comme les modes du jour, ne l'accorde-t-on pas le plus souvent à l'insolence, au silence prétentieux ? D'ailleurs, à ce dernier titre, je réclame pour les invertébrés à sang froid.

Donc, s'il est certain que les insectes ont une âme raisonnable... il faut beaucoup de courage pour en dire autant de l'espèce humaine. ...

PENSÉE.

Il est bien vrai que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poisons, mais ce ne sont pas les poisons qui nous font vivre.

VOLTAIRE.

DIX MINUTES TROP TARD.

Hélas ! je suis un grand misérable ; destiné au désappointement, au chagrin, à la disgrâce. Je dis *destiné*, parce que mon mauvais génie m'a obsédé depuis une date antérieure, au cri d'effroi que j'articulai à l'heure propice d'exhaler mon premier souffle. Ma mère m'a souvent dit qu'elle avait fixé d'avance le jour de ma naissance au 28 février 18...—Par quel mystérieux calcul arriva-t-elle à cette prévision de mon avènement, je ne le sais pas, et ce n'est pas affaire d'importance pour le lecteur. Il suffit de dire que ma mère avait fixé son cœur sur ce jour, comme devant marquer au calendrier du temps l'envoi d'une âme et d'un corps en pèlerinage sur la route de la mortalité !

Malheureusement pour moi, ce mois particulier de février, que ma mère avait fixé tomba dans une *année bissextile*. Si elle eut dit le *dernier* de février au lieu de préciser le *quantième* avec une aussi rigoureuse opiniâtreté, tout aurait assez bien été ; mais, quoique on la pressât fréquemment de changer la phraséologie de sa prédiction à cet effet, elle persista à affirmer qu'ayant dit le vingt-huit, elle ne corrigerait pas l'almanach et que ce serait le vingt-huit.

Au bout du temps voulu, le matin du jour fatal arriva. Je ne l'oublierai jamais ; car, quoique je ne fusse pas présent, ses déceptions m'ont suivi comme des ogres jusqu'à ce jour ; et je crois vraiment qu'ils continueront à me pourchasser jusqu'à ce que, par le retard de quelque ecclésiastique ou entrepreneur de pompes funèbres, je sois enfin enterré dix minutes trop tard. Il fut semé, ce jour-là, une moisson de contre-temps que je ne serai jamais capable de récolter, en cette vie du moins. Le matin vint et avec lui le pronostic de ma mère fut rendu, comme elle disait, doublement sûr. On m'a informé que tous les indices que sa prophétie serait accomplie se manifestèrent ; mais pourtant le jour s'écoula peu à peu, et sans la consommation. La nuit tomba avant que mon père fût dépêché pour mander l'important auxiliaire en pareille occasion, le D. M. de la famille ; et lui, le pauvre diable, avait déjà deux cas de la même nature sur sa tablette pour ce même soir ; et comme c'était un homme qui agissait d'après le principe du "premier venu, premier servi," il ne voulut pas dévier de sa règle ; en conséquence de quoi, ma mère l'atteste, deux jeunesses riches d'espérances me devancèrent dans la carrière de la vie. Cependant, il vint à la fin, juste au moment où l'horloge sonnait minuit ; et je fus mis au monde dix minutes trop tard pour réaliser la promesse de ma mère.

Ma mère alléguait que le temps était si proche qu'on pouvait le considérer comme advenant le jour qu'elle avait nommé ; mais mon père était scrupuleusement consciencieux dans ces sortes de matières, et je fus couché sur le registre de famille "Dionysius Dolorès, né le 29 février 18..." en gros texte éclatant. Ce fut mon infortune, et depuis que j'ai été assez vieux pour constater ma misère, je n'ai jamais eu le cœur de lire un chapitre de ce vieux livre entre les couvertures poudreuses duquel se trouve la chronique de l'événement. On ne peut dire que je sois bien vieux moi-même, puisque je n'ai point encore vu le dix-huitième anniversaire de ma naissance, mais n'importe ! je suis, malgré tout cela, assez vieux pour me savoir misérable.

Avant que je n'eusse fait ma première dent, je fus soumis à d'innombrables inconvénients et périls, à cause de la négligence de ceux qui m'entouraient. Tout ce qu'on

faisait pour moi arrivait après coup ; et dix minutes pour l'estomac d'un moutard affamé ne sont pas mince affliction, je puis vous le garantir.

A l'école, je n'eus pas meilleure chance. Mon mauvais génie s'attachait à moi, en dépit de tous mes efforts pour le chasser ; cet éternel "dix minutes trop tard" me rendait le bouc émissaire de ma classe et s'il y avait des coups de fouet à recevoir, il était certain qu'ils tomberaient sur mes épaules.

Je me rappelle qu'une fois le maître et les écoliers, filles et garçons préparaient une grande fête. Je pense que c'était aux environs des vacances, et, par une veine extraordinaire de bonne fortune, je l'avais emporté sur mes condisciples dans nos études, et, en conséquence avais été choisi avec la plus intelligente des jeunes dames de l'école, comme dignitaires ou magnats pour présider en cette circonstance. Ma partenaire était comblée de transports et je soupirais après l'heure de nos distinctions et de mon autorité avec toute la ferveur anxieuse d'un dévot allant en pèlerinage à la Mecque. J'avais écrit un discours bref mais surabondamment éloquent, que je devais faire, et coulais les heures avec ma charmante compagne à nous répéter nos devoirs mutuels. Le matin de ce jour huit ; à neuf heures la reine de la fête devait recevoir de mes mains une couronne faite de carton, fil d'archal et fleurs artificielles. Les enfants de la localité étaient tous, de bonne heure, parés de leurs plus beaux vêtements et mon cœur palpitait d'une triomphante allégresse.

A huit heures, mon habit pour l'occasion n'était pas venu de chez le tailleur. Je me sentis mal à l'aise, mais il y avait encore assez de temps. Huit heures et demie passée et encore pas d'habit. Un domestique fut envoyé à un demi-mille pour s'enquérir de la cause du retard. Il revint en disant que l'habit serait apporté dans quelques minutes. Neuf heures arrivèrent et l'habit avec. Je l'endossai à la hâte, courus à l'école et arrivai dix minutes trop tard.

Un autre avait été mis à ma place, et en me voyant entrer, il m'envoya très froidement demander de lui prêter une copie de mon discours ! Vexé outre mesure, je lui répondis qu'il pouvait faire ses discours et aller au diable ; et les yeux baignés de larmes, je m'esquivai de la pièce et demeurai caché à la maison le reste du jour.

Comme je touchais à la virilité, je devins, d'aventure, amoureux d'une ravissante jeune fille, que ma bonne fortune—je le pensais du moins à cette époque—jeta sur ma route ; mais ce ne fut encore qu'une nouvelle source de tourments inventée par ma maudite étoile. Comme j'avais réussi à m'insinuer complètement dans ses bonnes grâces, un rival se présenta : il me provoqua ; je l'insultai ; il m'envoya un cartel ; j'acceptai. L'heure, le lieu du rendez-vous furent pris, et tout allait à merveille, quand, par la lenteur de mon témoin, nous arrivâmes dix minutes trop tard sur le terrain. Mon adversaire après m'avoir attendu cinq minutes était parti ; et j'eus la satisfaction d'être stigmatisé comme un lâche. La jeune fille l'apprit, refusa de me voir et bientôt après épousa mon rival.

Dire que je me sentis comme le Juif-Errant ou l'Homme Perdu serait superflu. J'aurais béni le coup qui m'aurait arraché la vie ; mais même pour cela ma destinée mauvaise et immuable était contre moi. Je résolus de quitter les lieux où j'avais à la fois été défait dans mon amour et disgracié dans la défaite ; ainsi, faisant mon paquet, je montai en voiture et ordonnai au cocher de me conduire à un vapeur près de partir pour une ville éloignée. En route, notre véhicule fut obligé de s'arrêter par la perte d'une roue. Le délai que m'occasionna la recherche d'un autre moyen de transport me mit de dix minutes en retard. Je pus voir le navire qui fuyait à toute vapeur à un mille du quai, et pour ajouter

à mon chagrin, les journaux annoncèrent le lendemain matin que ses chaudières avaient fait explosion et tué à peu près tous ceux qui étaient à bord. Il ne me restait plus qu'à déplorer l'occasion perdue de quitter la vie sans avoir recours à la déplorable nécessité du suicide.

Peu après cet événement, le facteur me remit ce billet laconique d'une vieille fille, tante :

" Cher Neveu,

" Le médecin dit que je ne puis vivre longtemps. Je ferai mon testament demain matin ; et je désire que vous soyez ici à dix heures précises, afin que je puisse vous laisser un souvenir.

" Votre tante affectueuse,

" JERUSA.

" Mardi matin."

Ce fut le *Mercredi* à dix heures précises que je reçus ce billet. La vieille dame, qui était aussi riche que Crésus, avait souvent dit qu'elle me serait son héritier, et le moment était venu de me présenter au chevet de son lit afin d'accomplir cet acte important. Mettant de travers mon chapeau sur ma tête et bousculant un enfant dans ma précipitation, je cours à toutes jambes vers la demeure de ma tante mourante. J'avais un mille et demi à faire, et enfin j'arrivai à son palais en haut de la ville. Le testament avait été signé et scellé dix minutes auparavant, et, à cause de mon indifférence apparente, la vieille fille avait donné sa fortune entière à un cousin du dixième degré qui vivait quelque part dans les régions du pôle nord. Quand j'arrivai, elle était tombée dans un état de stupidité qui rendait impossible l'obtention d'une reconnaissance et encore moins d'une altération au testament. Dans le courant de la même journée, la pauvre vieille femme descendit au tombeau de ses pères. Mon mauvais génie avait évidemment allongé le chemin du facteur qui m'avait ainsi privé d'une fortune en m'apportant la lettre dix minutes trop tard.

Ce fut un terrible coup porté à mes espérances, parce que tout tournant contre moi dans les affaires, je m'étais amoureuxment complu à regarder le legs en expectative de ma tante comme le moyen de me fortifier contre la plus vindicative animosité du destin lui-même. Je devins désespéré, maussade, morose. J'aurais bu du plomb fondu pour apaiser ma colère ou mis en pièces un éléphant comme j'aurais fait d'un poulet. J'avais été dépouillé de ma maîtresse, de ma fortune, et de toute chose essentielle au bonheur par un détestable mauvais génie, qui, s'étant accolé à moi comme un vampire au jour de ma naissance, me suivait opiniâtrement à la tombe. Je résolus de ne le pas souffrir plus longtemps ; de terrasser le monstre ; de me délivrer de mon bourreau par quelque mesure désespérée ou de périr dans la lutte.

Que fallait-il faire ? Ah ! telle était la question qui m'arrêtait, et tandis que j'y réfléchissais, mon cerveau se refroidit. Que bien fou j'étais de songer à résister au *destin*. Autant j'aurais pu essayer de faire sauter l'étoile du nord avec une cartouche blanche. Ainsi je me déterminai à rire jaune et à tout supporter, à prendre le monde comme il est, à remonter ma montre, à la mettre de dix minutes en avance et à me régler sur elle.

Ridicule ! il ne sert à rien d'essayer. Pendant dix années j'ai lutté suivant cette dernière résolution et cependant, il ne s'est opéré aucun changement en ma faveur. C'est la *destinée*, le *sort*, ou comme il vous plaira de l'appeler. L'habileté n'a pu m'en préserver ; la résolution est futile ; la philosophie est incapable et le temps n'apporte aucun adoucissement. En conséquence, je me résous de ne plus lutter. Je suis entre les mains des mauvais

anges, qui, invisibles, voltigent autour de moi, et jettent sur mon sentier leurs ombres diaboliques. Je suis un zéro, une chose passive ; sans âme, sans pouvoir, inutile aux autres comme à moi-même ; une véritable ronce dans les belles campagnes de la nature. J'ai tâché de vivre comme les autres hommes et je trouve que c'est impossible. J'ai soupiré après la mort, mais en vain ; et je suis, à présent, fermement convaincu que quand sonnera l'heure de la venue de la camarade, ce sera dix minutes trop tard et que je serai forcé de vivre jusqu'à la dissolution finale du globe lui-même.

DYONISIUS DOLORES.

AUX JEUNES FILLES.

Si vous saviez quel rêve, ô jeunes filles,
 Nous jette au cœur votre regard si doux ;
 Comme souvent, au bruit de vos mantilles,
 Nous tomberions muets à vos genoux !
 Si vous saviez, quand votre front balance
 Les songes d'or cachés dans votre œil noir,
 Quels chants d'amour tous remplis d'espérance
 Nous confions à la brise du soir . . .

Si vous saviez comme, au front des poètes,
 Vos beaux noms d'ange allument des rayons ;
 Comme nos voix à vous chanter sont prêtes,
 Comme pour vous, loin des yeux, nous prions !
 — Nos premiers chants, notre premier délire
 Viennent de vous, comme l'air vient des cieux ;
 Et, des doux sons qu'exhale notre lyre,
 Nous vous devons les plus harmonieux.

Où, quand nos jours mêlés de peine amère
 Coulent plus lents vers l'horizon plus noir ;
 Quand nous souffrons, c'est votre voix légère
 Qu'un doux écho nous apporte le soir !
 Aussi, nos cœurs émus de gratitude,
 Vierges, pour vous ont toujours de doux chants,
 Et notre lyre avec amour prélude
 Aux vers, pour vous chargés d'un noble encens.

Même quand l'âge a changé vos années
 En d'autres soins utiles, mais moins doux ;
 Quand ne sont plus les heures fortunées
 Où tout était rêve, avenir pour vous ;
 Quand le printemps, jeunesse de la vie,
 S'est envolé, dépouillé de ses fleurs,
 Des jours passés l'ombre encor nous convie
 À vous chanter, même au milieu des pleurs !

CH. TESTUT.

BIOLOGIE.

THÉORIE DE LA VIE.—L'ART DE VIVRE UN SIÈCLE, UN SIÈCLE ET DEMI ET MÊME DEUX SIÈCLES.

La vie de l'homme se partage, dit M. Flourens, en deux moitiés à peu près égales; l'une de croissance, l'autre de décroissance, comprenant les quatre âges, enfance, jeunesse, virilité, vieillesse, qui se partagent eux-mêmes, comme on le sait, chacun en deux degrés.

Les anciens divisaient la vie en *septénaires*, conformément à la fameuse doctrine des crises, déterminée par le nombre 7, supposé à des époques plus reculées, avoir une influence mystérieuse. Au lieu de subordonner les jours aux phénomènes critiques, on voulut subordonner ceux-ci aux jours, aux temps marqués par le système. Il faut voir dans Galien toute la peine qu'il se donne pour en venir là, et pour sauver son septième jour, comme le dit le médecin Bordeu.

M. Flourens a substitué au système septénaire le système décimal, plus moderne, fondé d'ailleurs, mais assez vaguement, sur quelques données physiologiques de la première dentition et le développement des os.

La première enfance embrasserait les dix premières années; les âges suivants s'étendraient, l'adolescence de 10 à 20 ans, la première jeunesse de 20 à 30, la seconde de 30 à 40; l'âge viril, dans son ensemble, de 40 à 70, la première vieillesse de 70 à 85 ans, et la seconde, à partir de ce dernier nombre, autant que peut durer encore l'existence.

Les grands événements de la vie sont enchaînés les uns aux autres par la nature même des choses. La durée des diverses phases du développement des êtres organisés, la durée de la gestation, la durée de l'accroissement, sont déterminées et invariables dans l'espèce humaine, comme dans les autres espèces, et en rapport avec leur croissance, ne le serait-elle pas également dans les hommes?

La taille de l'être détermine la durée de la gestation, celle de la gestation la durée de l'accroissement, celle de l'accroissement la durée même de la vie. C'est là la proposition-principe de l'auteur, d'où il tire la loi de la durée de la vie humaine, savoir: un siècle de vie normale ordinaire, deux siècles de vie extrême.

Quelle est la durée de l'accroissement dans les différents animaux? 5 ans dans le cheval, 8 dans le chameau, 40 environ dans l'éléphant, 2 dans le chien, 18 mois dans le chat, 1 an dans le lapin, 20 ans dans l'homme en hauteur et de 40 en grosseur.

Quelle est la durée de la vie de ces animaux? La durée de la vie du cheval est généralement de 25 ans; on en a vu toutefois qui ont été jusqu'à 50 ans; celle du bœuf est de 15 à 20 ans, ainsi que celle du lion; celle du chameau de 40 ans, quelquefois de 50 et même 60; celle du chien de 10 à 12 ans; celle du chat de 9 à 10 ans et quelquefois de près du double; celle du lapin de 8 ans, etc.; celle de l'éléphant est de 200 ans, selon Aristote et Cuvier, comme nous l'avons dit.

Rapprochez maintenant du chiffre de l'accroissement de ces différents animaux, plus voisins de l'état de nature que nous, le chiffre de la durée générale de leur vie, et voyez quel rapport existe entre ces deux périodes de temps; le quotient obtenu, pris pour multiplicateur du chiffre, qui exprime la durée de l'accroissement, vous donnera, selon l'auteur, la durée de la vie même.

Le rapport en question était 6 ou même 7, selon Buffon. M. Flourens a changé cela: il n'est, selon lui, que 5. Voilà de ces différences dans les appréciations qui surprennent tou-

jours un peu, quand on les trouve chez deux observateurs aussi distingués comme expression des phénomènes immuables de la nature.

Cette manière de raisonner, qui a toutes les apparences de la rigueur, ne nous laisse pas moins dans un certain vague, qu'on nous permette de le dire, sur la durée réelle de la vie de l'homme, quand on arrête ses regards sur les faits et sur certaines expressions de M. Flourens, qui dit que la vie se partage en deux parties égales, l'une de croissance, l'autre de décroissance, et qui distingue l'accroissement ostéologique en hauteur, l'accroissement en grosseur, jusqu'à quarante ans, indépendamment de la sécrétion de la graisse, et même un troisième accroissement, l'*invigoration*, de quarante à soixante-cinq ans, ainsi qu'il l'appelle. Pour arriver à son chiffre de deux cents ans, il faut que le calcul ne s'en tienne pas seulement à l'accroissement en hauteur, exclusivement considéré en général, mais qu'il empiète aussi sur l'accroissement en grosseur. Et dans quelle proportion? Où en trouver la raison et la règle?

On pourra croire, d'après ce qui précède, que M. Flourens a pris sous son bonnet de proto-docteur l'idée de faire entrer dans la peau d'un bipède d'un mètre et demi et une fraction de haut dans la vie bisoculaire de l'éléphant et qu'il l'a présentée comme une révélation nouvelle de la science. M. Flourens n'a point couru ici les risques de l'invention. Le grand physiologiste Haller avait déjà dit formellement au dix-septième siècle: *l'homme ne vit guère plus de deux cents ans*. Et combien d'autres ne l'ont pas répété après lui, quoique nous n'ayons jamais vu que dans la Bible de pareils phénomènes. Et l'idée de la mesure de la durée de la vie par l'accroissement a été donnée, comme nous l'avons dit, par Buffon et remonte même à Aristote.

D'ailleurs, il faut le dire, tout en pensant avoir rajeuni ici la question, le savant secrétaire perpétuel reconnaît quelque part dans son ouvrage que, si la science nous offre une telle perspective, c'est plus *in posse quam in actu*, plus en puissance qu'en acte, c'est-à-dire plus en possibilité éventuelle, exceptionnelle et rarissime, qu'en réalité.

Mais la science nous accordât-elle ce privilège en fait, les plaintes de l'homme cesseraient-elles pour cela? " Apprenez-moi, dit Micromégas à l'habitant de Saturne, combien les hommes de votre globe ont de sens?—Nous en avons soixante-douze, répond celui-ci, et nous nous plaignons tous les jours du peu.—Je le crois bien, réplique Micromégas, car dans notre globe nous en avons, nous, près de mille et il nous reste encore je ne sais quel désir vague.

Les hommes si avides de longévité se cramponneraient peut-être avec moins d'ardeur au peu de jours qu'ils envient s'ils avaient, plus présent à l'esprit combien prodigieusement longtemps avant eux a commencé cette vie qu'ils croient leur appartenir, et combien prodigieusement après eux elle doit se dérouler dans l'espace, sans qu'ils en sachent rien; s'ils savaient bien quel infiniment petit est dans l'immense nature leur vie, celles de leurs pères et de leurs enfants, l'existence de toute leur race, s'ils se répétaient quelquefois les paroles de Buffon, digne du style de Tacite: Cent individus, mille individus, cent mille individus, ne sont rien dans l'univers; les espèces sont les seuls êtres de la création.

N'est-il pas étrange, au reste, dans l'ordre naturel des choses, n'est-il pas humiliant que, dans la créature la plus parfaite, la vie, ce bien suprême, soit toujours incertaine, oscillante, qu'elle nous échappe à tout âge, à toute heure, tandis qu'elle parcourt régulièrement, sans s'émouvoir, sans broncher, son cycle normal complet dans les grossiers animaux et dans les plantes? Pourquoi de telles différences, qui semblent nous faire descendre au-dessous de

ces êtres relativement inférieurs ? C'est qu'elles ne sont pas le produit de la nature, ces différences, mais le nôtre ; c'est qu'avec ses mœurs, ses passions et ses vices, l'homme ne meurt pas, il se tue.

Arrivons, enfin chers lecteurs, aux moyens indiqués par les progrès actuels de la science, pour réaliser en vous cette merveilleuse ampliation de vie, qui vous fait ouvrir à tous de si grands yeux. Les voici résumés par l'auteur lui-même : " Une bonne conduite, l'existence toujours occupée, du travail, de l'étude, de la modération, de la *sobriété* en toutes choses. "

Cette recette de longue vie de M. Flourens, bien que venue sous la couverture toute fraîche d'un petit livre fort bien imprimé, et écrit avec la correction habituelle à l'auteur, n'est, au fond, il faut bien le dire, qu'un lieu commun presque aussi vieux que le monde, qui tient autant et plus d'une leçon d'hygiène et de morale que d'une leçon de physiologie. C'est là tout?... avons-nous entendu dire à un homme fort raisonnable lisant cela. Mais c'est justement ce que me disait, à l'âge de sept à huit ans, ma vieille grand'mère. . .

Nous n'entendons point, certes, en rapportant ce propos, appuyer le sens qu'il indique. Il est des domaines dans ce monde où il n'est guère plus donné d'inventer.

Qui ignore que les plus grandes pensées sur ce qu'il importe le plus à l'humanité de connaître, sont des émanations primitives spontanées de l'esprit humain, tombées depuis longtemps dans ce qu'on appelle dédaigneusement les lieux communs, fort heureusement pour les nouvelles générations, et que c'est là que, sous des traits un peu effacés et des formes devenues vulgaires, subsistent inaltérées les vérités éternelles ?

Ajoutons ici l'exemple modèle dont nous avons parlé. On remarquera que c'est la toute première chose présentée par le *Traité de longue vie* de M. Flourens aux yeux de ses lecteurs comme un type. C'est le tableau longuement développé et caressé de la frêle existence d'un centenaire nommé Cornaro, condamné par les médecins à trente-cinq ans, faisant sa grande et presque unique affaire de vivre ; vieillard méticuleux, aux petits soins perpétuels pour se défendre du froid, du chaud, et de l'humide, et de toute idée chagrine, absorbé tout entier dans sa peau et dans les douilletteries du bien-être ; vivant de onze onces seulement de nourriture, pain, jaunes d'œuf, mouton, perdrix, arrosés de quatorze onces de vins, et qu'une addition de deux onces de plus d'aliment faillit tuer un jour ; écrivant à certaines heures ses mémoires bio-hygiéniques, passant le reste de ses journées sans veilles, à l'âge de nonante-un à nonante-cinq ans, dans la contemplation admirative de lui-même, dans l'exaltation de son régime prépondéré, dans la glorification de la fraîcheur juvénile de ses organes et de leurs fonctions, de la beauté de ses dents, de la beauté de sa voix, etc., de sa *sobriété divine*, de sa belle vie, comme il les dénomme, toutes chose qu'il déclare " dignes de l'admiration de la postérité, " ainsi que le rapporte soigneusement le savant secrétaire de l'Académie des Sciences.

Nous nous permettrons de demander quels hommes, quels citoyens, quels défenseurs, le pays pourrait trouver dans les Cornaros de cette espèce, que la plume doucement laudative de M. Flourens semble nous proposer pour modèle.

Trouvez-vous lecteurs, que le tableau vous donne appétit de vivre ? comme le dit Montaigne du livre *De senectute* de l'orateur romain.

Ce centenaire, dont la vie embrassa plus de la moitié du seizième siècle et presque autant du quinzième, appréciait surtout une longue vie, d'après les considérations suivantes : c'est qu'alors on a, disait-il, plus de chance de devenir chef de l'Etat et même pape. Il était convaincu que l'esprit se perfectionne à mesure que le corps vieillit, opinion que dé-

claire partager complètement M. Flourens. Quant à nous ; il nous paraît bien plus probable que dans une vie telle que celle de Cornaro où les préoccupations de l'existence matérielle étaient si prépondérantes, les facultés intellectuelles doivent bien plutôt s'abaisser que grandir avec la dégradation des organes qu'amène inévitablement la vieillesse.

Mais voyez comme la vie qui est assise sur un si grand nombre d'années, est oscillante au moindre soufle un peu extraordinaire du dehors, et glisse facilement à terre ! L'Anglais Thomas Parre, âgé de 152 ans, fit un jour, plein de santé, comme le constata l'autopsie, un repas royal à la cour de Charles 1er, désireux de voir de ses yeux une aussi longue vie, et cette vie si fière d'elle-même s'éteignit en quelques heures, emportée par une simple indigestion. Que ceux qui aspirent à la richesse des années tiennent note de ce fait, qui n'est que l'un des nombreux exemples de ce genre ! *Plures occidit gula, quam gladium* est une pensée dont la justesse, il faut le dire, trouve sa vérification ici à tout propos.

L'ouvrage de M. Flourens traite, indépendamment de la longévité, des questions de l'apparition de la vie et de la quantité de vie sur le globe, sujets auxquels le savoir et la plume correcte et élégante de l'auteur ont su donner au fond un grand intérêt.

PH. BLANCHARD.

PROVERBE.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Beaucoup de lecteurs furent satisfaits de cette curieuse annonce qui était un véritable modèle de genre. L'auteur, tout le premier, en fut content ; il y trouva de l'esprit, de la verve, du génie et surtout de la délicatesse ; il se frotta les mains avec de la pâte du sérail et attendit en continuant son poème héroï-comique. — A la lecture du singulier article, chacun et chacune voulurent connaître le facétieux auteur de la demande du mariage. Dans les salons de la haute aristocratie et de la grosse bourgeoisie, la *réclame* fut mise à l'ordre du jour, Stephen devint l'original à la mode, l'objet spécial de l'intérêt public, et une jeune lady, qui n'avait pas encore oublié ses racines grecques, avança timidement dans le salon de lord Bigbely que Stephen signifiait Laurier.

Le Laurier a son prix, surtout le Laurier saucé, qu'en pense le seigneur Bigbely ?

Cependant Stephen, tout habile qu'il était, n'avait pas prévu l'inconvénient ci-dessous *inclus* (pour parler comme les notaires). Un matin qu'il s'était renfermé dans sa chambre pour lire attentivement quelques lettres venues de France et traduire le traité *Sublime* de Longin, ministre de la reine Zenobie (pour parler comme les historiens), on frappa discrètement à sa porte, — c'était un Irlandais, les Irlandais frappent toujours discrètement aux portes et portent tous une mine catholique. — Le Portman remit ce billet :

Sir,

Vous êtes un beaucoup curieux Frenchman, et je voudrais être content, si je étais capable de donner un leçon à le insolent qui voulait rire de les dames de notre beau Angleterre.

La femme, sir, par son genre, mérite un respect superlativement grand et creux de la part du genre masculin.

J'ai été en Laponie, et les sauvages de cet pays sont plus convéniens que vous et vos concitoyens.

Le major WOODENSWORD.

Stephen dut répondre à Woodensword; il le fit au grand déplaisir dudit major qui reçut un coup d'épée dans l'avant-bras et n'en jurâ pas moins amitié éternelle au Frenchman. Pour être l'ami des Anglais, il faut les rosser, sinon, ils vous méprisent.— Russes, essayez et vous verrez.

Ce haut fait d'armes augmenta la popularité de notre poète qui passa dès lors pour un Tancrède.

Mais tout cela ne changeait point la position sociale de Stephen et son mariage à l'instar des mille et une nuits, ne se publiait pas vite.

Il est toujours désagréable pour un homme de cœur de faire des avances inutiles— Qu'en pense mon voisin? Mieux vaut encore faire des alexandrius de 15 pieds et des traductions de Longin.

Stephen commençait à désespérer, et songeait à revenir au genre syriaque, quand un soir en se promenant dans Regent's Park nu-tête, selon son habitude, il fut accosté par une jeune femme voilée qui lui prit le bras en frissonnant.

—Excusez, dit-elle d'une voix harmonieuse à rendre jalouse la célèbre comédienne Mlle. Mars.

Stephen excusa d'assez bonne grâce: sur ce dialogue avec rôticences, puis, conversations doucereuses, sur la beauté du soir, l'éclat des étoiles, le bonheur de la solitude à deux.— Enfin, protestations brûlantes, serments à défer l'éternité, furieuses étreintes de mains sans et cetera.

Stephen avait donc retrouvé son idole du Phaéton et appris de sa jolie bouche rose qu'elle s'appelait Sarah Mac Heuven, qu'elle demeurait à Fitzgery square, que son père était banquier, qu'elle était sa fille unique, que...

Le lendemain de la rencontre de Regent's Park, miss Sarah reçut cette lettre, dont le style n'est pas sans mérite:

Buffon a dit: Le style, c'est l'homme.—Notre voisin dit: Le style, c'est le masque de l'homme.—Qui a raison, de notre voisin ou de Buffon?

“ Sarah,

“ Fleur rose qui parfume la vallée de suaves émanations, rossignol d'Europe qui embaume de ses notes harmonieuses, les taillis pleins d'ombres et de religieux mystères; *mocking-bird* qui anime les lilas des Indes par ses chants, tantôt vifs, pressés, joyeux, tantôt tendres, langoureux, énervants; rayon de soleil qui se joue chastement sur les herbes où la rosée se balance, et sur les feuilles vertes où scintille la goutte de pluie miroitante; ange à l'auréole sainte qui roucoule à l'Éternel sa prière pieuse et pleine, de poésie, voluptueuse brise qui caresse les cheveux et nous apporte au cerveau les senteurs de la création; oasis fraîche et silencieuse, où l'Arabe fatigué trouve le repos et le sommeil de Mahomet; amchasan sacré, qui veille au côté gauche du bienveillant Ormuzd, père de la lumière; ruisseau argenté où les molles clartés de la lune, et dont le doux murmure ressemblent à la voix des insectes dorés; nymphe Egérie du vertueux Nunna; Sarah ma bien-aimée, étoile de mon ciel, palmier de mon désert, île de mon Océan tourmenté, pavillon de mon navire orageux, fleur enivrante du buisson de ma vie, enveloppe de mon âme ardente, vierge que l'Éternel a créée d'un sourire, *I love you!*

“ La fleur s'effeuille dans la vallée déserte; le rossignol quitte le taillis que le givre blanchit; le *mocking-bird* ne chante plus quand l'hiver arrive avec la brise glacée du Nord; le lilas quitte son manteau verdoyant et ses grappes parfumées; le rayon de soleil se cache derrière un nuage épais et sombre; les feuilles, les herbes, les plantes se dessèchent ou sont desséchées; la brise harmonieuse a fui toute frissonnante devant le souffle audacieux de Borée; l'oasis est engloutie dans les sables brûlants du désert; l'Arabe mêle sa poussière aux poussières de l'Afrique; les Devs terribles de l'épouvantable Ahriman ont triomphé des Jzeds du Zendavesta; Ormuzd a tourné le dos au monde; ses ruisseaux sont muets et glacés; la lune est rousse et dort fiévreuse dans les nuages noirs; la nymphe Egérie abandonne son brun législateur pour un vieux Faune de la forêt; l'étoile se voile derrière un brouillard et file à travers les cieux; le palmier est déraciné par le simoun insolent: le glorieux pavillon du navire est emporté avec mâts et cordages dans la vague

blanchie par un grain ; la fleur de l'aubépine perd ses corolles et son parfum ; quand mai nous dit adieu ; l'âme se dessèche comme l'écorce d'un arbre centenaire ; la vierge dans un moment de joie et d'ivresse perd sa couronne et son nom et l'Éternel ne sourit plus pour créer d'autres vierges ; la mort fait son apparition brusque et terrible... Tout cela arrive, tout cela peut arriver ; mais placé au-dessus de tout cela, j'en jure par l'éternité : *I love you!*

“ Les empires du monde passeront, mais mon amour ne passera pas. Il sera le cèdre du Liban qui ne connaît d'assez fort et d'assez puissant pour le déraciner que Salomon, parce que Salomon était le fils bien-aimé de Dieu. ” Oui, la mort est impuissante contre une âme qui adore Sarah !

“ STEPHEN. ”

J'espère qu'elle est rehausée de sentiments la lettre de notre ami le poète ! Qu'est-ce au bout du compte que le sentiment ? *sensiment* vient de *sensus*, d'où s'est formé *sentire*. *Sentire* signifie *sentir* ; pour *sentir* il faut avec un objet plus ou moins quelconque ; pour que cet objet soit perçu par vous au moyen du nez ou des yeux, il faut que vous soyez en contact direct avec lui. Pour être en contact avec lui, vous devez faire usage de vos sens qui éprouvent une *sensation* ; cette *sensation* se transforme en *sentiment* une fois passée à l'étamine de votre cerveau. Mais abstraction faite des *sens*, le *sentiment* n'existe plus, car : *ex nihilo nihil!* Qu'en pensent les spiritualistes et parmi eux Mallebranche et l'auteur futur de *L'Homme* ?

Mais, *retournamus ad nostrum orile carum*, comme disent les savants pour jésuite dans leur latin à l'instar de Cicéron.

La lettre de Stephen eut l'effet d'un obusier, elle acheva d'incendier ce pauvre cœur déjà brûlant. Et vous le savez, chers lecteurs : Ce que femme veut, le diable le veut.

Cette première lettre de notre héros, fut suivie de plusieurs autres missives dans le même genre, qui toutes : comme chez Nicolet ; allaient *crescendo*.

La passion est véritablement l'âme de la littérature.

Mais concluons.

Stephen mit un jour, le gilet blanc, le frac noir et les gants Jouvin, le tout après avoir frisé sa moustache, nettoyé sa barbe, coupé ses ongles ; se rendit chez M. Mac Heuven, et sans autre préambule que celui exigé par les convenances, il demanda la main de miss Sarah.—La jeune fille, comme de juste, écoutait aux portes.

M. Mac Heuven examina attentivement l'extérieur de Stephen, fut froid et répondit :

—Je verrai ma fille ; attendez désormais pour m'honorer de vos visites que je vous écrive. . .

Quinze jours après cette démarche et après plusieurs rendez-vous pathétiques avec miss Sarah, Stephen reçut cette courte lettre :

“ Monsieur,

“ Ma fille est folle et veut se tuer, venez demain matin pour le mariage.

“ Tout à vous,

“ MAC HEUVEN. ”

L'acte fut donc consommé : le banquier anglais, après avoir fait à sa fille une donation de 500,000 francs, lui donna sa bénédiction et le baiser d'adieu.—Les deux époux s'embarquèrent immédiatement pour la France.

Que sont devenus Sarah et Stephen ?

Hélas ! les meilleures choses ont le pire destin, dit Malherbe en s'adressant à Duperrier :

Sarah, lasse et fatiguée d'un mari qui n'avait d'excentrique que la coupe des cheveux et l'écriture, Sarah, la romanesque Anglaise, ne pouvant supporter plus longtemps le prosaïsme désespérant de son légitime, a rejoint en Turquie, un officier français de dragons et attend avec anxiété la prise de Sébastopol.

Quant à Stephen, pas plus bête qu'il ne faut, il habite un château gothique dans les en-

virus de Tours ; il mène une vie tranquille et calme. Devenu fervent amateur de la pêche à la ligne il a inventé le hameçon *Trident*.

Dernièrement, comme il s'était endormi sur le bord de l'eau, la ligne en main, il tomba dans la rivière.—Il se serait certainement noyé, car il ne sait pas nager, sans un Terre-Neuve de sa connaissance, qui le repêcha.

Malgré cette mésaventure, Stephen est plus que toujours l'ennemi acharné des poissons et compose en ce moment un poème didactique sur *l'Art de pêcher*.

J. GENTIL.

NOUVELLE.

Cette nouvelle n'est ni fraîche ni fanée. De la nature des immortelles, elle conserve toujours une grâce de circonstance. Ecoutez :

Certain riche propriétaire, possédant huit à dix maisons, avait pour habitude d'accorder à chaque terme un jour de répit, mais ensuite... rien. Il était dur comme le roc, inexorable comme la fatalité. Or, parmi ses locataires se trouvait une veuve occupant un magasin qu'elle lui payait deux cents piastres par an. Le 1er de février dernier, elle vint le trouver, les larmes aux yeux, en le suppliant d'attendre quelques semaines pour le remboursement de son loyer. « Ma mère est morte, lui dit-elle en tombant à ses genoux ; sa maladie, son enterrement m'ont dépeuplé de toutes mes modiques économies, oh ! je vous en prie, je vous en conjure, charitable monsieur, donnez-moi du temps et vous ne perdrez rien. »

Mais, nous l'avons dit, le propriétaire n'entendait pas raison. Supplices et sanglots furent inutiles, il répondit brusquement :

—Je n'ai que faire de vos jérémiades ; payez-moi sur le champ ou je fais saisir et vendre vos meubles.

Après ces mots, il se leva et partit.

La femme qui avait été témoin silencieux de cette scène, s'approcha alors de la pauvre veuve et lui dit avec bonté :

—Quelle somme devez-vous à mon mari ?

—Un quartier, c'est-à-dire cinquante dollars, répondit-elle en sanglotant.

La femme du propriétaire était jeune et sensible. L'idée que cette malheureuse allait se trouver tout à coup sans asile, au milieu de l'hiver, lui fit monter les pleurs aux yeux.

—De combien de jours, dit-elle, auriez-vous besoin pour payer ce loyer ?

—Hélas ! madame, les affaires, en général, vont mal et le commerce des modes est surtout tombé. Je ne crois pas qu'il me serait possible d'effectuer ce paiement avant le commencement du mois de mai prochain.

La dame réfléchit quelques minutes :

—Venez me voir privément demain matin à huit heures.

Le propriétaire accordait habituellement trois cents dollars par an à sa femme pour sa toilette. Mais, en ce moment, comme elle se trouvait sans argent, elle lui demanda une cinquantaine de piastres en avance :

—J'espère, dit-elle, que mon crédit est bon et que vous ne ferez pas de difficulté pour me prêter cette somme.

Le mari ne pouvait refuser. Il donna les cinquante dollars, non toutefois sans se demander intérieurement à quel usage les destinerait sa femme.

La veuve fut fidèle au rendez-vous ; sa charmante patronne lui remit les cinquante piastres renfermées dans une enveloppe de lettre, et s'éclipsa sans vouloir écouter les remerciements de l'obligée.

Une heure après le propriétaire était bien et dûment payé et la modiste avait quittance dans sa poche. Le tantôt, pendant le dîner, il dit à sa femme :

—Que pensez-vous de cette pleurnicheuse qui est venue nous faire hier soir des contes bleus ?

—Je pense que vous lui avez envoyé une saisie.

—Bast ! vous n'y êtes pas. Quand je me suis présenté, l'argent était prêt, tandis que si j'eusse prêté l'oreille à ses histoires, j'aurais été obligé de vendre son mobilier. Cela prouve clairement que vos pauvres veuves peuvent payer leur loyer, lorsqu'il est dû, si on leur fait sentir qu'elles le doivent. A propos, il est singulier qu'elle m'ait donné deux billets de vingt-cinq piastres chaque, que je suis certain d'avoir vus quelque part, il n'y a pas vingt-quatre heures.

—Rien n'est plus vraisemblable, dit sa femme, car elle vous a probablement donné les mêmes billets que je vous ai empruntés ce matin et lui ai prêtés sur votre compte dans ce but.

...

TYPES CALIFORNIENS.

LE LOAFER.

(Essai dédié aux gueux.)

Il y a deux sortes de *loafers* : le *loafer* de bon ton et le *loafer* de bas étage ; ce dernier hante les tripots et les cabarets, il jure, il fait le coup de poing et il se grise ;—il est sale et mal accoutré. Un être semblable n'est pas digne de la publicité, et aussi ce n'est pas de lui dont nous nous occupons. C'est au *loafer-gentleman* que nous consacrons exclusivement cette petite étude ; il le mérite, car c'est un personnage intéressant.

Avant de procéder plus loin, qu'est-ce que c'est qu'un *loafer* ? Est-ce un flâneur, un oisif, un musard ? C'est tout cela, et c'est plus encore, car le *loafer* tient de ces trois espèces et il est en outre spéculateur ; il spéculé, non pas pour s'enrichir, mais pour vivre à son aise, sans souci et sans effort ; il est toujours affairé sans rien faire, mais son occupation consiste à poursuivre sa spéculation. Nous allons le prouver.

Le *loafer* établit son quartier-général rue Montgomery ; là, on peut le voir du matin au soir, bien vêtu, rasé frais, un cigare à la bouche et les mains dans ses poches, posté au coin des rues passagères et devant les *bars*. Il s'enquiert des nouvelles, les communique, les

commente et les exploite. A l'aide de ces nouvelles, il parie, et comme il prend soin de s'informer à bonne source, il ne s'engage qu'à coup sûr ; ses paris portent sur un chapeau, *a suit of clothes* (un habillement complet), ou une paire de bottes.—Par ce moyen, il est vêtu.

A l'aide du *drink*, qu'il parie en badinant sur quelque frivole sujet, il déjeûne. Dans les *bars*, il est facile de reconnaître le *loafer* à son bon appétit. Comme la majorité des *drinkers*, il ne se contente pas de grignoter un *cracker* et un morceau de fromage ; il fait bel et bien un copieux repas. Il s'installe résolument et rondement à la table du *lunch*, et s'adresse aux pièces de résistance ; il traite amicalement le garçon et le *bar-keeper*, et, en échange de ses procédés, il obtient une ration complète. Il a bien déjeûné.

Le dîner est plus difficile à obtenir ; mais le *loafer* a l'esprit inventif, et là encore il réussit. Tantôt il emmanchera pour deux amis quelque bonne affaire dont on causera à table ; tantôt il a ruminé un plan politique qu'il ne peut exposer qu'entre la bouteille et le filet sauté ; d'autres fois, comme il a beaucoup d'amis et encore plus de connaissances, il voudra ne pas manquer l'occasion de trinquer au bon voyage de X... ou de Z... que le *Golden Age* emmène demain. Bref, il s'arrange de façon à trouver tous les jours un dîner gratuit, servi pour lui au café du Commerce, chez Franklin ou à la Polka. Il faut le voir à table. Il connaît le menu sur le bout du doigt ; il sait sa carte des vins mieux que le sommelier, et, d'une façon négligée, il pousse à la dépense : tout en soignant son estomac, il sert ainsi les intérêts du restaurateur.—Mais l'ami qui paie ?... Ah bah ! nous ne nous occupons pas de celui-là...

Croyez-vous par hasard que le *loafer* ne se donne pas, quand il le désire, le loisir du cheval ou de la voiture ? Il est mieux pourvu que vous qui nous lisez. Est-ce qu'il n'est pas l'ami de tous les gens roulant *buggy* ? Pour faire un tour à cheval, son procédé est des plus simples :—** passe sur son trotteur ; le *loafer* le hèle et l'arrête : "Combien mettez-vous de temps pour faire un mille sur votre cheval ?"—"Trois minutes," répond**.—"Quand je l'aurai fait, je le croirai," dit alors le *loafer*.—"Eh bien ! vous allez le croire..."—Sur ce, ** descend, et voilà le *loafer* parti gratis et au grand trot pour le Présidio ou pour *Ten miles House*.

Nous ne lui ferons pas l'injure de croire qu'il paye son entrée au spectacle ?—Jamais.—Le *loafer* connaît les directeurs et directrices, le contrôleur et le chef d'orchestre, et il est l'ami des artistes ;—il les lance, les encourage, s'immisce aux cancanes des coulisses, sans les épouser, et finit par être considéré comme faisant aussi bien partie du théâtre que le machiniste lui-même.

En un mot, ce *gentleman* n'a jamais *ten dollars* dans sa poche et il est élégant dans sa mise, bien nourri, il fume de bons cigares et *drinks* souvent ; il est content, il s'amuse et ne se soucie pas plus du lendemain que de ses vieilles bottes.—Quel est donc son secret ?—Il est *loafer* !

O vous, qui êtes peut-être plus gueux que lui, et qui ne savez qu'imaginer pour sortir de votre misère, tâchez d'attraper le *chic* de l'emploi et devenez *loafer*...—C'est ce que nous vous souhaitons pour 1855, si toutefois vous ne faites pas fortune, ce qui vaudrait encore mieux !

MODES.

Toilette de visite.—Robe de taffetas, bien illustrée de bandes de peluches tissées dans l'étoffe. Corsage montant fermé avec des grelots en peluche, sur les basques et sur le corsage bandes en peluches. Col et manches en guipure de broderie. Talma en drap gris, brodé avec un petit cordonnnet. Chapeau ourlé et piqué en taffetas blanc garni de velours noir, la passe bordée par un biais de velours noir; dans l'intérieur de la passe, tour de tête composé de roses et de velours noir.

Autre mise.—Robe en taffetas noir ayant trois volants décorés d'équerres en velours noir, les équerres sont disposées horizontalement de distance en distance, le corsage est montant et à-basques, et terminé par un effilé, très haut qui se répète en bretelles sur les épaules. Les manches à deux bouillons se terminent par deux volants garnis d'équerres en velours et d'effilés. Col Louis XIII en point d'aiguille, sous-manches assorties au col. Chapeau en velours rubis à passe tendre et toiles de raisin en velours rubis, dans l'intérieur de la passe, raisin en velours rubis, nœuds et pans de velours. Bottines en velours noir.

Toilette de théâtre.—Robe en velours vert ayant une jupe faisant une petite traîne de dix centimètres. Corsage sans basques et sans baleines avec revers de velours noir garnis de dentelle noire. Les revers sont ouverts et fendus sur l'épaule. Manches composées de volants en velours garnis de dentelle noire. Sous-manches, à bouillons de tulle et volant de point d'Angleterre. Col en point d'Angleterre. Chapeau en velours épinglé-lilas garni de marabouts lilas et blancs. Demi-voilette de blonde autour de la passe, nœud lilas au-dessus du bavolet.

Autre mise.—Jupé en taffetas vert ayant trois volants garnis de velours noir. Corsage en velours noir garni de guipure noire. Col et manches en point de Venise. Chapeau en velours impérial rosé orné de plumes noires et roses, intérieur de dentelle noire et de roses. Bavolet de dentelle noire.

Pour une petite fille.—Robe en peluche gros bleu, corsage de velours noir à basques garnis de peluche gros bleu. Col en batiste empesé, bouillons de Nansouk. Chapeau de peluche blanche avec nœud sur le bavolet. Tour de tête à comète en velours noir et bouquet de petites roses d'un côté, bottines de velours noir, pantalons blancs brodés.

Bonnet de maison en dentelle brodée et ruban rose.

Bonnet de dentelle avec une couronne de petites coques de rubans lilas et larges brides lilas.

Bonnet de Malines avec deux rangs de Chantilly. Bonnettes de velours noirs mélangées de ruban bleu de ciel.

Ère. Coiffure de théâtre.—En ruban lamé cerise et argent mélangé de dentelle noire, longs pans flottants derrière le chignon.

2ème. Une autre en velours noir, d'un côté une rose moussueuse avec feuillages de velours noir, toujours des bouts flottants se détachant d'un nœud très fourni.

LA HURONNE DE LORETTE.

PREMIÈRE PARTIE.

QUÉBEC.

CHAPITRE V.

OU L'ON VERRA ET ENTENDRA UNE FOULE DE CHOSES INTÉRESSANTES.

Alfred Robin était "dans ses meubles" : dans sa chambre on remarquait une grande malle en cuir, une paire de fleurets et une demi-douzaine de statuettes qui semblaient échappées à un Waterloo de rondes-bosses.

L'autre de chaise ou autre siège, l'artiste s'assit sur un matelas étique, véritable couche de Spartiate, et recommença à caresser la petite chienne en l'appelant des noms les plus tendres. Mais elle grelottait toujours et poussait des aboiements plaintifs.

Alfred promena autour de lui un regard inquisiteur. Ses yeux cherchaient quelques morceaux de bois à brûler. Hélas ! la chambre en était veuve. Que faire ? Le jeune homme se frappa le front. "Ma malle," murmura-t-il. Cette malle, comment l'enflammer ? Encore si elle eût été de sapin ! quelle folie que d'acheter des malles en cuir ? Cela coûte un prix fou, les malles en cuir ! et ne sert que par une inutilité parfaite dans les circonstances difficiles. Une malédiction à l'inventeur des malles en cuir ! Il méritait la hart et le bûcher.

Transi de froid, frissonnante, Zoé se serrait douloureusement contre la poitrine du jeune homme.

— Ah ça, s'écria-t-il, avec une grosse colère contre lui-même, vais-je donc laisser geler ici ce cher bijou, tandis qu'il y a tant de mauvais chrétiens qui se dorlotent dans des appartements bien chauds.

Mais ses prunelles avaient beau fouiller tous les coins et recoins de la pièce, elles n'apercevaient que la malle de cuir, les fleurets et les statuettes invalides, et la muraille nue comme un marbre !

Alfred réfléchit.

On pouvait démonter la porte de la chambre, la mettre en pièces et... C'eût été long, bien long, mille fois trop long !

Zoé exhala un nouveau gémissement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! la laisserai-je mourir sans secours... Oh !

Une idée soudaine, lumineuse comme l'éclair, avait traversé le cerveau du sculpteur.

Il court à sa malle de cuir, en extrait les vêtements qu'elle contenait,—un gilet, un pantalon, trois faux-cols, deux chaussettes dépareillées—les étale tant bien que mal sur le plancher, improvise une sorte de lit et y transporte la petite chienne toujours enveloppée dans son par-dessus.

Revenir ensuite, élever le matelas d'un coup de couteau, est pour lui l'affaire de quelques secondes.

Effroyable déception ! le cruel matelas ne contient qu'une plate-bande de laine aussi incombustible qu'une feuille d'amiante. Pourquoi donc ce matelas n'était-il pas une pailasse ? Le luxe n'en fait jamais d'autres ! Pourquoi donc, je le répète, ce matelas n'était-il pas une pailasse ?

Alfred était brisé. Il aurait voulu livrer cours aux larmes qui séchaient sous sa paupière ; mais était-il heure de pleurer, de s'abandonner à un désespoir égoïste ?

Le génie se révèle dans les positions critiques.

Alfred dompta son émotion.

— Il me reste une ressource, dit-il.

Un coup d'œil étincelant de sollicitude à Zoé, et l'artiste ouvre sa porte, descend les escaliers quatre à quatre, arrive dans la cour de la maison. Un châlit y a été placé le matin par un locataire : il le sait, il l'a vu ; il s'empare des planchettes qui composent le fond, des quatre pieds, remonte avec l'agileté d'un écureuil, et le voici qui allume du feu.

Déjà la flamme pétille joyeusement dans la cheminée qui depuis longtemps n'a reçu pareille aubaine ; le fond et les pieds du lit du locataire se convertissent en braise ; Zoé, la charmante Zoé se réchauffe, reprend vie à la chaleur du foyer ami ; elle se dresse, s'étire, secoue sa tête intelligente, répare le désordre de sa toilette, la friponne et, agenouillée devant elle, Rolin suit ses mouvements avec extase : lui aussi, il reprend vie, il sent la gaieté rentrer dans son cœur, quand une violente secousse l'arrache brusquement à ses préoccupations.

Il se retourna non moins brusquement. Un éclat de rire méphistophélique accueillit cette évolution.

Alfred se leva :

— Qui êtes-vous ?

— Qui vous n'attendez pas, répondit un homme à la stature colossale debout devant lui.

— Que voulez-vous ?

— Ce que vous ne voulez pas.

L'artiste fronça les sourcils.

— Monsieur, j'entends mal la plaisanterie et je ne souffre jamais la mystification.

— Chacun son goût.

— Enfin qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

— Mais qui vous n'attendez pas ; je veux ce que vous ne voulez pas.

— Ah ça, fais-je un rêve ? dit l'artiste stupéfait du sang froid ironique de l'inconnu.

— Cela se pourrait, répondit celui-ci.

— Et si, pour passer du rêve à la réalité, je vous chassais de chez moi.

— La conception sera du domaine de la réalité, le fait appartiendra encore aux rêves.

— Mais qui êtes-vous donc ? ne pût s'empêcher de crier Alfred, en croisant les bras sur sa poitrine et menaçant l'étranger du regard.

— L'autre imita sa pantomime, mais en souriant.

— Qui êtes-vous, répéta l'artiste, exaspéré par ce flegme.

— Qui je suis ? vous voulez savoir qui je suis ?

—Certes !

—Allons ! dit l'étranger avec un faux air de bonhomie que démentait l'accentuation brève donnée à ses paroles, je vois que vous avez la mémoire courte—très-courte—trop courte..

Robin considérait, non sans une sorte d'effroi intérieur, ce personnage, dont les manières étranges, le ton impérieux, ironique, et surtout l'apparence robuste annonçaient une incontestable supériorité physique et morale.

Il avait les traits réguliers, mais rudes et fatigués sans doute par une vie laborieuse. Ses yeux sombres, profondément encaissés sous d'énormes sourcils d'un noir lustré, ses yeux,—au coin desquels s'étendait un réseau de petites rides,—avaient dû souvent s'allumer au foyer des passions. Il semblait qu'il arrivât d'une longue excursion, à travers les bois, car son visage était hérissé par une barbe courte, épaisse, inégale, drue qui couvrait jusqu'aux pommettes des joues, et son costume portait les traces de nombreuses déchirures : ce costume, du reste était celui des voyageurs qui descendent à pied les rives du St. Laurent au-dessous de Québec.

Il se composait d'une légère casquette de cuir ; d'un capot, pantalon en drap du pays, et d'une paire de mocassins jaunes.

Un étui de fer-blanc passé en sautoir sur son épaule et un bâton ferré placé obliquement au-dessous de la hanche droite contre lequel il se tenait appuyé, le corps légèrement renversé en arrière, complétaient l'équipement de cet individu, dont, nous avons oublié de le dire, les cheveux noirs avec des reflets bleuâtres, s'entremêlaient de fils d'argent.

—Mais, enfin, balbutia l'artiste de plus en plus intimidé par son examen, mais enfin, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître et si vous désirez...

—Des phrases, jeune homme ! des phrases ! riposta l'autre, lui coupant la parole et faisant précéder son exclamation d'un geste dédaigneux consistant en une espèce de claquement produit par les lèvres et qu'on traduit assez infidèlement par :—Peuh !

—Pourtant, . . . essaya Robin, ne sachant plus ce que cela voulait dire et parlant plutôt pour se donner une contenance que pour exprimer une pensée.

—Votre main, dit l'étranger.

L'artiste avança machinalement sa main gauche :

—Pas celle-là, reprit son mystérieux interlocuteur, en fronçant les sourcils, l'autre, et vite ! je suis pressé.

—Ah ! ça, s'écria Alfred, honteux du rôle qu'il jouait depuis l'intrusion de cet homme qu'il ne se rappelait pas avoir vu ou rencontré quelque part, et craignant maintenant d'avoir affaire à un fou, ah ! ça, voulez-vous bien me dire ce qui vous amène ici ou déguerpir sur le champ ?

—Votre main droite.

Alfred, loin d'obéir, ferma ses poings et s'avança résolument sur l'étranger.

Zob, jusqu'alors témoin muet de cette scène, se leva d'un bond et montra les dents en articulant un grognement plein de colère.

Mais ces signes non équivoques de mauvaises dispositions contre lui n'éurent nullement l'étranger : sans quitter la position qu'il occupait sur son bâton, il allongea le bras droit, saisit, dans sa grosse main calleuse, le poing délicat de l'artiste, ouvrit les doigts comme il eut fait d'une feuille de papier pliée en deux, et, avec l'ongle de son pouce, tira deux lignes transversales dans la paume de la main de l'artiste.

La chienne, croyant qu'il frappait son ami, se jeta à ses jambes et le mordit : mais un violent coup de pied envoya la pauvre petite bête rouler à l'extrémité de la chambre.

Alfred ne vit pas cette punition infligée au dévouement de sa bien-aimée et n'entendit pas ses cris plaintifs.

Il était devenu pâle comme un suaire et n'osait plus lever les yeux sur l'étranger.

—Vous comprenez, dit celui-ci, satisfait probablement de la révolution qui s'était opérée dans l'attitude du jeune homme.

L'artiste ne répondit rien.

Zoé irritée, était revenue à la charge contre son ennemi. Mais, rendue prudente, par le premier châtement, qu'elle avait reçu, elle se contentait d'aboyer, en sautant autour de lui et en guettant un moment favorable pour se venger d'une façon plus sensible.

—Suivez-moi ! ordonna l'étranger.

—Vous seriez...

—Suivez-moi !

—Cependant, objecta encore l'artiste en roulant autour de lui un regard, comme s'il eut voulu trouver une issue pour s'échapper.

—Suivez-moi, ou...

L'étranger leva le doigt en l'air, sans prononcer une syllabe, mais avec un froncement de sourcils qui n'admettait pas de réplique.

—Attendez, murmura néanmoins Alfred.

—Attendre ! je n'ai pas le temps. L'heure est arrivée ; viens !

—Laissez-moi me reconnaître ! J'étais si éloigné de m'attendre à votre visite que, en vérité...

—Des phrases, toujours des phrases ! monnaie de mauvais aloi que les phrases. Viens !

—Mais de quel droit...

—De quel droit ! de quel droit ! tu me demandes de quel droit ! malheureux ! as-tu oublié la nuit du 12 novembre 1838 !

Alfred Robin, complètement dompté par la fascination qu'exerçait sur lui son visiteur, ramassa près de l'âtre son paletot et se disposa à obéir.

Il passa devant l'inconnu qui, alors seulement, se redressa de toute sa hauteur et fit un pas derrière l'artiste.

L'heure des représailles avait sonné pour la vindicative Zoé : elle ne la manqua point et s'élançant sur celui qui l'avait si cruellement maltraitée, elle déchira le pan de son capot et partit en secouant triomphalement la tête.

—Maudite bête ! exclama-t-il, en se retournant pour fustiger l'animal ; gare à toi ! si je t'attrape, ton compte est bon.

—De grace, ne la frappez pas, je vous en prie, s'écria Robin d'un ton suppliant.

—Parbleu ! ne faut-il pas se laisser mettre en pièces, par des carlins de cette espèce-là pour vous faire plaisir.

En disant ces mots il courait après la levrette et l'aurait infailliblement assommée, si son instinct ne l'eût poussée vers la porte qui était restée ouverte et par laquelle elle s'esquiva en emportant le lambeau de étoffe arraché au vêtement de son ennemi.

Un terné sourire effleura les lèvres de l'artiste.

—Oh ! je te rejoindrai, la belle ! mangra l'étranger furieux en menaçant du bout de son bâton Zoé qui déjà était au bas de l'escalier.—En route ! ajouta-t-il sourdement.

Alfred n'essaya aucune résistance.

Précédant l'inconnu, sans mot dire, ils sortirent de la maison, prirent la rue du Fort, puis descendirent l'escalier du Casse-Cou, et finalement s'engagèrent dans la rue Champlain.

Il était quatre heures du soir et le jour baissait.

CHAPITRE VI.

UNE DIGRESSION EN PARTIE DOUBLE.

Nous demandons au lecteur la permission de...

(Mon Dieu, que c'est sottement commencer un chapitre que de le commencer par cette formule ridicule qui ne signifie rien, si ce n'est, que concurremment avec la plupart des écrivains nos confrères, nous avons une phrase stéréotypée pour dire au lecteur : "Attention mon ami, nous allons poliment nous moquer de vous."—Signifie-t-elle autre chose, cette phrase comme ses sœurs de la même nature ! "Nous demandons pardon au lecteur ;" "nous prions bien respectueusement le lecteur de nous excuser ; &c.?" qu'on rencontre à chaque page dans les livres, les brochures et les journaux ? N'est-il pas de la dernière outrecuidance d'adresser une requête, une supplique à quelqu'un et de toujours agir comme si ce quelqu'un s'était rendu à vos désirs ? Vraiment, c'est se jouer du public, et, si nous étions public, nous nous vengerions, et de la belle façon, de tous ces postulants littéraires qui ont l'humilité au bout de la plume, un indomptable orgueil dans la volonté. Quelle incongruité ! quelle hypocrisie ! quelle monstruosité ! s'emmieller la voix, s'envelopper dans une peau de caniche et se faire subir, en véritable despote, autant nous aimerions un brigand armé jusqu'aux dents qui, le pied sur la gorge d'un voyageur, lui mahauderait d'un ton de chattemitte : "Mon bien cher ami, voudriez-vous m'accorder la liberté grande de faire passer votre bourse de votre poche dans la mienne ?" Vanité, présomption, tyrannie, ridicule sont les traits distinctifs d'un : "Nous demandons au lecteur la permission de..." ou de tout autre préambule *ejusdem generis*. Plutôt, pour notre compte, quoique nous tombions parfois en ce lourd péché, nous préfererions entendre un auteur s'écrier : "Je me suis fourvoyé, jeté tête basse dans le borbier de l'embarras, mais, vous qui me lisez, vous êtes un niais, pour ne pas dire plus, et à l'aide d'une légère décoction d'essence de flatterie, je me fais fort de me tirer de la mare et de vous faire croire que j'en ai passé un seul instant, de planer dans les cieux !" Quand même il s'adresserait à un intéressant membre de la famille des polypes, l'autre ne tiendrait pas autre langage et s'il ne le traduit pas généralement au moyen des sons ou des signes, soyez persuadé qu'il est l'énonciation adoucie de sa pensée intime. Ne jugez pas des magasins sur l'enseigne, a dit le sage, jugez encore moins des préparations pharmaceutiques contenues dans un flacon sur l'étiquette. Mais gardez-vous, oh ! gardez-vous de juger de la modestie d'un écrivain, politique, fantaisiste, romantique ou nouvelliste sur une adresse à ses lecteurs. Plus elle sera humble, plus elle sera hautaine ; plus elle sera douceuse, plus elle sera empoisonnée ; plus elle sera naturelle et plus elle cachera de travail ; plus elle aura l'air *bon enfant* et plus elle sera maligne, malveillante, altière, envenimée ; oh ! défiez-vous, en comme des béguins orgueilleux, des panaches modestes, des diamants pénibles, dont parlait, en 1839, madame de Girardin dans sa XV^eme Lettre.—Enfin, ayez foi dans notre expérience, comprenez l'influence du fleau que nous signalons, puisque, nous-mêmes, le plus souvent, et juste à ce moment, nous nous laissons gagner par lui ; et fuyez encore les pièges, de ce genre : "Nous souhaitons que le lecteur nous pardonne cette digression et nous fermons la parenthèse.")

Donc il nous est agréable de revenir à notre ami Alphonse Mougenot que nous avons laissé dans "ses appartements garnis" des escaliers du Casse-Cou.

—Il serait grandement temps que je déjeunerasse, moi aussi, dit-il, quand l'artiste l'eut quitté.

La réflexion était fort naturelle. Midi sonnait et Monsieur Alphonse n'avait pas mangé la moindre croûte, depuis la veille au soir ; mais ce qui pourrait ne pas être naturel du tout pour notre jeune homme, c'était l'impossibilité de descendre aux instantes requêtes de son estomac. Il était si généreux lui ! Il aurait donné son dernier sou à un *quêteux*.

Alphonse consulta d'abord ses poches.

—Percées ! dit-il, mélancoliquement.

Que de mystères il dévoilait, ce participe passé ! Lecteur, aurez-vous assez de pénétration pour saisir tout ce que nous ne vous disons pas ?

Et Alphonse répéta avec un surcroît de douloureuse amertume qui aurait attendri un crocodile :

—Percées !

N'allez pas croire, au moins, que ce *percées* fut synonyme de *troués* ; point, point, point ! ce mot, — devons-nous l'appeler mot ? — avait une bien autre signification. D'abord, dans la langue française il n'y a pas de synonymes-synonymes. Un célèbre grammairien l'a écrit, tenez-vous le pour dit. Or, les paroles sont les sons, les sons ont un sens de convention qui se contracte ou se dilate suivant la pensée et le génie du parleur. Et dans la bouche d'Alphonse Mougenot interrogeant ses *profondes*, — adjectif qui, dans son vocabulaire, était un substantif, — le terme *percé* équivalait à vide. Alors, que ne se servait-il de vide ! Hélas ! c'est parce qu'il s'en était trop souvent servi et s'en servait trop souvent par force, que l'infortuné lui substituait, en maintes occasions, des diminutifs, des augmentatifs, des correctifs, des explicatifs, ou des palliatifs afin d'affaiblir dans la traduction de son idée la déception qu'elle renfermait. Creusez-vous le cerveau pour expliquer cette phraséologie. Elle est la propriété d'Alphonse — un littérateur ! — non la nôtre, et nous lui cédon's volontiers les bénéfices de la paternité.

Comme son intime Alfred Robin, quand il appétait des combustibles, Alphonse Mougenot, appétant des aliments, promena ses yeux — singulière métaphore, que vous en semble ? — autour de sa "chambre à coucher ;" mais, en matière d'aliments il n'aperçut que des bouts de chandelle.

La chandelle peut être fort nutritive, ses bouts même peuvent avoir des propriétés stomachiques très recommandables ; mais, en somme, ni elle ni ses bouts ne se recommandent à la vue, à l'odorat et au goût. Ce dernier, en particulier, a, — c'est notre avis, — une initiative prononcée pour ladite chandelle et ses bouts.

Ainsi pensait Alphonse Mougenot, le littérateur, et il avait beau se répéter que ventre affamé n'a pas d'oreille, il ne pouvait se décider à tâter de ces bouts de chandelle qui, néanmoins, loin de refléter une blancheur cadavérique, comme c'est l'ordinaire, étaient d'un jaune succulent.

Il y avait bien encore là, en un coin, des pelures de patates mélangées à une fourmière d'autres pelures ! mais se repaître de pelures ! un homme comme il faut, se repaître de pelures ! la nourriture des animaux immondes ! La dignité humaine fit entendre sa voix et Alphonse détourna ses regards.

—Point de honteuses faiblesses ! dit-il majestueusement. Et un instant après il reprit :

— Qui donc inventera un procédé pour vivre sans bâfrer ?

Les murs ne répondirent pas. Les murs n'ont pas le sentiment de la charité.

Fatigué de promener ses yeux, Alphonse promena ses jambes. Les jambes ne furent pas plus favorisées que les yeux. Elles conduisirent leur maître du poêle à la bibliothèque, de la bibliothèque au lit, du lit au bûcher ; les bras, les mains même lui prêtèrent leur aide, mais vainement !

Nihilisme palpable.

— Encore, si j'avais froid ! dit Alphonse, je pourrais me chauffer. Dieu merci, ce n'est pas le bois qui me manque ! Quelle provision !

Il contemplait avec la satisfaction de l'orgueil rassasié trois bûches honteuses de leur isolement.

— Si je me débarrassais de ce bois inutile ! Où vendre ces trois bûches ?

Le problème était certainement plus insoluble que celui d'Hamlet.

— Diable ! j'ai eu tort de donner mon dernier *trente* à ce dépensier d'Alfred qui se livre à des consommations fabuleuses de gâteaux !... Cependant, il n'est pas possible qu'il ne me reste point quelques *copies*. Cherchons !

Il se mit à chercher ; il avait raison, en détournant son esprit de son estomac, il oubliait les tiraillements de la faim. “ Qui dort, dine, ” n'est-il point un proverbe populaire ?

— L'algèbre n'a pas le sens commun : zéro plus zéro font deux zéros, c'est-à-dire rien... Mon gilet ! animal, je n'y songeais pas. A quoi bon, je vous demande un peu, un gilet au commencement de l'hiver, alors qu'on s'enferme dans son surtout de la ceinture au menton. Pour l'été, passe encore ! mais pour l'hiver, un gilet, c'est un hors d'œuvre, une gêne ! ça empêche la taille de se dessiner avec élégance ! ça donne de l'embonpoint ; ça fait forcer les coutures, déchirer les boutonsnières, casser les boutons des paletots. C'est donc plus qu'une incommodité, plus qu'un désagrément, c'est un désavantage flagrant, une cause de déboursés, une source de ruine. Vendons mon gilet.

Une, deux, Alphonse a ôté sa redingote, s'est dépouillé du gilet condamné ; puis il renosse le premier vêtement, roule le second, le place sous son bras et le voici qui se rend chez le fripier voisin.

Il n'est pas encore en bas des escaliers, une jeune personne lui saute au cou.

— Alphonse !

— Ah ! ciel ! toi Emma !

— Comment te portes-tu ?

— C'est la providence qui t'envoie ; je la reconnais bien là la providence ! chère providence va, je ne la maudirai plus.

— Que dis-tu donc ?

— Moi ! je suis fou... je suis... mais quel hasard, ma bonne, ma tendre petite sœur !

— Oh ! c'est toute une histoire. Entrons chez toi, je te conterai cela.

— Ah ! oui, tu vas me conter cela, Emma.

— Tu ne me demandes pas des nouvelles de la famille ?

— La famille... oui... c'est vrai... j'oubliais... non... mais la joie de te revoir... je suis si ému... Tu excuses, n'est-ce pas, petite sœur ?

— Certainement. D'ailleurs, tout le monde est bien à la maison et puis, tu ne sais pas, Alphonse...

— Quoi donc ?

—Tu ne devines pas ?

—Non, sur ma parole.

—Mais d'abord, entrons chez toi. Tu demeures ici ?

—J'ai mes appartements là-haut.

—De quel air vous dites cela, monsieur ! Sont-ils fiers ces hommes, parcequ'ils... Moi aussi, j'aurai bientôt mes appartements, comme tu dis.

Tout en causant, ils étaient arrivés sur le pallier où s'ouvraient "les appartements" d'Alphonse.

En y pénétrant, la jeune fille jeta un cri de surprise.

—C'est la première pièce, le vestibule, dit gravement l'étudiant. Voici ma salle d'étude. Comment la trouves-tu ?

—Ah ! mais, Sainte-Vierge ! est-ce possible ? est-ce ici que tu habites !

—Jour et nuit lorsqu'il fait mauvais et que je ne possède pas une *cape*.

—Tu dis ?

—Je dis, mademoiselle que c'est ici dans cette chambre simple et modeste, comme il convient à un homme de lettres, que votre frère tailla le premier escalier qui doit conduire notre nom au temple de la gloire !

—Je ne te comprends pas très bien, dit Emma, regardant Alphonse avec stupeur, comme si elle eut craint que sa raison ne fût égarée.

CHAPITRE VII.

UN CHAPITRE PERDU.

Seize ans ; une taille élancée ; des épaules riches en promesses ; une main blanche, potelée ; des ongles lustrés comme l'opale ; un pied menu, cambré ; pour couronne aux épaules, sur un col flexible, une tête intelligente et mutine, railleuse et naïve, spirituelle et chaste ; telle est Emma Mougenot. Supposez-lui des cheveux blonds cendrés, des prunelles si luisantes qu'on ne sait si elles sont noires ou châtaines ; un nez finement retroussé ; des lèvres minces, bien arquées ; les trente deux perles de rigueur ; une fossette au menton ; la peau plus fraîche que la corolle d'une rose nouvellement épanouie ; des grâces inexprimables... et que votre merveilleuse imagination fasse le reste.

Après tout, un écrivain n'est pas un daguerréotypiste !

Emma n'avait point encore allumé le flambeau de l'hyménée—ce qui ne veut pas dire qu'elle n'avait point encore allumé celui de l'amour.—La métaphore ne nous appartient pas ; daignez ne pas nous l'attribuer.

La toilette d'Emma était d'une simplicité pleine de coquetteries.

Voilà une alliance de mots bien extravagante, s'écriera le lecteur. On la dirait empruntée à la littérature du temps où les rois épousaient des bergères. Voilà une phrase toute naturelle, pensera la lectrice, en sautant au paragraphe suivant.

Et le paragraphe suivant apprendra à la lectrice et au lecteur qu'Emma portait :

Une capote de gros de naples bleu ;

Une pèlerine de vison sur laquelle se rabattait un col à dents de loup ;

Une robe de mérinos violette ;

Des bottines de casimir noir, sous de vulgaires caoutchoucs ;

Des gants de peau olive, fourrés ;

Et le lecteur, s'il a parcouru cette énumération, hochera la tête en disant :

—L'auteur est un âne !

L'auteur saluera respectueusement le lecteur et écoutera la lectrice qui chuchotera :

—Quelle forme avait ce chapeau de gros de naples bleu ? Comment cette pèlerine de vision, sur laquelle s'abattait un col à dents de loup, était-elle taillée ? Le col à dents de loup était-il en dentelle ou en tulle ? Était-il brodé ou non ? quels dessins ? Cette robe de mérinos violette sortait-elle des ateliers de Mme. A. ou de Mme B. ? Était-elle à la mode française ou anglaise ? unie ou brochée ? Ces bottines de casimir noir, sous de vulgaires caoutchoucs, d'où cela venait-il ? Ces gants de peau olive fourrés, quel numéro portaient-ils ?

La lectrice réfléchira une heure, un jour, plusieurs jours, et nous répondrons à la lectrice : Cette toilette entière, madame, était élégante, comme celle qu'affectionne votre bon goût, et la lectrice nous comprendra.

La morale de ceci, demandez-la aux dames, messieurs.

—Quel trésor de platitudes ! bougonnera encore le lecteur, après un coup d'œil dédaigneux à ces réflexions que nous croyons si sages et qui nous ont coûté tant de peine à exprimer !

—Où veut-il en venir ? songera la lectrice, après un coup d'œil anxieux pour s'assurer qu'elle est bien seule dans sa chambre, avec notre livre pour mobile et dépositaire de ses impressions.

À l'entrevue qu'eut Emma Mougenot, fille nubile, avec son frère Alphonse Mougenot, artiste célibataire, répliquerons-nous.

Or, admettons la non-existence du chapitre VII et nous aurons, en réponse à la dernière question du chapitre VI :

—Tu me comprendras plus tard dit Alphonse, en souriant ; pour le moment, causons de toi.

—Eh bien ! dit Emma, tu sauras, mon bon petit frère, une grande, grande, oh ! mais une grande nouvelle ! !

—Une grande nouvelle ! mon livre aurait-il fait sensation ?

—Il s'agit bien de ton livre ! reprit la jeune fille avec une moue ravissante.

—Hein !

—Bon, ne vas-tu pas te fâcher ! oh ! le méchant ; fi ! que c'est laid, monsieur, de rouler les yeux comme un possédé !

—Je suis un sot, tu as raison, Emma. Allons, permets-moi de t'embrasser, et raconte-moi ta grande, grande nouvelle !

La délicate enfant ne se fit pas prier. Se levant sur la pointe des pieds, tandis que son frère se penchait et la soulevait dans ses bras, elle reçut sur les deux joues deux vigoureux baisers qui retentirent bruyamment et laissèrent à la place où s'étaient imprimées les lèvres d'Alphonse deux marques rouges comme le henné.

—La paix est-elle conclue, mademoiselle guêpe ? dit-il ensuite.

—Conclue, ratifiée et scellée, s'écria la jeune fille, en rendant à son frère les deux baisers.

—Bravo ! Débarrasse-toi de ton attirail féminin et asséyons-nous.

—Nous assoir ! dit Emma cherchant du regard un siège.

—Certainement. On devise mal debout, petite sœur. Nous avons tant de choses à nous communiquer. Six mois que nous ne nous sommes vus, sais-tu bien ! et dans ces six mois comme tu as grandi . . .

—Vraiment !

—Embelli, voulais-je dire.

—Alphonse, tu dois être un pauvre écrivain.

—Vous dites, Emma ?

—Je dis que tu dois être un pauvre écrivain !

—Encore une querelle !

—Non, non, dit la jeune fille achevant de déposer son chapeau et sa pèlerine sur la peau de buffle qui constituait le lit d'Alphonse.

—Mais sais-tu bien que tu m'insultes, Emma ?

—Quel ton tragique ! Est-ce qu'on joue à présent la comédie, à Quôbec ?

—Nous n'avons point d'acteurs.

—Je ne l'aurais pas cru.

L'étudiant littérateur plissa son front comme un homme qui se croit trop supérieur pour imaginer qu'on ose se moquer de lui, et surtout qui a peur qu'on ne s'en moque.

—Mais, dit Emma, où veux-tu que je m'asséye ?

Cette question, comme la goutte d'eau froide dans un vase en ébullition, eut un effet phénoménal.

—T'asseoir ! c'est vrai . . . Rien n'est plus facile, ajouta-t-il au bout d'un instant :

—Facile ! répéta Emma, cherchant toujours un siège convenable.

—Parbleu ! sans-doute ; je t'accorde la permission d'user de mon fauteuil. C'est le moins que je puisse faire pour ma sœur ?

Cette fois, la jeune fille craignit réellement que le cerveau d'Alphonse ne fût détraqué. Et le regard moitié craintif, moitié douloureux qu'elle lui adressa, traduisit ses appréhensions.

Mais l'auteur de *Virginie* ne la voyait pas. Il s'était retourné et bravement transporté à son *sanctum sanctorum* où se trouvait le fameux trône littéraire que nous avons eu le bonheur de crayonner en peignant sa chambre.

Il l'approcha presque solennellement.

—Voici, dit-il. Prends place !

Jamais Ligier ne prononça avec plus de gravité le vers de Corneille :

“ Prends un siège, Cinna ”

—Et toi, demandèrent les yeux de la jeune fille.

—Moi, répliqua Alphonse, saisissant au vol cette interrogation muette, ne sois pas en peine !

Comme il achevait ces mots, et avant qu'Emma ne se fût assise, des pas précipités retentirent dans la pièce voisine, la porte de la chambre où se trouvait les deux jeunes gens s'ouvrit brusquement et Alfred Robin parut.

Il avait le visage blême, défait, les yeux hagards, ses vêtements étaient déchirés, souillés de boue et de sang.

II. F. CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

APOCALYPSE.

PRÉFACE.

Audite, vos qui veritatis verum amate! Appropinquant cum velocitate fulminis tempora; et aspicio Deum sub nubibus venientem et fata mundi in manu ferentem..... Nox fugit, sol oritur.

(Grotte de St. Jacques.)

I.

Mon Dieu, entendez-vous les cris sauvages de l'esprit du mal qui, s'applaudissant dans son œuvre de destruction, ouvre ses deux grandes ailes noires et plane au-dessus de la terre comme un immense vautour au-dessus d'un cadavre.

La vérité s'est-elle voilée pour jamais? A-t-elle détourné son regard bienveillant des hommes et des peuples? Car on entend un cri de mort, des frissonnements de peur, des plaintes nocturnes; et la foi, mystérieuse colombe aux ailes blanches, s'est réfugiée dans le ciel; et l'amour en pleurs dort sur une tombe.

Partout, le vent du nord a balayé les saintes croyances et les douces promesses; partout, l'âme se glace au doute et au crime; partout comme un pressentiment de mort s'annonce à la terre éplorée.

Sur chaque page déserte où la mer mugit, où le goëland étend ses ailes mouillées, on entend des plaintes et des sanglots. Et l'exilé tente vainement de bercer sa pensée endolorie au mouvement des vagues, au balancement des nuages, aux harmonies des brises célestes.—En deuil comme la veuve, il regarde sans voir, il entend sans comprendre, il cherche sans trouver.

Et la patrie, et la famille, et Dieu flottent dans l'abîme, pareils à des vergues dans l'Océan sans bornes. Un bruit sinistre plane au-dessus de tout.

La pauvre femme, comme la glaneuse épuisée, s'est tristement assise sur la pierre moussue du chemin. De grosses gouttes de sueur coulent sur ses joues amaigries et brûlantes; et ses haillons sont couverts de poussière; et elle jette un regard de folle sur l'horizon où dort un nuage aux teintes empourprées et crépusculaires.

Près d'un feu maigre et désolé, dans la cabane de chaume, sont des enfants aux joues flétries, qui pleurent et demandent du pain.—Par la porte mal close souffle la bise glacée, et l'aïeul blanchi regarde avec tristesse et désespoir les tisons noircis de l'âtre.—Le vieillard se demande pourquoi Dieu le fait vivre si longtemps.—La mère, étendue sur la paille, épuisée par la fièvre, demande un peu d'eau comme le Christ-martyr, et rien ne lui répond.

Près d'une croix s'est agenouillée une pauvre fille du peuple: elle dit:—Seigneur, Seigneur, combien de jours encore dureira mon agonie? l'opprobre ne tue donc pas? Ils sont venus, ils sont venus; ils m'ont étreint dans leur passion sauvage et quand je me suis réveillée dans ma honte, ils m'ont ri au nez en m'appelant folle.

Dans le temple on entend le chant des morts. On dirait un grand corps sans âme où l'herbe pousse, où le mystère glace d'effroi, où nulle voix ne parle de Dieu, où l'oiseau de nuit bat des ailes près du tabernacle muet.

La foule est silencieuse comme un corps sans vie, et marche en défaillant vers le cimetière isolé où la paquerette fleurit sur la poussière des morts, où le ver fangeux se repaît.—Elle ne voit pas au-delà Dieu régnant dans son amour; et, vivant sans joies, elle meurt sans espérer.

Famille, patrie, humanité, lettres poudreuses gravées au front du temple, personne ne peut plus vous déchiffrer, car la mousse et le lizeron vous couvrent, car le poète se meurtrit le front sur la pierre et ne voit plus l'avenir, car la mère a perdu ses fils et épuisé ses larmes, car le prêtre dort immobile dans les ruines d'un autre âge.

Que la nuit est sombre, Seigneur! Est-ce la fin du monde ou la résurrection? Est-ce

le néant ou la vie qui va commencer ? Seigneur, éclairez-nous donc d'un rayon de votre amour. Demain, il sera trop tard, et votre soleil ne blanchira plus que des pans de muraille, des cadavres et des feuilles desséchées.

Voyez, tout est désolé : la femme du peuple tremble de froid et de misère ; le vieillard blasphème amèrement ; l'homme doute et appelle la folie à son aide ; le prolétaire s'accroupit dans l'atelier de fer, le vigneron détache pour son maître les grappes de sa vigne ; le laboureur se traîne douloureusement dans le sillon qui ne peut le nourrir ; la mère frappée au cœur redemande ses fils tués et ses filles souillées ; les enfant nus et affamés mendient sur les routes et l'esprit du mal pousse dans la nuit les cris lamentables : Guerre, Guerre !

II.

Le soleil se couche enroulé dans un nuage de sang : une fauve lueur rougit les sommets du Caucase aussi vieux que le monde. Au-dessus des pins centenaires qui s'entrechoquent comme les os d'un squelette, un aigle sombre plane et contemple les derniers rayons du grand astre mourant sur les pics déserts de la montagne.

Prométhée, les dix mille ans sont passés et la fatalité étend toujours ses grands bras de supplicie sur le monde.

Les oiseaux de proie déchirent les entrailles du martyr avec voracité.

Gigantesque enfant des hommes, ne sens-tu pas s'user tes chaînes dans l'effort suprême de la lutte ?

—Non, mes bras sont meurtris ; ma chair est déchirée par les ronces ; les vautours me rongent le cœur ; ma vue s'assombrit ; un fantôme passe devant mes yeux ; les bourreaux doublent mes chaînes, et, quand je remue mon corps pantelant, je me sens mourir.

Prométhée, as-tu peur ? Que vois-tu là-bas ?

—J'ai peur et je vois la fatalité recouverte d'un suaire blanc ; elle rit d'un rire de cadavre, et je tremble parce que j'ai peur de mourir.

Et les aigles de la forêt, et les vents du Caucase, et la voix de la foudre, et le bruit du torrent unis au tonnerre du destin hurlaient aux pauvres oreilles du damné et criaient :

—Non, tu ne mourras pas ! ton règne est éternel. Nous guérirons tes plaies pour les renouveler. Souffre, souffre ! que chaque minute soit une souffrance, que chaque pensée soit une souffrance, que chaque espoir soit une souffrance ! Tu remueras tes chaînes pendant l'éternité : tu souffriras toujours, tu ne mourras jamais !

Souffre et désire : le désir sera ton agonie toujours nouvelle, toujours plus navrante.

Maudit sois-tu pour avoir voulu ravir à la force la puissance et la lumière ! que les pics acérés de la montagne te labourent les flancs ; que la neige soit ton oreiller ; que l'immobilité soit ton suaire !

Et les aigles, les vents, la foudre, le torrent, la fatalité criaient en chœur : Souffre, souffre, souffre, maudit !

Et le géant enchaîné qui avait vu pendant dix mille ans rouler les nuages au-dessus de sa tête ; se frappa le front contre le rocher nu ; et son sang coula, et ses chaînes rendirent un son horrible et il demanda une goutte d'eau.

Qui veut donner une goutte d'eau au damné ?

—Personne.

Un cri strident, épouvantablement douloureux, traversa l'espace et fit tressaillir les entrailles de la terre.

Souffre, souffre, souffre Prométhée !

III.

Allons, ennemi de Jupiter, fils de l'homme, regarde à tes pieds : que vois-tu ?

—Je vois des masses noires qui se précipitent avec grand fracas les unes contre les autres : elles mugissent comme la tempête. Ce sont des flots soulevés qui se heurtent,

se brisent et sanglotent ; c'est la mer irritée qui tord ses vagues sombres et les lance vers le ciel comme autant de blasphèmes à la face de Dieu.

Que ces crinières de la mer sont fauves !

Et j'entends l'esprit des ouragans qui crie : Malheur ! malheur ! La nuit est sinistre et l'océan sans fond, malheur !

Nulle lumière ne brille sur les rochers chauves de la côte et les flots en hurlant viennent y mugir. L'écume froide rejait jusque sur le gravier de la plage.

C'est une voix plaintive et funèbre, un effroyable retentissement de sanglots, quelque chose de douloureux comme toutes les agonies et toutes les plaintes.

Et, pendant que les vagues passent comme des ombres, l'esprit des ouragans crie toujours : Malheur, malheur ! la mer ne rend pas ses victimes !

Je vois le ciel qui se confond avec la mer ; je vois de grands nuages gris et ternes errer comme des démons dans le firmament ; le vent les pousse, les chasse et ils fuient sans s'épuiser. Quelquefois, en passant, ils laissent voir une lumière rousse et sinistre comme une tache de sang dans les cieux sans étoiles.

C'est la lune, non plus pâle et mélancolique mais vengeresse ; elle ne dort pas sur les nuages, elle les épouvante.

Et l'esprit des ouragans d'une voix plus terrible crie toujours : Malheur, malheur ! L'écume des mers est glacée comme un linceul, et les monstres marins aiment la chair humaine. Malheur !

Je vois encore sur ces flots en courroux qui se succèdent avec terreur, des ombres fantastiques qui luttent, se lèvent, retombent et pleurent. On dirait des oiseaux marins aux grandes ailes mouillées qui frissonnent et se lamentent au-dessus de l'abîme.

Et ces oiseaux luttent, luttent vainement, et leurs plumes se détachent et sont emportées par la vague, et leurs ailes craquent et se brisent.

Et la lune est toujours sanglante, et les nuages passent comme des fantômes de mort et la voix des ouragans crie toujours : Malheur, malheur !

Dieu s'est voilé la face, car ses vues sont impénétrables et solennelles, car il compte dans sa conscience la durée du châtimeut.

Prométhée, que vois-tu encore ?

Je vois le soleil qui apparaît comme un spectre rouge à l'horizon ; il jette sur la mer soulevée ses rayons enflammés, et la crête de la vague est fauve et pareille à la crinière d'un lion.

Je vois flotter sur la surface du grand lac des navires dématés, des voiles déchirées, des vagues brisées, tous les débris d'un naufrage, tous les cadavres que l'ouragan a touchés de son aile crépitante.

La mouette dort pour toujours sur la vague qui l'emporte.

Et je vois encore des êtres que le flot a enlacés dans ses plis, qu'il roule comme des feuilles sèches au tourbillon d'hiver, qu'il écrase contre les rochers nus, ou qu'il laisse sans forme et sans vie sur la côte déserte où rode l'oiseau de proie.

Et j'entends par dessus tout : malheur, malheur !

IV.

Or, par une nuit d'orage, au milieu des grincements de dents, des clameurs, des chants de délire, des sanglots confus et universels, l'ange gardien de la terre s'envola dans les cieux.

A la corniche d'un vieux temple chrétien il déchira son aile. Sur ce lambeau suspendu entre le ciel et Dieu, on lit : *Espérance.*

V.

Un pauvre de ce monde qui rêvait dans la solitude entendit ce chant vague et harmonieux s'exhaler du sein du globe :

..... Je suis la voix des fleurs ; j'aime le vallon plein d'ombre et de mystère, et je berce ma pensée aux mélodies du rossignol.

J'aime un ciel pur où les nuages bleus s'enroulent comme des flocons de neige diaphane, où l'étoile scintille en son amour, paquerette du firmament.

J'aime les soupirs de la création, les brises parfumées qui courbent la tête des bluets et des coquelicots et font murmurer les plaines jaunies où l'épi de la moisson se balance sur sa tige.

J'aime aussi les pampres verts où la grappe rougit aux baisers du soleil, comme la joue rose d'une jeune fille sous la lèvre de son amant.

J'aime les blanches étoiles des pommiers et l'aubépine fleurie de mai où la rosée se balance et miroite comme les perles du collier des sultanes.

La nature est mon domaine. Je suis le génie des vallons ; je suis la poésie suave qui s'épanouit au printemps, et s'admire dans chaque brin d'herbe verte, dans chaque feuille luisante, dans chaque calice.

J'aime l'abeille qui butine son miel, le papillon de gaze qui s'endort sur des fleurs, l'insecte doré qui se suspend comme l'émeraude à la liane.

J'aime la solitude où le rêve est pur, où la pensée est chaste, où l'homme des champs prie Dieu, chaque matin, en creusant le sillon, où le pâtre de la vallée libre et fier sonne du hautbois, où la fauvette soupire.

Je suis l'esprit des fleurs et j'entends la violette qui dit :

—Ma tige est frêle, mais Dieu ne m'a pas placée sur les hauts sommets où l'ouragan gronde. Le vent d'hiver ne me flétrit pas ; une feuille me voile et le soleil me baise au front.

Solitaire, j'écoute les harmonies de la Création ; j'exhale mon parfum comme un encens au Seigneur. La vierge passe en rêvant à côté de moi. J'ai mes amours et mes joies, et nul cri sauvage ne trouble mon sommeil.

Et j'écoute la violette, car je suis l'esprit des fleurs qui s'embaume à tout ce qui est parfum et délices ; et j'entends aussi la rose qui dit :

—Je n'ai qu'un jour de vie, mais suave est mon haleine, mais doux est mon bonheur. La main des jeunes filles sait recueillir mes feuilles éparses.

De chaque brin d'herbe, de chaque feuille, de chaque fleur s'échappe une divine harmonie, un hymne à Dieu.

J'écoute et j'aime.

Car je suis l'esprit des fleurs et je sais tout ce qu'il y a d'amour dans ces êtres passagers et frêles qui s'épanouissent et meurent pour renaître au printemps prochain. Je connais leurs vertus et leur âme, à ces pauvres éphémères que le passant foule aux pieds.

Elles savent embaumer et guérir.

Ainsi parla l'esprit des fleurs en secouant sa tête aromatique dans ce temple éternel où la voûte est le firmament, où les colonnes sont des cèdres odoriférants, où les dalles sont des tapis d'herbe et de mousse.

Et quand il eut fini de parler, le rossignol fit monter à l'Éternel sa prière harmonieuse et sainte, et la nature murmura :

—... Fille de Dieu, je suis éternelle ; mon sein est une source intarissable d'où découlent la vie et la sève. Quand les hommes, mes fils, m'aimeront, je leur donnerai des guirlandes pour le front des vierges, des fleurs pour les enfants, des fruits pour les jeunes gens, des gerbes de blé pour décembre, du nectar pour étancher la soif, car je suis éternelle, et mon cœur est inépuisable comme Dieu.

JEAN GENTIL.

(La suite au prochain numéro.)

Toute reproduction est interdite.

LES FLEURS.

Que j'aime les fleurs, elles sont la vraie poésie de la nature, nous lisons sur leurs feuilles éclatantes toutes les sympathies du cœur.

Les habitants de l'Orient ont été leurs interprètes et jamais plus beau langage n'eut besoin de traducteur. Quelles sont donc les pensées que la modeste violette et le lys sans tache portent à l'âme ! où est le cœur si pervers qui ne peut lire des volumes de sentiments dans la cloche épanouie du safran printanier et le bouton plus beau encore d'une rose d'été.

Jamais je n'aimai Angèle que lorsque je la vis cueillir des fleurs et sourire à leur beauté, comme elle secouait l'humide rosée de leurs feuilles éclatantes. C'était un jour de printemps, et quoique le soleil n'eût pas encore atteint le sommet des cieux, jamais il n'avait été plus brillant, et la blonde chevelure d'Angèle dorée de ses rayons et soulevée par une douce brise ondulait dans les airs, comme les flots purs d'un ruisseau, quand le soleil sourit sur ses eaux. La violette ne vous peindrait-elle pas mieux ? lui dis-je en m'approchant d'elle ; pour moi, je comparerais votre beauté à la plus belle rose de France que vous allez maintenant cueillir. Oh ! j'aime, dit Angèle rougissant de mon expression, la rose-mousse. Il y a de l'enchantement dans la simple robe qui entoure sa beauté et votre innocence, repris-je avec la même persistance, à la blancheur du lys, et ma sauvagerie sans doute à l'Églantine, car j'ai tout à l'heure traversé la vallée et contemplé le soleil se levant derrière ces collines. Dans l'enthousiasme du moment les fleurs s'échappèrent de ses mains, en un instant je fus à ses pieds pour les ramasser, nous étions tous deux à genoux sur la terre, et sa douce haleine sécha la rosée qui était sur leurs feuilles, et deux fois ses petits doigts me touchèrent avant que notre douce tâche fût terminée. Je garderai ce petit lys, lui dis-je, lorsque nous eûmes fini, mais en retour je vous donnerai cette rose de Provence ; recevez-la avec un sourire, c'est la plus précieuse fleur de l'amour. Oh ! alors, ce n'est pas pour moi, dit Angèle, et me jetant une petite branche de myrte qu'elle avait portée sur son sein, prenez, dit-elle en riant, les fleurs de l'amour se fanent bien vite, celles de l'amitié durent toujours. Et avant que j'eusse pu lui répondre, elle s'était éloignée de moi ; je contemplai sa taille frêle et légère se balançant avec grâce, comme elle disparaissait au milieu des lilas et des rosiers en fleurs. Etrange sentiment, quoique je l'eusse toujours trouvée belle, jamais je ne l'avais aimée avant cet instant.

Le matin nous nous revîmes encore, encore des fleurs, la petite rose de Provence n'avait pas été rejetée, elle était retournée la chercher et elle avait remplacé le myrte de la veille. Quel échange de vœux respira autant de délicatesse de sentiment, tant de tendresse de cœur, que ce simple échange des dons chéris de la nature ! Je la vis au milieu d'une foule, l'art avait emprunté à la nature pour l'embellir, sa blonde chevelure était retenue par une légère couronne de roses de Provence, elle rougit comme mes yeux s'arrêtèrent sur elle, et nous gardâmes tous deux le silence : c'était un sujet trop sacré pour être touché au milieu du tumulte et des plaisirs.

L'âme d'Angèle était aussi pure que les fleurs qu'elle aimait ; je l'ai vu pleurer sur une fleur fanée et soupirer sur les feuilles d'une rose flétrie : c'était de l'enthousiasme, mais qui voudrait arrêter ces sublimes émotions du cœur. Il y a quelque chose de saint dans l'amour que nous portons à ces enfans chéris de la nature, à ces silencieux reflets de la beauté du ciel. Nous pouvons mépriser les larmes qui pleurent la perte d'une couronne de diamants ou d'un

bandeau de perles, ce sont les attrait de la vanité, mais une rose flétrie, une violette fanée sont saintes dans leurs origines, pures dans leur existence, et douces encore dans leur ruine. Le ciel ne leur prête-t-il pas les rayons du soleil pour les animer et ses pleurs pour les réjouir et les supporter, et l'homme négligera-t-il ce que le ciel aime tant ?

La femme du monde remplit son boirdoir d'exotiques, mais c'est la vanité et non le sentiment qui guide son choix, car chez elle le sentiment est souvent aussi exotique que ses fleurs. Mais quand la beauté les mêle à ses cheveux ou les place sur son sein, nous sentons que l'œil a moins de part dans l'arrangement que le cœur, et jamais la rose n'exhale de plus doux parfums et n'a de plus vives couleurs, que lorsqu'elle a été caressée de son haleine et baignée de ses pleurs.

Peut-il y avoir rien au monde de plus touchant que de voir en France le corps d'une jeune fille couvert de fleurs au milieu desquelles la pervenche domine la première ! quelques heures et toutes semblent avoir péri ensemble : — la jeune fille et les fleurs, les fleurs qui avaient orné sa tête et les lèvres qui auraient souri de plaisir à leur beauté n'ont qu'une même et commune destinée. Là encore, la jeune fiancée quitte sa demeure pour rencontrer l'Élu de son cœur et ses simples ornements sont des fleurs. Le bouquet sur son sein et la couronne sur son front sont composés de bouquets odoriférants de fleurs d'orange, elles sont un gage au cœur du fiancé, de la douceur et de l'innocence de celle qu'il va jurer d'aimer toujours. C'est une fleur que la jeune fille donne à son amant en gage de sa fidélité lorsqu'il la quitte pour un lointain voyage, c'est avec une fleur qu'elle le reçoit au retour. C'est encore avec des fleurs que l'ami fidèle orne la tombe de celui qu'il aime sur la terre et qui est allé l'attendre au ciel.

Montréal, 20 mars 1855.

H. B. STE-MARIE.

A TOUS !

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
 Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe,
 Qui sait combien de jours sa faim a combattu,
 Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
 Qui de nous n'a pas vu de ces âmes brisées,
 S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées,
 Comme au bout d'une branche on voit étinceler
 Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
 Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble et qui lutte,
 Perle avant de tomber et fange après sa chute !
 La fange en est à nous ; à toi, riche ! à ton or !
 Cette fange, d'ailleurs contient l'eau pur encor.
 Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
 Et redevienne perle en sa splendeur première,
 Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
 D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

Victor Hugo.

ILLUSTRATIONS NOUVELLES

A DES PRIX REDUITS,

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 25, rue St. Vincent, savoir :

DE BALZAC.

César Biroteau.
Une ténébreuse affaire.
Modeste Mignon.
Les parents pauvres.
Une fille d'Eve.
Louis Lambert.
La maison Nucingen.
Eve et David.
Un début dans la vie.
Honorine.
La recherche de l'absolu.
Le martyr calviniste.
Le curé de village.
Amour et mariage.
La confiance des Ruggieri.
Histoire des treize.

SILVIO PELLICO.

Mes prisons.

CAYLA.

Histoire des Invalides.

CAMILLE LEYNADIER:

Histoire pittoresque de la Bastille.

Le donjon de Vincennes.

Le masque de fer.

Histoire des maréchaux de l'Empire.

VICTOR HUGO.

Les voix intérieures.

Les châtimens.

Le roi s'amuse.

Le dernier jour d'un condamné.

Claude Gueux.

Han d'Islande.

Notre-Dame de Paris.

Lucrèce Borgia.

Bug-Jargal.

Marion Delorme.

Hernani.

Marie Tudor.

EUGÈNE SCRIBE.

Dix ans de la vie d'une femme.

Carlo Broschi.

Proverbes.

L'ambitieux.

Adrienne Lecouvreur.

Judith.

La grand'mère.
Le verre d'eau.
La camaraderie.
La Bohémienne.
Valérie.
Le mariage d'argent.
Avant, pendant et après.
Les contes de la reine de Navarre.

La maîtresse anonyme.

La calomnie.

Bertrand et Raton.

CHATEAUBRIAND.

Les quatre Stuarts.

Les martyrs.

Le paradis perdu.

Itinéraire de Paris à Jérusalem.

Voyages en Italie et en Amérique.

René.

Les mémoires d'outre-tombe.

Les Natchez.

Le printemps d'un proscrit.

LE TASSE.

La Jérusalem délivrée.

ALEXANDRE DUMAS.

Le chevalier de maison rouge.

Blanche de Beaulieu.

Histoire d'un mort.

Othon l'archer.

Vingt ans après.

Les trois mousquetaires.

Le vicomte de Bragelonne.

Les frères Corses.

Les mille et un fantômes.

Ange Pitou.

Dieu et Diable.

Voyage en Afrique.

Le marabout de Sidi Capschi.

Mémoires d'Alexandre Dumas.

Trois hommes forts.

La pêche aux filets.

Le testament de M. de Chauvelin.

La femme au collier de ve-lours.

GEORGE SAND.

Le meunier d'Angibault.

Les maîtres mosaïstes.

Kourroglo.

La petite Fadette.

François le Champi.

Valentine.

Eloracc.

Lucrezia Floriani.

Mauprat.

Isidra.

Jacques.

Leone Leoni.

La mare au diable.

Pauline.

Indiana.

Jeanne.

Le Piccinino.

PAUL FÉVAL.

Alizia Pauli.

Le banquier de cire.

Le loup blanc.

Les fanfarons du roi.

Le fils du diable.

La fontaine aux perles.

Le capitaine Spartacus.

HOFFMANN.

Contes nocturnes.

Contes fantastiques.

L'Elixir du diable.

MÉRY.

La Floride.

Le dernier fantôme.

Héva.

L'âme transmise.

Un futur à l'épreuve.

L'univers et la maison.

CLÉMENTINE ROBERT.

Jeanne la folle.

Les quatre sergents de la Ro-

chelle.

Le mont St. Michel.

Une visite à la reine Horten-

se.

ALPHONSE KARR.

Clotilde.

La famille Alain.

Fa Dièze.

Hortense.

Une heure trop tard.
 Einerley.
 Le chemin le plus court.
 Gèneriève.
 Feu Bressier.
 Une histoire invraisemblable.
 Histoire de Rose et de Jean
 Duchemin.
 Une vérité par semaine.
 Vendredi soir.
 PAUL DE KOCK.
 L'enfant de ma femme.
 André le Savoyard.
 Zizine.
 Georgette.
 M. Dupont.
 Gustave.
 Une fête aux environs de Pa-
 ris.
 La maison blanche.
 Contes et chansons.
 Mon voisin Raymond.
 Un tourlourou.
 Frère Jacques.
 Un jeune homme charmant.
 La femme, le mari et l'amant.
 Jean.
 La laitière de Montfermeil.
 Un homme à marier.
 Madeleine.
 Ni jamais, ni toujours.
 Un bon enfant.
 La pucelle de Belleville.
 BIBLIOPHILE JACOB.
 Les aventures du grand Bal-
 zac.
 Une aventure de Racine.
 Vertu et tempérament.
 Le bon vieux temps.

Un divorce.
 La saur du Maugrabin.
 L'oreille.
 Les marionnettes.
 Une nuit dans les bois.
 La danse Macabre.
 Les fumées du vin.
 La marquise de Chatillard.
 Pignerol.
 La folle d'Orléans.
 La chambre des poisons.
 Le roi des Ribauds.
 Le marchand du Hâvre.
 L'éruption du Vésuve.
 La servante de Rabelais.
 Une chasse sous Charles IX.
 Les deux fous.
 La peste.
 Le chevalier de Chaville.
 La dette de jeu.
 L'estrapade.
 La barbe.
 Un clou chasse l'autre.
 Un duel sans témoins.
 Le comte de Chatay.
 La chambre du revenant.
 Le banqueroutier.
 Les écoliers sous Louis XII.
 Les morts cordeliers.
 Mort de Jean Goujon.
 Les haines à mort.
 Les deux mères.
 Les sorts.
 Le grand œuvre.
 JULES LECOMTE.
 Bras de fer.
 P. J. DE BÉRANGER.
 Chansons, œuvres complètes.

LÉON PLÉE.
 Abd-el-Kader.
 MOLE-GENTILHOMME.
 Jeanne de Naples.
 CHARLES DICKENS.
 Les voleurs de Londres.
 Contes de Noël.
 Nicolas Nickleby.
 EUGÈNE SUE.
 Comédies sociales.
 Atar-Gull.
 Le commandeur.
 La coucaratcha.
 Deux histoires.
 Latréaumont.
 Deleytar.
 Jean Cavalier.
 La vigie de Koat-Ven.
 Arthur.
 Le marquis de Létorière.
 Les mystères de Paris.
 Fernand Plessis.
 La bonne aventure.
 Les sept péchés capitaux.
 MICHEL MASSON.
 Une couronne d'épine.
 EMILE SOUVESTRE.
 Riche et pauvre.
 Les péchés de jeunesse.
 Les récits de la Muse popu-
 laire.
 La maison isolée.
 Le secret d'une fortune.
 FRÉDÉRIC SOULIÉ.
 Marguerite.
 Le bananier.
 La première lotterie.
 MADAME DE STAEL.
 Corinne.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.
 Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amateurs de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.
 Juillet, 1854.

CUISSINE.

Il est admis que la cuisine française n'a pas de rivale au monde, mais si la cuisine française est supérieure à toutes les autres, tous les cuisiniers français ne sont pas supérieurs. C'est pourquoi, un choix, et un bon choix, est nécessaire. Cette réflexion nous amène tout naturellement à dire qu'à Montréal les gastronomes doivent savoir qu'un seul artiste sait richement préparer un beefsteak, un poulet sauté, une matelote ou un dîner fin; en disant qu'à Montréal ce cuisinier était unique, nous avons nommé JUIEN.

LIBRAIRIE FRANCAISE,

UNIVERSELLE,

No. 82, LEONARD STREET, No. 82,

NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du **VERITABLE BON MARCHÉ**, et de donner au prix de **6 cents le volume**, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30 0
Alexandre Dumas	400	" "	25 0
Histoire Naturelle	375	" "	25 0
Veillées Littéraires	300	" "	20 0
Panthéon Populaire	200	" "	15 0
Comédie Humaine	160	" "	10 0
Chateaubriand illustré	150	" "	10 0
Romans illustrés	150	" "	10 0
Illustrations littéraires	120	" "	7 50
Ensemble	2335	" "	\$150 0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1. 25.

MÉCHIN.

Février, 1854.

AUX MÈRES ET NOURRICES.

LE TRÉSOR DES NOURRICES

manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les débords, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfans sont si sujets.

☞ C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfans. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce. Eaux de Cologne, de Lavande, etc., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.

PHARMACIE, NO. 42 RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

Février, 1854.

ENSEIGNEMENT.

M. H. E. CHEVALIER, rédacteur en chef de la *Ruche Littéraire*, pouvant disposer de quelques heures, les consacrerait volontiers à donner des leçons de langue ou littérature française.

Prix de chaque leçon d'une heure pour un ou plusieurs élèves, \$1.

S'adresser *franco*, au bureau de poste de Montréal, boîte 528.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
<i>Fragments de Correspondance</i> , par AUGER DELBREAU,	633
<i>Le Désert</i> , (<i>Messenger de San Francisco</i>),	634
<i>L'Île de Sable</i> (suite), par H. E. CHEVALIER,	637
<i>Les deux Ormeaux</i> , poésie, par FÉLIX VOGELI,	646
<i>Le fil de la Reine</i> , par Mme EUGÉNIE NIBOYET,	649
<i>Souvenirs de la Sibérie</i> , par Mme FALINSKA,	652
<i>A Madlle Philomène V***</i> , poésie, par J. B.,	660
<i>Pensée</i> , par J. J. ROUSSEAU,	660
<i>De l'âme des insectes</i> , par ***,	661
<i>Pensée</i> , par VOLTAIRE,	664
<i>Dix minutes trop tard</i> , par DYONISIUS DOLORES,	665
<i>Aux jeunes filles</i> , poésie, par CHARLES TESTUT,	668
<i>Biologie</i> , par PH. BLANCHARD,	669
<i>Proverbe</i> , par J. GENTIL,	672
<i>Types Californiens</i> ,	676
<i>Modes</i> ,	678
<i>La Huronne de Lorette</i> (suite), par H. E. CHEVALIER,	679
<i>Apocalypse</i> , par JEAN GENTIL,	689
<i>Les Fleurs</i> , par H. B. STE. MARIE,	693
<i>A Tous</i> , poésie, par V. HUGO,	694

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

Pour le Canada et les Etats-Unis, à --- 10s. Od.

Pour l'Angleterre, à - - - - - 15s. Od.

Pour la France, à - - - - - 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue St. Vincent, No 25, à Montréal, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces adresses.

CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement

PAYABLE D'AVANCE.

Février, 1854.

GALIBERT ET FRÈRE,

156, RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEAUX DE VEAU FRANÇAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU
VERNIS et MAROCAINS DE PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, etc.
Montréal, Février 1854.